

**LES PAYS D'ALBANIE**

**ET LEUR HISTOIRE**

I. gy 23 11-D-5

FRÉDÉRIC GIBERT

Ancien élève diplômé de l'École des Sciences Politiques

LES

# PAYS D'ALBANIE

ET

# LEUR HISTOIRE

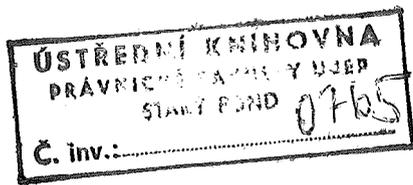
AVEC DEUX CARTES

Il a été tiré de cet ouvrage  
10 exemplaires sur papier de Hollande.



PARIS  
LIBRAIRIE P. ROSIER  
26, Rue de Richelieu, 26

1914



6/3/1  
1/36.  
v.  
inv. čís. 5.164

Купи и поименовані проф. М. А.  
Лиммерманна.

№. 2'—

## AVERTISSEMENT

Parmi les questions qui sollicitent l'attention publique en Europe, celles qui concernent les pays d'Albanie sont, à l'heure présente, au premier plan de l'actualité. Cependant, comme l'a dit M. F. Delaisi; « le Sahara est mieux connu, le Thibet à peine plus mystérieux ». Depuis quelques mois, il est vrai, le public a pu se documenter en partie, grâce à la publication de récits de voyages, d'articles nombreux parus dans les journaux et les revues. Toutefois, il lui manquait jusqu'ici un ouvrage où fussent condensées et résumées les connaissances générales que nous possédons sur ces régions. L'auteur s'est proposé de combler cette lacune en présentant un tableau aussi complet que possible des Pays d'Albanie à la fin de 1913. Il a consulté la plupart des documents, fran-

*çais ou étrangers, que nous possédons en la matière, leur appliquant une scrupuleuse méthode critique et s'efforçant de conserver la plus stricte impartialité, ce qui, en l'espèce, présente parfois certaines difficultés. Pour ce qui concerne la partie géographique, de très larges emprunts ont été faits à : l'Albania » de Barbarich, excellent travail où sont résumées les recherches des principaux auteurs qui ont traité ce sujet. Quant à la linguistique, les albanologues : Dozon, Benlœw, von Hahn ont principalement fourni les matériaux nécessaires. Le Précis d'Histoire albanaise, qui forme la Troisième Partie de notre livre, évitera au lecteur de longues recherches parmi les nombreuses sources où sont disséminés les éléments nécessaires à cette étude.*

*L'auteur espère que son travail facilitera la tâche des personnes qui désirent se former une opinion rationnelle sur les délicates questions albanaïses et qu'il constituera dans quelques années un utile document rétrospectif.*

*Paris, Mars 1914.*

## PREMIÈRE PARTIE

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

## CARACTÈRE des ALBANAIS

SOMMAIRE : CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE CARACTÈRE DES ALBANAIS. — LEUR INTELLIGENCE. — LEUR PAUVRETÉ. — BRIGANDAGE. — ESPRIT GUERRIER. — TOLÉRANCE RELIGIEUSE. — NATURES IMPULSIVES. — SENTIMENT POÉTIQUE. — ORGANISATION SOCIALE. — HOSPITALITÉ. — THÉRAPEUTIQUE. — COSTUMES.

Au premier abord l'étude du caractère albanaïse, pleine de surprises et de contradictions, paraît assez déconcertante; on éprouve une certaine difficulté à se former une opinion à son sujet.

Ce peuple est, en effet, intelligent et puéril, chevaleresque et félon, généreux et voleur, pieux et dénué de religion. Il ignore l'amour et le chante dans de charmantes poésies. Foncièrement paresseux, il est curieux des choses pratiques. Chérissant profondément son pays, il n'a pas le sentiment de sa nationalité; tolérant, grâce à son indifférence intime, il prend part à de sanglantes luttes confessionnelles.

Toutes ces anomalies s'expliquent par trois mots : pauvreté, ignorance, impulsivité. L'Albanie est un peuple encore enfant. Qu'une énergique impulsion lui soit

donnée prudemment, sagement, dans la voie de l'ordre et de l'instruction, nul doute qu'il ne prenne rapidement sa place parmi les nations civilisées.

N'oublions pas que les Skyptars sont fort intelligents. Lors de notre occupation des Iles Ioniennes, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, ceci avait frappé nos officiers du génie qui avaient appris le système métrique aux paysans avec la plus grande facilité.

Pouqueville qui fut longtemps consul de France à Janina, a écrit ces lignes : « *Tout ce qui est exact et utile plaît singulièrement à ce peuple qui s'est empressé de recevoir la vaccine (qu'on poursuit aujourd'hui (1825) dans les états du Pape) et qui, étant dépourvu de préjugés, accueillera toujours les choses capables d'améliorer sa condition.* »

Comme très souvent parmi les montagnards, il y a chez eux un grand fond de bons sens qui, développé par une instruction judicieusement donnée, aurait une influence heureuse sur leurs progrès. Nous trouvons des preuves de ce précieux don dans la loi de Doukadgine que nous donnons d'autre part. Voici également des proverbes populaires épirotes qui en témoignent :

« Avec tes parents mange et bois, mais pas d'affaires ».

Et ces deux suivants, empreints d'une si juste et, pour le second, d'une si mélancolique observation :

« *Pour l'homme heureux, son coq lui-même lui pond des œufs.* »

« *Quand un pauvre fait trouvaille, c'est d'une feuille ou d'un clou.* »

L'incurie gouvernementale, le manque de sécurité, de capitaux, la mauvaise administration, sont cause de ce que le pays, riche en beaucoup de ses parties

reste inculte et inexploité. Telle est la cause primordiale de la paresse et de la pauvreté de ses habitants.

« *Si ta mère te demande : que possèdes-tu? Réponds : la terre est mon lit, une pierre mon coussin* » dit une poésie albanaise.

De même que la faim fait sortir le loup du bois, elle a invité les Skyptars à descendre de leurs repaires rocheux pour s'emparer des troupeaux de la plaine quand ils sont conduits à l'alpage. Ces razzias portent le nom de « *tchétas* ». On ne fait jamais de semblables expéditions par temps de neige afin d'éviter les traces des animaux. Quand on en a réussi une, on emmène les bergers avec soi pendant quelques jours afin que les propriétaires soient avisés du vol le plus tard possible.

Ces *tchétas* sont l'origine du peu de respect que professent les Albanais pour la propriété d'autrui. Ils tiennent les adroits voleurs en haute estime. Ali, pacha de Janina, disait fièrement de son petit-fils préféré : « *Il sera comme son grand-père, un brave voleur qui mangera ses frères et ses cousins.* »

Cette... faiblesse a exercé la verve des nations voisines. Donnons ici une poésie du poète Niphakis, composée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### POÉSIE

*Composée par Niphakis à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Là, pas une goutte d'eau, pas de moissons, si ce n'est un peu d'orge que les femmes sèment, cultivent et récoltent. Ce sont elles qui rassemblent les maigres tiges et en forment des gerbes. Avec leurs mains, elles les étendent au soleil; avec leurs pieds, elles les foulent sur l'aire. Aussi leurs mains et leurs pieds sont-ils couverts d'une peau sèche, dure, épaisse, comme l'écaille des tortues.

Pas un arbre, pas un buisson, pas une branche qui permette aux malheureuses de se reposer à l'ombre, ou de rafraîchir leur vue. Le soir, elles tournent la meule en se lamentant et en chantant de tristes myriologues. Pendant ce temps, les hommes rôdent au dehors, pillent, volent et méditent des trahisons les uns contre les autres. Celui-ci défend sa tour ou attaque celle de son voisin; celui-là exerce le droit du sang sur un frère, un père, un neveu, et roule dans sa tête des projets de vengeance. S'il arrive qu'un navire, pour ses péchés, échoue sur la côte, tous se jettent sur lui et se disputent les moindres planches du naufrage. Quand un étranger s'aventure dans leur pays, ils l'invitent à manger avec eux, et lorsqu'il va partir, lui disent : « Compère, réfléchis à ce que nous allons te dire, c'est pour ton bien : quitte cette tunique, ce manteau, cette ceinture, de peur qu'un de nos ennemis ne te les enlève pour te punir de l'hospitalité que nous t'avons donnée. Ah ! si les ennemis de notre village venaient à te dépouiller, ce serait pour nous une grande honte et un grand dommage. Et puis, mon petit compère, nous te le demandons, laisse-nous ton chapeau, ta chemise, tes souliers. A quoi tout cela peut-il te servir ? C'est bien : maintenant tu peux être tranquille, tu n'as plus rien à craindre de personne ».

Cette réputation s'était également répandue au loin, comme en fait foi le conte persan qui suit :

#### CONTE PERSAN

(*Satire de mœurs albanaises*).

Un jour d'entre les jours, un shah de Perse dit à un ambassadeur turc qu'il avait dans son pays le premier voleur du monde, un certain Kurde. Piqué au jeu l'ambassadeur fait demander au sultan de lui expédier un Albanais afin d'instituer un tournoi de vol. Le sultan demande le sujet en question à un beg des rives du Drin qui lui en adresse un en lui écrivant : « Si celui-là se laisse *noircir la face* (humilier) par le Kurde, j'irai moi-même prendre sa place. » On institue donc à Téhéran le tournoi en question. Il s'agissait d'abord que le Kurde enlevât les œufs d'un nid d'aigle installé sur un arbre, sans que la

couveuse s'en aperçût. S'il réussissait, c'était à l'Albanais d'imaginer un tour plus difficile. Le Kurde, vêtu d'un simple caleçon, grimpe à l'arbre et réussit sa difficile entreprise, mais, en descendant, il entendit un immense éclat de rire : l'Albanais lui avait enlevé son caleçon tandis qu'il grimpait à l'arbre.

Si nous passons à la poésie héroïque, nous citerons le chant d'Ibrahim, pacha de Scutari (1572), où brille une pure flamme de patriotisme.

#### IBRAHIM, PACHA DE SCUTARI.

(1572).

La voix des *hérauts*, répétée par l'écho jusqu'au fond des vallées, au sommet des montagnes, appelle aux armes les héros de la patrie, ces héros fiers et intrépides qui ne revirent le sol natal que couverts de gloire et chargés des trophées de la victoire.

Aussi tous accourent-ils anxieux auprès de leurs chefs; les armes d'acier bruni avec soin et couvertes d'argent resplendent au soleil; le fusil, ce fidèle compagnon de l'Albanais, se voit dans les mains de jeunes gens qui n'ont pas encore atteint trois fois cinq ans. Tous, comme les flots du torrent furieux, se précipitent vers le danger qui les menace.

La patrie est en péril, l'ennemi cachant son dessein, nous envoie une ambassade; mais, derrière elle, sont les chaînes dont il veut nous charger pour nous avilir ensuite, nous rendre esclaves, faire de nous de vils serfs; telle est son intention.

Mais devons-nous attendre semblable injure sans que la mort de la vie vienne s'opposer à son exécution? Devons-nous déshonorer la renommée de nos pères, leur antique valeur avec nos indolentes perplexités?

Non, non, la patrie est la mère qui donne le lait de son sein pour la nourriture de ses enfants; c'est l'épouse qui, dans les cœurs, réveille l'amour et la tendresse. Qui donc pourrait, si les sentiments loyaux et purs d'un fils et d'un époux sont gravés dans son cœur, ne pas répandre son sang, ne pas sacrifier sa vie, tout, pour la sauver?

Puisque nous sommes sur le chapitre du patriotisme, donnons ici la traduction d'un chant militaire très en faveur dans l'armée turque :

« Le drapeau porte fidèlement dans ses plis l'honneur, ce bien si cher.

« Nous sommes Osmanlis, c'est-à-dire fiers et valeureux.

« Aussi sacrifions-nous avec joie à la sainte Patrie notre sang et notre félicité. »

Un montagnard habitué à vivre libre et indépendant dans l'air pur des sommets fut jeté en prison par les Turcs à la suite d'une expédition malheureuse. On se lamente ainsi à son sujet :

Là, ton épée dit à la muraille :

Où est mon maître? Dans un profond chagrin.

Où est mon maître? Qu'il tire ma lame

Et la brandisse comme jadis.

Là, ton étalon se lamente dans l'écurie :

Où est mon maître? Il se plaint et demande :

Où est mon maître pour me soigner,

Pour me mettre ma selle?

Où est mon maître? Qu'il me monte,

Plein de joie, je l'emporterai dans le lointain!

Pendant la veillée, c'est avec plaisir qu'en entend célébrer les hauts faits des vaillants et les bons tours joués à l'ennemi, en des chants semblables à celui-ci :

Bravo, Nik Dhim, bravo! Alors qu'on t'envoya porter la poste de Delvino.

Tu te fis accompagner par ton neveu, tu avais quelques lettres à destination de Vl'or. Ceux qui t'envoyaient avaient peur; c'est pourquoi ils n'y allaient pas eux-mêmes.

Et voilà que, sur la grande route, des brigands vous guettèrent. Malheur, Nik Dhim, ils vous guettaient près d'une fontaine, dans les environs de Radhim.

Ils portèrent la main sur tes armes : « Giaour, crièrent-ils, rends-toi. Tu en es à ton dernier jour, à la fin de ta vie ».

Mais toi, Nik Dhim, tu te montras brave : « Par Dieu, je ne veux pas me rendre ». Tu transperças l'un de ton poignard; la balle de ton pistolet atteignit l'autre à l'œil.

Le petit jour te trouva déjà de l'autre côté de la montagne, la lumière de midi au milieu de la solitude, cependant ta conscience ne s'effrayait pas.

Et par où tu passais, les petits oiseaux chantaient pour toi, les sangliers de la forêt te saluaient.

Nik Dhim, Pallikare, tu as tué deux scélérats de Turcs, tu t'es sauvé toi-même et tu as fait honneur à ton village! »

Très souvent, ces poésies ont pour sujet les faits d'actualité : soulèvements, appels aux armes, etc.; l'exemple que nous allons en donner nous a paru intéressant; il s'agit d'une chanson composée en 1813.

#### CHANT COMPOSÉ EN 1813.

Le peuple français a levé la tête, il a tué ses rois. Moines, prêtres, ne lui plaisent plus, il veut des Hodjas, comme le sultan. Des papiers, il a fait des cartouches pour les fusils de ses soldats. Il a détruit les images, ruiné les églises, il a fait justice de la Russie.

— L'Autriche s'est préparée, elle guette comme le chat guette la souris. Regarde, que fait Bonaparte; il monte sur les épaules des Turcs!

— La France, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie se sont réunies en congrès pour savoir comment prendre entièrement la Turquie et s'entendre sur son partage. — A l'Anglais, on concèdera les îles. — De l'Égypte, cette terre féconde qui nourrit l'Europe entière, la France s'en réserve la possession, car pendant un jour, elle en a furtivement respiré l'air — Les belles et fertiles provinces de Bosnie et d'Albanie, ces montagnes d'or et ces héros tiennent à cœur à l'Autriche, elle les veut, elle les aura, lorsque ces lions deviendront des agneaux. — La Russie, la dernière mais la plus fine, se tait; elle se réserve trois provinces riches, belles et fertiles, où le grain et les pâtu-

rages croissent en abondance. — Combien il est agréable de se laisser bercer de douces illusions, de rêver dans un demi-sommeil un avenir riche et longtemps désiré ! Mais tout-à-coup l'on se réveille, et les pauvres mortels maudissent le temps perdu en vains projets. — De même cet immense édifice, partagé en morceaux, reste en entier et à un seul maître, les partageurs avaient oublié que pour se distribuer les provinces d'un empire, il faut de la fortune et de la raison.

La plupart des voyageurs, peu nombreux d'ailleurs qui ont parcouru l'intérieur de l'Albanie se plaignent de l'insécurité du pays, notamment les topographes et les ingénieurs chargés des études préliminaires pour l'établissement de chemins de fer. Par contre le baron Nopcsa écrit : « *qu'un voyage en Albanie correspond à une promenade nocturne dans les faubourgs d'une grande ville européenne* » et que les histoires de brigands albanais viennent en grande partie de l'étranger.

La vérité semble être la suivante : pour traverser les districts montagneux il faut bien se garder de paraître venir chercher à implanter une influence étrangère ou prospector les ressources minières ; les indigènes s'imaginant qu'on veut déterrer des trésors cachés. Il faut ne photographier qu'avec prudence et ne pas effaroucher l'extrême susceptibilité des Albanais, sinon il en coûte parfois très cher, témoin le sort de ce lieutenant instructeur allemand qui, à Constantinople, ayant voulu traiter un soldat skype de la même manière qu'une recrue de Poméranie, fut immédiatement tué par lui sur les rangs. Le meurtrier, non seulement n'exprima aucun regret, mais marcha au supplice, conscient d'avoir rempli son devoir en vengeant son honneur et entouré de l'estime de ses compatriotes.

Nous avons dit que, bien que fort pieux, l'Albanais, au fond, n'était pas religieux et que cette indifférence le rendait assez tolérant. Ismail Khemal bey, le chef du gouvernement provisoire de Valona (1913) nous faisait remarquer le fait, unique en Orient, de familles très unies où des beaux-frères sont les uns chrétiens, les autres musulmans et, finement, il nous demandait si, même chez les peuples les plus civilisés, de semblables situations se rencontraient fréquemment, bien qu'il n'y eût pas entre leurs diverses confessions l'abîme qui existe entre la Croix et le Croissant.

Pourtant il y a de sanglantes luttes religieuses, mais au fond, ce sont des haines de clans et d'ailleurs, les ennemis de la veille s'unissent aisément contre un adversaire de leurs intérêts à quelque religion qu'il appartienne. L'antisémitisme ne sévit pas, car il n'existe que fort peu de Juifs en Albanie, et seulement dans les villes les plus civilisées. Une légende en donne la raison :

« Un jour, un Juif qui ne possédait qu'une citrouille voulut s'établir à Scutari. En y arrivant il demanda à quelques gamins ce qu'il pourrait faire pour gagner un peu d'argent. Ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à manger l'intérieur de sa citrouille, puis, dans l'écorce, y tailler une lampe et la vendre pour quelques piastres. Là-dessus, le Juif secoua sur Scutari la poussière de ses souliers, « car, dit-il, dans un pays où les enfants sont déjà aussi commerçants, il n'y a rien à faire pour un Israélite. »

Certains auteurs ont été fort injustes pour les Albanais, les accusant de ne pas avoir de littérature, signe évident de manque d'instinct poétique, et, chose plus grave pour un peuple batailleur, de ne garder nulle

trace des héroïques épopées d'autrefois, ni même le souvenir de leur grand héros national, Skander-beg.

Ils oublient trop facilement, ces accusateurs, que la langue skype, pauvre, non fixée, ne possédant même pas un alphabet définitif, partagée en une infinité de sous-dialectes, n'est qu'un instrument fort imparfait pour créer une littérature. Il est d'ailleurs inexact de prétendre qu'il n'existe pas de poésies albanaises. Au contraire, il en est de nombreuses, mais les difficultés qu'éprouvent les savants à les recueillir font que beaucoup ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Toutefois nous en citerons un certain nombre au cours de notre étude qui réhabiliteront à ce sujet, espérons-le, ces peuplades méconnues.

Tout d'abord celle-ci, intitulée : *Le Printemps*, recueillie par Hecquard en Guéguarie, révèle un délicat instinct de la nature.

#### LE PRINTEMPS.

Ah ! Quelle fleur gracieuse ! Qu'elle est belle ! Ouvre, ouvre tes petites fleurs si douces et si agréables à voir. La variété de tes brillantes couleurs, la délicatesse de ton inimitable tissu, égalaient le monde entier et donnent à la terre un joyeux aspect.

Mais apprends, ô fleur si désirable, qu'une crainte attriste nos cœurs. Jusqu'au dernier matin du cruel hiver, nous redoutons la neige. Dieu veuille que nous nous soyons trompés ! Car alors, le Printemps, espérance de tous les cœurs, ne voudra pas, lui, te flétrir.

Le Printemps ! Ah, quelle saison heureuse ! Alors apparaissent les violettes et les jacinthes. Alors l'amant sent son cœur battre plus vite et chante ses amours comme le rossignol habitant des jardins.

Comme nous l'avons dit, le caractère impulsif des Albanais leur fait commettre des actes déconcertants. Ils ne réfléchissent pas toujours avant d'agir et fran-

chissent sans même s'en douter la démarcation qui sépare le bien du mal. A part Skander-beg, l'une des plus belles et des plus nobles figures de l'histoire, bien peu parmi les héros albanais eux-mêmes n'ont eu leurs moments d'inexplicables faiblesses.

C'est ainsi que les meilleurs lieutenants du grand chef cité plus haut : *Golemi* et son propre neveu *Hamza*, ont commis le crime de porter les armes contre lui dans les rangs des Turcs, quitte à lui revenir repentants. C'est ainsi que Marko Botzaris servant la France à titre de commandant au Régiment albanais, eut une conduite des moins brillantes devant l'ennemi. Pourtant sa bravoure est demeurée légendaire au cours de la guerre de l'Indépendance grecque, avant qu'il ne périt glorieusement à la bataille de Karpénessi (1823). Un chant lui fait dire au moment où il vient d'être frappé :

« Où es-tu, Constantin, mon frère ? N'arrête pas le combat... Et vous, Souliotes, ne me pleurez pas, ne portez pas mon deuil. C'est toute la Grèce, c'est la nation entière qui me pleureront... Ecrivez à ma femme si malheureuse qui est dans la terre des Francs à Ancône, qu'elle ne pense qu'à l'enfant et lui fasse apprendre à lire. »

Certes, et nous avons dit pourquoi, nous ne possédons pas de véritables épopées albanaises qui exigent, plus que toute autre forme littéraire, une langue déjà formée, mais le souvenir des héros d'autrefois n'en est pas perdu pour cela. Les *pesmés* serbes relatent avec force détails les combats de Marko Kralievitch contre Moussa, le terrible Skyptar. L'une d'elle raconte le duel dans lequel celui-ci trouva la mort. Quand il fut tombé, le Slave lui ouvrit la poitrine et vit avec surprise que trois cœurs battaient dans la

poitrine du vaincu. Caché dans le troisième, un mauvais reptile y dormait. Quand il s'éveilla, il dit : « Remercie Dieu, ô Marko Kralievitch de ce que je ne m'éveillai pas tandis que Moussa vivait, il t'en serait arrivé triple malheur ! »

Etant donnés les rapports étroits qui ont toujours existé entre les Slaves et les habitants de l'Albanie Moyenne et du Nord, ce serait invraisemblable que le nom de Marko Kralievitch et, par conséquent celui de Moussa, fussent tombés dans l'oubli.

Quant à Skander-beg, nous voulons voir une preuve de la survivance de son souvenir dans le beau chant que modulent les femmes en Calabre (dialecte toské) au moment des fêtes de Pâques tandis que l'on danse la *Vala* (sorte de ronde).

Le voici :

#### LA MORT DE SKANDER-BEG.

Quant partit Scander-Beg pour aller à la bataille, sur la route qu'il suivait, il rencontra la Mort, mauvaise messagère de triste aventure. — « Mon nom est la Mort; retourne en arrière, ô Skander-Beg, parce que ta vie touche à son terme. » — Lui l'écoute et la regarde; il tire son épée, et elle reste immobile.

— « Ombre de vent, redoutée seulement des lâches, d'où sais-tu que je dois mourir ? Ton cœur glacé peut-il me prédire le trépas ? Ou le livre du sort des héros t'est-il ouvert ? »

— « Hier, dans les cieux, m'ont été ouverts les livres de la destinée; noire et froide comme un voile, elle descendait sur ta tête, puis elle se jetait ensuite sur d'autres. »

Skander-Beg se frappa les mains, et son cœur laissa échapper un soupir. — « Ah, malheureux, je ne vivrai plus. »

Il contemple les temps qui doivent se succéder; il voit son fils sans père, et le royaume au milieu des larmes. Il rassemble ses guerriers et leur dit :

« Mes fidèles guerriers, le Turc conquerra toute votre

terre, et vous serez ses esclaves. Doukadgine, amène-moi ici mon fils, ce fils charmant afin que je lui donne mes avis. — Fleur abandonnée, fleur de mon amour, prends avec toi ta mère et prépare trois de tes meilleures galères. Si le Turc le sait, il viendra pour s'emparer de toi, et il insultera ta mère. Descends vers la plage; là est un cyprès sombre et triste. Lie le cheval à ce cyprès et déploie mon étendard sur mon coursier aux vents de la mer, et à mon drapeau, suspends mon épée. Le sang des Turcs est resté sur le tranchant, et là dort la mort. Sous l'arbre noir, les armes du guerrier redouté resteront-elles muettes ? Quand souffle la bise furieuse, le cheval hennit, l'étendard flotte au vent, l'épée résonne. Le Turc l'entendra, et, tremblant, pâle, attristé, il reculera en pensant à la mort. »

Les Albanais du sud ayant à leur disposition de fertiles vallées, s'y sont naturellement établis. Ils y formèrent des colonies agricoles avec, à l'origine, communauté des biens. Puis le phénomène inéluctable se produisit; les plus forts, les plus intelligents, les plus travailleurs soumièrent les autres à leur profit, devinrent de grands propriétaires féodaux, les *beys* actuels.

Tout autres sont demeurés leurs compatriotes du Nord dans leurs âpres montagnes. Obligés à la transhumance pour trouver la nourriture de leurs troupeaux, ils ont nécessairement gardé des mœurs nomades et pastorales. Ils sont groupés en clans qui portent les noms de *phars* ou *djétas*, mots signifiant : *foyer*.

Quand il y a des questions communes à régler, les vieillards : *pliaks* se réunissent et forment ce qu'on appelle : *la ronde du sang*, sorte de conseil dont les décisions font loi. Ses décisions sont exécutées par le *giobar*, généralement l'homme le plus brave et le plus craint de la tribu. Son influence est telle qu'il impose sa volonté au *Krue*, sorte de juge de paix bé-

névole, dont la charge est héréditaire dans chaque commune, et aussi au *Baraïktar* (chef de bannière). Quelquefois on entend citer le mot : *Voïvode* qui signifie : duc. C'est plutôt un titre honorifique, ne conférant aucun droit précis, mais une grande morgue à son possesseur. Les Albanais, en effet, sont très vaniteux de leurs origines, ceux qui descendent de familles nobles se couvrent autant que possible de vêtements somptueux et les plus gueux gardent leurs troupeaux juchés sur une quelconque monture, plutôt que de déchoir de leur titre de cavalier.

Parmi ces montagnards, les Mirdites forment une sorte de république aristocratique et militaire, dont les chefs rappellent les rois homériques. En Europe on leur donne le titre de : princes, traduisant ainsi le mot *prink*, lequel signifie à vrai dire : Pierre, nom d'un chef renommé.

Par nécessité, la vie de ces gens est très frugale et les chétives récoltes qu'ils recueillent leur sont tellement mesurées que lors des guerres entre tribus, et l'on sait qu'elles sont incessantes, d'un accord tacite les hostilités sont suspendues afin de pouvoir vaquer aux travaux des champs les plus indispensables.

Afin de ne pas relâcher les liens de solidarité indispensables dans chaque clan, des coutumes très sévères régissent la transmission des biens. Ainsi l'on ne peut vendre sa terre qu'après l'avoir proposée à ses parents. S'ils ne sont pas acquéreurs, on ne saurait la céder à un tiers, qu'après y avoir été autorisé par les vieillards.

Un autre vestige des mœurs homériques se retrouve dans la pratique très large de l'hospitalité qui est d'ailleurs régie par des règles minutieuses :

Quand on rencontre un catholique, on l'aborde par ces mots : *Kjoft levdue Jezu Krist* (Loué soit Jésus-Christ).

L'interpellé répond, la main sur le cœur : *Dzision e jets* (pour l'éternité).

Lorsqu'on ignore la religion de l'interlocuteur, on lui dit : *A ije bur ?* (Es-tu un homme). A cette question, les catholiques eux-mêmes répondent : *Allah ras ola* et une contre-question : *Cus ije, si ije ?* (Comment vas-tu ? Qui es-tu ?)

On n'emploie guère la formule : *Mir e dita* (Bonjour).

Lorsqu'on est introduit dans une maison, l'hôte vous invite à prendre place près du foyer, tout le monde s'accroupit sur les nattes qui recouvrent le sol, et le frugal repas est servi. Naturellement, les femmes ne sont pas admises dans le cercle et, lorsqu'on fait passer la gourde à la ronde, la maîtresse de maison reste debout, les bras croisés sur la poitrine. L'invité doit laisser la moitié de ce qui lui est servi dans son écuelle, afin de bien prouver qu'il a trouvé de tout en abondance.

Comme dans le reste de l'Orient, le café et la cigarette viennent au premier rang dans les rites relatifs à l'hospitalité. Là encore règnent de strictes coutumes. Jamais une femme n'est admise à préparer le café ; c'est un privilège réservé aux hommes qui, en même temps offrent à leurs hôtes des cigarettes roulées par eux et fixées avec leur salive. Comme ceci pourrait avoir certains inconvénients (il est vrai, par ailleurs, que l'on boit à la même gourde) on fume généralement dans des porte-cigarettes longs d'un pied et bariolés de couleurs vives.

Refuser ladite cigarette serait faire une injure grave,

comme aussi d'offrir à l'hôte une rémunération pour son hospitalité. Cependant, au moment du départ, surtout quand il s'agit d'un étranger le maître de la maison s'écarte un moment et il ne s'aperçoit jamais quand sa femme et ses enfants reçoivent quelques cadeaux.

La thérapeutique albanaise est des plus rudimentaires et, à part des pratiques qui relèvent plus ou moins de la sorcellerie, se borne à l'application de simples. Voici deux exemples, cités par le baron Nopcsa et qui, chose singulière, ont donné de très bons résultats.

Pour une grave blessure d'arme à feu, au lieu de laver la plaie, on la recouvrit de fromage de chèvre mou.

Un clou rouillé avait profondément pénétré dans le pied d'un montagnard. On frotta la plaie avec de l'huile, on la brûla avec un charbon ardent, puis fit égoutter dessus de la graisse de mouton fondue à une torche. Le patient fut guéri au bout du quatrième jour.

En ce qui concerne le costume, les Albanais portent chacun celui de la race dont il est issu, il est généralement de couleurs vives. En voici quelques descriptions.

Les hommes de Diakova sont vêtus de pantalons bruns étroits, bordés de noir avec ceinture rouge, leur chemise est bigarrée et leur veste, de couleurs diverses est ornée d'aiguillettes à chaînes d'argent.

Comme tous les Guègues, leur coiffure consiste en une calotte demi-sphérique, rouge ou, plus communément, blanche.

A Prizren, les pantalons blancs sont très larges ou très étroits, la veste noire se porte sans manches et

s'orne d'une frange, ou bien est courte comme un spencer avec des manches fendues ou fermées. Une ceinture-cartouchière enserre le ventre.

Les Mirdites se revêtent d'une toge blanche : *sharvalle*. Dans le sud, on rencontre la fustanelle grecque : *pistan*. Enfin les Toskes font usage d'un fez pointu dont la forme remonte au Moyen-Age et qui, généralement, est blanc. Leur manteau est noir et leur veste rouge brodée de soie noire.

Comme chaussure, la plus répandue est l'*opanka* balkanique. Dans le nord on use de hautes guêtres de drap, dans le sud, de sabots.

Quant aux femmes, elles arborent de larges pantalons sous une sorte de longue veste nommée *zoga*. Si elles portent une robe, celle-ci est étroite, bariolée, et, au-dessous du genoux, raidie par des ressorts. De nombreuses amulettes cliquètent sur leur poitrine. Leurs couleurs préférées sont le vert, le violet, et, dans un âge avancé, le noir.

Chez les montagnards, le linge de corps est un luxe rare. Les voyageurs sont unanimes à se plaindre amèrement des parasites de toutes sortes qui infestent les gens comme les demeures.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Barbarich. — Dora d'Istria. — Dumont. — Hecquard. — Imaïl Khemal. — D<sup>r</sup> Jackh. — G. Lejean. — De Marcellus. — Baron Nopcsa. — Pouqueville. — Siebertz. — Szamatolski. — Yeneniz.

## CHAPITRE II

### LA VENDETTA

SOMMAIRE : LE DJAK. — RÉCONCILIATION. — STATISTIQUES.  
— LA BESSA. — LA LOI DE LA MONTAGNE.

« *Le sang n'est pas de l'eau* », dit un proverbe albanais complété par le suivant : « *Rien n'est plus juste que le fusil d'un skiptar* ».

Avec raison, l'on peut déduire de ces deux aphorismes que les mœurs de ces pays ne sont pas précisément douces, surtout dans les montagnes. La vendetta, qui s'appelle : *Krvarina*, de *Krv* (sang) ou *Djak* (même signification), y sévit comme un véritable fléau.

Impulsifs et soupçonneux, les Albanais sont aussi prompts à se croire injuriés qu'à se venger. D'autre part, leur pauvreté, due en grande partie à leur peu de goût pour le travail, les incite à prendre chez le voisin ce qui est nécessaire à leur subsistance. Même la possession des sources, dont en pays carsiques on est obligé de colliger les eaux dans des conduites en planches appelées *Vad*, pour les transporter dans des tonneaux à plusieurs kilomètres, est aussi la cause de fréquentes rixes. A vrai dire, le vol simple se paie en argent, mais lorsque le sang a coulé, il ne peut se perdre et, en vertu de la loi de Doukadgine, il faut le reprendre. Celui qui *doit un sang* s'appelle : *Giaksour*;

celui qui le prend : *Zotigiakout*. (Ces termes sont donnés par le consul autrichien *Prochaska*, lequel a eu son heure de célébrité). Deux blessures valent un sang; si l'on tire sur un ennemi et qu'on le manque, on lui a tout de même pris l'honneur, on lui doit donc un sang, mais dans ce cas on peut le racheter.

Lorsqu'un Mirdite offensé a repris un sang d'une façon qui n'est pas conforme à la loi, le *Barâktar* délégué par le *Djubil* (commission des montagnes) met le feu à sa maison.

Tant que la vengeance n'a pas été accomplie, celui auquel incombe le devoir de le faire est traité à part pendant les repas : on place devant lui sa cuiller à l'envers. Quand arrive son tour de boire, car on passe la gourde à la ronde, son voisin la lui tend par dessous la jambe.

« *Le Mirdite aime à entendre sa chanson* », dit un proverbe, c'est-à-dire qu'il ne veut pas risquer son existence, afin de jouir de son succès auprès des siens et de faire bombance avec eux pour fêter sa victoire, aussi la prise d'un sang a-t-elle lieu généralement par surprise et par derrière. Ceci enlève à ces vendettas le peu de caractère chevaleresque qu'elles pourraient présenter.

Groupés en tribus éloignées les unes des autres, plus encore par les difficultés du terrain que par la distance, les montagnards forment des petits clans (*cettàs*) étroitement unis entre eux par des liens de famille et d'intérêts. Il est donc rare que les vengeances soient *individuelles*, le plus souvent elles englobent la communauté tout entière, et, en tous cas, les proches. Voici d'ailleurs l'histoire d'un *Djak*, tout-à-fait typique.

Deux hommes de Fandi étaient en état de vendetta; le poursuivi se tenait beaucoup sur ses gardes; aussi son poursuivant s'aboucha-t-il avec un tiers (ce qui arrive souvent d'ailleurs) pour supprimer son adversaire. Celui-ci, sans défiance, était dans la maison de l'homme en question qui, profitant d'une occasion, le tua. Le conseil du village s'assembla et condamna le meurtrier à mort, non pas parce qu'il avait assassiné, mais parce qu'il avait commis ce crime dans sa propre maison. Comme un exécuter isolé de cette sentence se serait exposé à la vendetta de la part de la famille du condamné, tous les gens du village tirèrent sur celui-ci, et c'est la balle de son propre frère qui lui perça le cœur.

Quand la victime est un membre de la tribu du meurtrier, ce dernier a deux moyens de s'acquitter de la dette du sang. Le premier, et c'est le plus fréquemment employé, consiste à émigrer dans une autre province. Autour des régions d'Ipeck et de Diakova, il y a beaucoup de Mirdites dans ce cas; on les nomme « *Fonda* ». Le second n'est offert au coupable que s'il possède une demeure fortifiée en pierres : *Kula*; il s'y réfugie avec sa famille pendant des semaines pour attendre l'heure de la réconciliation qui donne lieu aux cérémonies suivantes :

Un cortège de suppliants se forme, auquel se joignent les parents et amis du meurtrier. En tête, s'avance un prêtre avec, en mains, le Crucifix et l'Évangile; suivent des gens portant des berceaux contenant leurs nouveaux-nés; enfin le coupable, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos, un yatagan suspendu à son cou, tandis que les siens l'entourent et le protègent.

Quand le cortège arrive devant la maison de la famille ennemie, les hommes, en signe de profonde humilité enlèvent leurs coiffures et les posent dans les berceaux. Le meurtrier est introduit dans la maison et placé près du foyer, ce qui le rend intangible; les autres restent devant la porte et placent les berceaux de telle sorte que les pieds des enfants soient tournés vers l'Est. Le plus proche parent de la victime demande le motif qui amène les assistants. Le prêtre expose la demande et sollicite le pardon au nom des sentiments chrétiens et du sang innocent des enfants. Après une longue scène de refus et de supplications, l'offensé cède. Ne consentant encore qu'à moitié, il prend un des berceaux, le tourne trois fois en rond de gauche à droite et le place de façon à ce que les pieds de l'enfant soient tournés maintenant vers l'Ouest. De même agissent les assistants avec les autres berceaux.

Ce rite tire sa signification de ce que les défunts ont la tête tournée à l'Ouest, tandis que les dormeurs l'orientent à l'Est. Ainsi donc, la première position des berceaux fait allusion à la mort que méritait le meurtrier, tandis que la seconde exprime qu'on lui a fait don à nouveau de la vie.

Toutes ces formalités prennent plusieurs heures; quand on a scellé, grâce à des embrassades générales, le pardon accordé au coupable par son adversaire, ce dernier réclame l'amende. Celle-ci est fixée à une certaine somme et, en garantie de son paiement, on donne une importante quantité d'armes. Après toutes ces négociations, a lieu un banquet au cours duquel on fait appel à la générosité de celui qui a pardonné, afin d'obtenir de lui un rabais sur l'amende. Généra-

lement, il acquiesce et rend à leurs propriétaires les armes données en garantie. L'usage veut qu'en témoignage de gratitude, le grâcié fasse don à son ancien ennemi d'un fusil ou d'un sabre de prix.

Parfois celui à qui le sang est dû ne se montre pas de bonne composition, témoin ce montagnard dangereusement blessé, disant à son ennemi avec lequel les missionnaires croyaient l'avoir réconcilié : « *Si je meurs, je te pardonne, oui; mais si je vis, je te tuerai.* »

Nous avons dit plus haut que ces vendettas étaient de véritables fléaux; on en a donné d'effrayantes statistiques.

G. Lejean prétend que, dans le district de Poulati (pays guègue), en 1854-56, il y eut un mort par dix maisons, et, qu'à cette époque, il tombait trois mille victimes annuelles dans la haute Albanie.

Degrand (également consul de France) attribue aux meurtres 70 % de la mortalité masculine dans cette contrée. Cependant le baron Nopcsa (qui d'ailleurs ne donne pas ses chiffres comme absolument précis), soutient que cette proportion doit être ramenée à 19 %, sauf dans certains districts comme celui de *Toplana* (42 %) où, suivant un dicton : *On tue les hommes comme des porcs.*

Dans le diocèse de Poulati (cité plus haut), en cette même année 1854, à propos de *quatre cartouches*, il y eut une terrible vendetta qui dura deux ans et causa : 132 morts et 1218 maisons brûlées.

Les autorités religieuses, surtout les catholiques dont les ouailles sont particulièrement atteintes par ces tueries, ont essayé d'endiguer le fléau.

Elles ont imposé deux trêves annuelles : la première

de la Saint-Antoine à la Toussaint, la seconde du Jour des Morts à la Saint-Nicolas. Celui qui les enfreint est banni. Elles ont également établi une sorte de tarif de la vie humaine, que l'on payait autrefois en têtes de bétail et maintenant en piastres : quinze cents (trois cents francs) pour un mort et la moitié pour une blessure grave.

D'après ce que nous venons de voir, tout voyage ou même tout déplacement serait impossible dans les montagnes, étant donné l'état de guerre endémique entre les tribus. Il existe heureusement un correctif constitué par la *Bessa*. Ce mot qui signifie, à proprement parler : *serment*, en est un en réalité, en vertu duquel on obtient protection dans la crainte d'une vendetta qui menacerait les parjures. Cette sauvegarde peut être donnée, soit par la présence d'un Albanais connu dans la tribu à traverser, soit par celle d'une femme qui étend à ses compagnons l'immunité dont elle jouit elle-même. Ce n'est d'ailleurs pas parce que les personnes du sexe faible sont considérées comme sacro-saintes qu'elles sont placées en dehors des lois du sang, mais plutôt parce qu'elles ne sont aucunement estimées, qu'elles sont reléguées en dehors du bien et du mal. Une meurtrière ne sera jamais mise à mort, sauf peut-être dans la région de Dibra.

Une autre *Bessa* est encore conférée par le fait d'être l'hôte d'un montagnard et elle dure tant que l'on demeure sous son toit, lui fut-on redevable d'un sang. Enfin, il est interdit de se livrer à des attaques sur certains chemins, mais cette défense ne s'étend que du lever au coucher du soleil; aussi, pendant la nuit, entend-on les fusils *saluer*.

La *Bessa* est-elle toujours réellement efficace ? G. Lejean prétend que, vu leur caractère impulsif, les Albanais peuvent céder à une trop forte tentation. Nous avons vu plus haut qu'un hôte n'avait pas observé les lois de l'hospitalité vis-à-vis d'un homme qui n'était même pas son ennemi. Prochaska relate qu'en sortant d'une maison où l'on venait de lui offrir café et cigarettes, il essaya des coups de fusil !

Il nous semble intéressant de donner ici les lois codifiées par Lek (Alexandre) Doukadgine, au temps de Skander-Beg, pour régir les coutumes du sang et qui ont été résumées en 21 articles par le *Djubal*, commission siégeant à Scutari.

#### LOI DE LA MONTAGNE ALBANAISE.

1° Si on offense ou si on assassine un montagnard qui se trouve sous la *Bessa* (protection ou parole d'honneur d'un autre), le protecteur s'oblige à prendre la vendetta à son compte et, s'il vient à mourir, sa famille ou sa tribu.

2° Les questions de sang ne peuvent jamais être confondues avec celles qui sont prévues et jugées par les lois en vigueur, et il est interdit à une autre tribu d'y intervenir.

3° Un individu qui, entreprenant un voyage, tire en l'air des coups de feu le long du chemin et nomme à voix haute celui qui le protège, est considéré par la suite du voyage comme personnellement protégé et accompagné par la personne invoquée. Le protecteur contracte les obligations mentionnées plus haut.

4° Si, involontairement, un montagnard en tue un autre, les chefs et *giobars* (gardes de la tribu)

s'obligent à l'arrêter et à le remettre aux mains des autorités. Si le meurtrier prend la fuite, sa maison est détruite et, pour couvrir les frais des chefs et des gardes, on prélève une amende de 3,000 piastres sur les biens du fugitif.

5° Celui qui cachera un assassin paiera, chaque fois que ce sera prouvé, une amende de 3,000 piastres.

6° Si, après une réconciliation, l'un des anciens ennemis tue son précédent adversaire, les chefs s'obligent à arrêter l'homicide et à le remettre aux autorités. Si ce dernier fait feu sur eux, il devra être tué, toute sa famille sera chassée de la montagne et paiera une amende de 6,000 piastres.

7° Celui qui cache ou protège les assassins visés par l'article précédent sont considérés comme les coupables eux-mêmes.

8° *La défense de la tribu et de la patrie est obligatoire pour tous.*

En cas de guerre, et conformément aux ordres du gouvernement, les chefs principaux et les chefs secondaires arment les tribus sans exception et l'armée marchera vers le champ de bataille. Personne ne peut, sans motif, se soustraire à ce devoir. Si quelqu'un s'enfuit, non seulement il paiera 3.000 piastres d'amende, mais toute sa famille et, indistinctement tous ses parents, seront obligés de prendre du service jusqu'à la fin de la guerre. Celui qui se soustrairait à cet ordre serait aussitôt chassé de la montagne.

9° Quiconque voudra déposer une plainte pour coups, blessures, assassinats, vols ou autres dommages, devra s'adresser à la « *Commission des Chefs de la Montagne* ».

10° Celui qui protège un rebelle aux ordres de la

Commission sera arrêté jusqu'à ce qu'on incarcère l'individu qui se soustrait aux recherches.

11° Quand il s'agira d'ordres du Gouvernement qui concerneront les habitants de la Montagne, les chefs qui représentent la tribu près la Commission (*Djubal* de Scutari) retourneront chez eux pour conférer avec les *Baraiktars* et les *Giobars* qui se réuniront en conseil dans ce but. Quiconque, devant faire partie de ce conseil se sera abstenu sans motif ou sans empêchement valable, devra payer une amende de 500 à 2,000 piastres, suivant l'importance de l'affaire en cause. S'il se rebelle contre l'ordre reçu ou s'il en arrive à mettre les armes à la main, il sera puni comme à la fin du paragraphe 6.

12° Le Montagnard qui, voulant attenter à la vie de son compagnon, aura manqué son coup, se verra infliger une amende de 1,500 piastres.

13° Les ravisseurs de jeunes filles et les corrupteurs de femmes mariées paieront une amende de 3,000 piastres.

14° Celui qui aura bâtonné ou frappé une femme et l'aura blessée, subira le sort d'un assassin.

15° Quand quelqu'un entrera avec ses bestiaux dans le champ ou dans la vigne d'un autre, les chefs estimeront le dommage et en fixeront immédiatement le montant.

16° Si un montagnard réclame une somme à l'un de ses compagnons, les chefs obligent le débiteur à payer aussitôt, s'il reconnaît sa dette. Dans le cas contraire, les chefs réunissent, suivant l'importance de la somme, de un à vingt-quatre anciens de la tribu du créancier pour prêter serment au sujet du fait contesté. S'ils jurent contre le débiteur, celui-ci se voit obligé de

payer; si, au contraire, ils refusent de jurer, l'affaire en reste là. Ce serment est prêté à l'église ou à la mosquée, suivant la religion de celui qui jure; le créancier doit être présent à cette cérémonie. Les délits non prouvés ou niés par l'accusé seront jugés de la même manière.

17° Tant au civil qu'au criminel, les sentences de la Commission (*Djubal*) sont sans appel. Une fois la sentence rendue, jamais la même affaire ne pourra être évoquée à nouveau sous n'importe quel motif. Avant le prononcé de l'arrêt, les deux parties doivent présenter un gage en garantie au président de la Commission. Enfin, si au moment où le verdict doit être rendu, l'accusé invoque le témoignage d'une personne digne de foi et qui jouit de l'estime du tribunal, ce nom est transmis au Président qui procède, au moment même, à un nouvel examen de la cause.

18° Si le garant d'une dette refuse de payer, il sera aussitôt arrêté. Si c'est un chef, il versera dix piastres par jour à son créancier pour son entretien; un homme ordinaire ne paiera que cinq piastres. Les sommes ainsi consignées viendront en déduction de la dette.

19° Celui qui, sur la voie publique, volera un objet de valeur quelconque à un autre, outre la restitution de la chose dérobée, devra payer une amende de 3,000 piastres. Mais si le larcin n'a pas eu lieu sur la voie publique, le filou devra seulement, après restitution de l'objet, en donner de plus le double en nature ou en argent.

20° Les chefs ou les *Giobars* qui n'appliqueront pas la loi avec justice se verront jugés et punis par la Commission (*Djubal* de Scutari).

L'étude attentive de la loi des Montagnes montre

qu'elle est parfaitement adaptée à la mentalité, ainsi qu'aux mœurs des habitants. Il ne faut jamais perdre de vue, lorsqu'on s'occupe des Albanais des hauts pays, qu'ils s'agglomèrent là où l'humus et l'eau se déposèrent, qu'ils sont, par conséquent, concentrés dans des conques séparées les unes des autres par des espaces stériles, les enserrant comme des murailles de Chine. La solidarité est donc puissante chez eux et, comme nous le voyons, forme la base de la répression.

Une autre remarque à retenir, c'est que ces peuplades n'ont guère changé depuis le XV<sup>e</sup> siècle, puisqu'elles sont encore régies par des lois du temps de Skander-Beg.

#### BIBLIOGRAPHIE

Balkanicus. — Barbarich. — Dareste. — Degrand. — Dumont. — Gravier. — D<sup>r</sup> Jackh. — G. Lejean. — Pouqueville. — Steinmetz. — Szamatolski.

## CHAPITRE III

# RELIGIONS. — SUPERSTITIONS.

SOMMAIRE : ALBANAIS MUSULMANS. — ORTHODOXES CATHOLIQUES. — PROTECTORAT DE L'AUTRICHE. — PROPAGANDE ITALIENNE. — MENTALITÉ RELIGIEUSE DES ALBANAIS. — SUPERSTITIONS.

Les Albanais, au point de vue religieux, se partagent en trois grandes confessions : catholique, orthodoxe, musulmane.

Nous commencerons par étudier ceux qui se rattachent de cette dernière, car ils sont les plus nombreux, et nous terminerons par les Latins, afin de donner quelques détails au sujet du protectorat exercé sur eux par l'Autriche.

« *Là ou est l'épée, là est la croyance* », dit un proverbe toské, et voilà pourquoi les gens d'Albanie sont actuellement en majorité mahométans, groupant environ 800,000 adeptes du Croissant contre 500,000 chrétiens, bien qu'ils ne soient pas portés d'une façon particulière vers l'Islamisme.

D'autre part, il y eut une autre cause à ce fait : lors de la conquête turque, les *raïas* furent en butte aux vexations du vainqueur. Ceux qui voulurent conserver leur foi se virent imposer de lourdes taxes spéciales, recruter pour l'armée ottomane, et envoyer au loin, notamment dans le corps des Janissaires. Pour être

tranquilles et afin d'échapper à ces charges, ils embrassèrent la religion du Prophète, mais, ce qui prouve bien leur peu d'enthousiasme, comme leurs femmes n'étaient pas soumises à ces impôts, elles restèrent chrétiennes. Cette situation s'est prolongée pendant un temps assez long avant que, par la force des choses, la population féminine ne fut également islamisée.

Les Musulmans qui habitent la Guégarie sont *sunnites* en majorité. Ils tirent le nom de leur secte du mot : *sunnah* (corps de traditions) et reconnaissent pour véritables successeurs du Prophète les trois premiers califes qui régnèrent après lui, par opposition avec les *chiyites*, qui n'admettent la légitimité que du quatrième calife : Ali, et celle des descendants directs de Mahomet.

Les principaux centres islamiques sont : *Argyrokastron*, *Tebelen Valona*, *Berat*, *Tirana*, *Elbassan*, *Diakova*, *Scutari*, *Prizren*, *Dibra*, *Uskub*, et enfin : *Pristina*, où vivent des Circassiens.

Dans le pays toske, principalement la région de *Croïa*, sont établis environ 150,000 musulmans d'après le baron de Chlumecki, appartenant à la secte des *Bektaschis* qui fut introduite en Albanie par les Janissaires. Elle a été fondée par le Calife Ali (656-690), contemporain de Mahomet qui professait le panthéisme et la métempsychose. Les fidèles forment contraste avec la tiédeur de leurs compatriotes *skryptars*. Plutôt favorables aux Italiens, ils occupent, outre *Croïa* : *Tirana*, *Koloma*, *Leskovitz* et la vallée supérieure du *Mati*.

Les Orthodoxes se divisent en deux Eglises. L'une dépend de l'exarchat bulgare qui exerce sa juridiction

sur les territoires d'Uskub et d'Okrida, l'ancienne capitale des Tzars de la Bulgarie occidentale.

Les derniers événements, en ruinant le rêve albanais du gouvernement de Sofia et en affirmant la prépondérance serbe dans ces régions, font que le problème se pose très sérieusement pour cette Eglise de faire retour à l'unité latine.

La seconde, qui embrasse tous les éléments serbo-grecs, dépend du patriarcat de Constantinople. Le total des ressortissants du rite orthodoxe peut se monter de 220 à 300,000 individus, suivant les auteurs, sans compter les *crypto-orthodoxes*, c'est-à-dire ceux qui ne suivent pas *officiellement* leur religion, en majorité autour d'Elbassan.

L'existence de ces derniers provient, nous l'avons expliqué plus haut, de ce que les *raïas*, afin de ne pas être molestés par les Turcs, s'étaient *extérieurement* soumis à leur foi. Il y eut plusieurs grandes poussées semblables, notamment après les campagnes malheureuses des Impériaux en 1689 et 1737. Après celle de 1689, la fuite en Hongrie du patriarche *Arsène III Cernogevitch* et de tout son clergé, porta un coup sensible à la confession grecque. Il est fort difficile d'évaluer jusqu'à quel point l'islamisation a été profonde. Les auteurs serbes, dans un but facile à deviner, soutiennent qu'elle ne fut que superficielle; il est certain, en tous cas, que le nouvel état de choses amènera, tout au moins dans les pays annexés par les alliés balkaniques en Albanie, un important recul du mahométisme. Les sièges épiscopaux orthodoxes se trouvent à : *Durazzo*, *Okrida*, *Argyrokastron*, *Berat*, *Jannina*, *Paramythia*, *Konitza*, *Preveza*,

Les Catholiques sont, d'après le *Journal des Débats*

(1<sup>er</sup> février 1913), au nombre de 200,000; d'après Barbarich, 292,000; enfin, d'après la Propagande elle-même : 140,000 seulement. Il convient d'ajouter d'ailleurs, que pour ces chiffres, comme pour ceux concernant les Musulmans et les Orthodoxes, il ne s'agit que d'approximations, d'autant plus que, là aussi, existent des *crypto-catholiques* nombreux autour de *Prizren*.

Les fidèles du rite latin se trouvent en majorité dans une région limitée : au Nord, par les montagnes du *Montenegro*; à l'Est par le cours du *Drin* (Blanc et Noir); au Sud, par celui de l'*Arzen*; à l'Ouest, par une ligne conventionnelle partant des bouches du *Drin* et aboutissant à *Tirana*, en passant par *Alessio* et *Croia*.

Ils seraient, si nous en croyons Barbarich, vis-à-vis des autres confessions, dans les proportions suivantes :

Dans les Sandjaks de *Scutari* et de *Durazzo* : 162,000 contre 200,000 Musulmans, et seulement 7,000 orthodoxes.

Dans le vilayet de *Kossovo* : 40,000 contre 345,000 musulmans et *n* orthodoxes.

Dans la partie albanaise du vilayet de *Monastir* : 65,000 contre 154,000 musulmans et 56 orthodoxes.

Vilayet de *Janina* : 25,000 contre 175,000 musulmans et 156,000 orthodoxes.

L'Albanie forme une province ecclésiastique sous le nom d'Albania turcica, gérée directement par la Propagande. Elle comprend deux archevêchés : *Uskub* et *Scutari*; quatre évêchés : *Alessio*, *Pulati*, *Nensciati* (Sappa) et *Durazzo*.

Les catholiques mirdites ressortissent de l'abbé mitré d'*Oroschi*, qui dépend directement du Pape;

seuls, ils se réclament du protectorat de la France. — Le clergé se recrute, soit parmi des Albanais, qui sont éduqués au collège des Jésuites de Scutari, entretenu par Vienne; soit parmi des Autrichiens qui proviennent de la Styrie et surtout du Tyrol Allemand; soit parmi des Franciscaïns italiens, d'ailleurs peu instruits. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul sont originaires d'Agram.

Les desservants reçoivent de l'Autriche une indemnité annuelle de 6,000 couronnes qui, dans le pays, représentent le double de valeur. C'est une des charges du protectorat spirituel qu'elle exerce jalousement depuis qu'elle s'est fait attribuer par les divers traités de Vienne (1616), Constantinople (1684), Carlovitz [(article 13) (1699)], Passarovitz (1718), Belgrade (1739) et enfin Sistovo (1791).

Si elle voulait équivoquer sur les textes de ces documents, la diplomatie viennoise pourrait revendiquer un protectorat général sur les chrétiens ottomans; mais pour de multiples raisons, elle préfère se borner à celui des Albanais. Cela fut d'ailleurs formellement reconnu par la circulaire de la Propagande : « *Aspera rerum conditio* » du 22 mai 1888.

A vrai dire, le Vatican ne se félicite pas sans quelques réserves de ce protectorat qui poursuit trop ouvertement un but de propagande politique plutôt que religieuse; c'est pourquoi il ne s'est pas montré hostile aux négociations qu'ébauche la Serbie afin de conclure un Concordat. Si ce royaume, qui ne comptait jusqu'ici que 6,000 catholiques, n'avait pas jugé utile d'avoir des rapports officiels avec la Papauté, aujourd'hui la situation n'est plus la même. Grâce à ses récentes conquêtes, ses ressortissants latins ont beaucoup aug-

menté en nombre, et ce serait un danger pour lui que de les voir protégés spirituels de l'Autriche. Aussi le cabinet de Belgrade désire-t-il un arrangement direct, à la condition que le clergé se compose d'ecclésiastiques français ou italiens.

Ceux-ci, en effet, combattent âprement l'influence autrichienne. L'Association nationale pour les missions, connue sous le nom de : *Société Schioparelli*, multiplie les écoles et les fondations charitables, desservie par les sœurs d'Ivrée, ainsi que des religieux Salésiens. L'Autriche, inquiète, a pu obtenir de la Propagande d'interdire à ces derniers d'ouvrir de nouvelles chapelles, mais cette prohibition ne saurait durer.

Ajoutons, pour être complets, que depuis 1872 déjà, l'Allemagne, par de généreuses subventions à la Propagande, prépare les voies pour de futures visées politiques et, principalement, économiques.

Ces Albanais, dont on se dispute tant la tutelle morale, sont-ils véritablement religieux ? A cette question, il faut répondre hardiment : non.

Tout d'abord, l'instinct seul a une influence sur eux; étant impulsifs au plus haut degré, ils cèdent au premier mouvement sans en prévoir les conséquences, sans se rendre compte de ce qu'ils font ou de ce qu'ils éprouvent. Ils attribuent les crimes ou les mauvaises actions à la fatalité : *Dieu l'a voulu !* ce qui supprime le remords. Le bon, c'est celui qui est le plus fort, tandis que le plus faible est le mauvais.

Extrêmement ignorant (en 1867, et la situation n'a pas changé, sur 1,700 catholiques du diocèse d'Alessio, cinquante savaient lire et dix signer), pieusement, mais le fusil entre les jambes, il assiste aux offices,

dont il ne comprend ni la signification ni la grandeur. Couvert de médailles, il observe rigoureusement les jeûnes et les jours fériés qui, à Scutari, s'élèvent à 150 par an, mais pour lui, la religion représente moins un credo bien défini que la haine du clan voisin.

Ceci explique les conversions ou abjurations si fréquentes, même pour les futilités. On cite des exemples fameux. Ainsi, une tribu de la vallée du Drin étant en conflit avec un Franciscain au sujet de l'heure de la messe le jour de Pâques, se fit tout entière musulmane, ceci ne l'empêchant pas, d'ailleurs, de brûler force cierges en l'honneur de Saint-Georges et de Saint-Nicolas. Une autre fois, un curé fit attendre ses ouailles; elles se mirent à sa recherche et le trouvèrent endormi sous un arbre; dans leur colère, elles le mirent à mort.

En 1760, les Albanais de Karamontadez formaient une éparchie de 36 villages, gouvernés spirituellement par l'évêque de Pogoniani. Excédés d'être persécutés par les Mahométans, ils jeûnèrent pendant tout le carême pour être délivrés; leur situation n'ayant pas changé, ils se firent *tous* musulmans.

Un auteur italo-albanais : *Marchiano*, a recueilli en Calabre des cantiques et des Noël's pleins de saveur; nous donnons ici la traduction que nous avons faite de l'un d'eux.

#### CANTIQUE

#### POUR LA NATIVITÉ DE N. S. JÉSUS-CHRIST

*composé par le Protopapa N. Brancati  
(Première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle).*

Portes-Etendards de Notre-Seigneur,  
Chœurs des Saints-Anges.  
Venez tous ici en ce jour

Pour danser et vous réjouir.  
Maintenant il vous faut chanter  
Parce que Jésus veut dormir.

O Fils aimé entre tous !  
Ton Père envoya ses Anges  
Avec un amour non pareil  
Pour chanter un long cantique.  
Je vois que ton œil resplendit,  
Et mon cœur se fond de plaisir !

Jésus, ô merveille !  
Il s'humilie en toi le Verbe Très Haut !  
Toi qui créas le Ciel et la Terre,  
Tu as fait que moi, Femme, je te vois Enfant,  
Je te prends dans mes bras, je te recueille,  
Je t'allaites et je te berce !

Etends les mains, ô ma Vie,  
Vers mon sein ardent !  
Cherche à dormir un peu,  
Apaise-toi dans mes bras,  
Je veux chanter longtemps  
Pour qu'à la fin tu t'assoupisses !

Viens, sommeil, et surprends-le,  
Mon Fils est Notre-Seigneur !  
Ne me le laissez pas sangloter  
Car il a déjà beaucoup versé de larmes.  
Ses yeux ne veulent pas dormir,  
Viens, sommeil, et surprends-le !

Quelle bouche ! Quand elle rit,  
Elle réflète le Paradis sur terre !  
Il se réjouit celui qui te voit.  
Avec quel œil il me fixe !  
On t'aimerait sans le vouloir !  
Dors, ô mon petit Fils.

N'étant pas religieux au sens élevé du mot, les Albanais, par contre, sont extrêmement superstitieux, ce qui, vu leur ignorance et leur mentalité, se conçoit facilement. Montagnards en grande majorité, les sublimes spectacles de la nature leur ont inspiré de poé-

tiques fictions qui ont paré leurs croyances spiritualistes.

Dans le pays de Dibra, ils sont persuadés que l'homme possède deux âmes, l'une animale, l'autre intellectuelle. Pendant le sommeil, celle-ci erre dans l'espace, et si elle ne retrouve pas le chemin de la bouche, c'est la mort. Il faut veiller à ne pas se laisser photographier ni portraicturer, car on risquerait de se voir prendre l'âme en question. Cependant, les habitants des villes ne partagent pas cette crainte, et ils aiment, au contraire, beaucoup à voir reproduire leurs traits.

Les Skyptars croient à une sorte de transmigration des âmes, qui revêtent parfois la forme d'un corbeau ou bien d'un oiseau de mauvais augure; ces métamorphoses portent le nom de : *Lugat*.

Lorsque des enfants meurent sans baptême, leurs âmes quittent les Limbes et se mêlent aux vapeurs légères du matin. On les nomme : *Telonia*. Leurs mères chantent des complaintes en leur honneur et, pour les apaiser, brûlent de l'encens au pied de la statue de la Vierge, parée de roses blanches.

Si vous êtes orthodoxe, vous vous garderez de troubler les abeilles et les papillons qui, durant les quarante jours suivant la fête de Pâques, voltigent et se désaltèrent dans les corolles des fleurs. Ce sont en effet des esprits qui, avant d'être admis au Paradis, supportent un état mixte de peines analogue au Purgatoire, auquel ne croient pas les Grecs tel que l'admettent les Latins.

Le diable est appelé *Drèk* par les Albanais et *Cheitan* par les Turcs; il joue un rôle important dans les contes et les récits. Parfois il entre dans les corps des assas-

sins après leur mort, et ceux-ci errent alors dans la campagne en poussant des hurlements pendant la nuit. Souvent ils reviennent vivre avec leurs veuves et les enfants qui naissent de ces rapprochements portent le nom de *Zampires*, qui ont la faculté de distinguer les revenants. Ils désignent leurs tombes au cimetière; on les ouvre, puis on répand de la chaux vive sur leurs restes; désormais, ils laissent tranquilles les vivants.

Les bruits mystérieux de la montagne, les brumes qui s'élèvent du sein des clairières, en empruntant des formes fantastiques, ont donné naissance, dans l'imagination des Albanais, à tout un monde d'êtres surnaturels. Les musulmans redoutent les *Djins*, horribles génies du mal que l'on peut conjurer en portant ou bien en avalant des amulettes en papier nommées *nouschas*, que l'on achète aux *hodjas* (sortes de prêtres). Par contre, ils recherchent les *Péris*, gracieuses fées bienfaisantes, que les autres Albanais connaissent sous le nom de *Mires*. Comme en Serbie, on se garde d'encourir l'animosité des *Vilas*, espèces de fées de caractère taquin, fantasque et cruel.

Les *Stregas* sont de redoutables sorcières qui entrent dans le corps de ceux qu'elles veulent tuer et qu'elles font périr au bout de quarante jours.

Les Vampires : *Vroko-laks*, sont également un objet d'effroi.

Des bêtes fantastiques défendent les trésors cachés dans la terre et ne permettent qu'aux descendants de ceux qui les ont enfouis de les déterrer, non sans avoir au préalable égorgé un animal sur le terrain à fouiller. On procède aux recherches en jetant devant soi une boule de composition secrète qui s'arrête à l'endroit voulu. Dans la tribu des Mertouris, on verse de la

cencre à la place où l'on suppose qu'un trésor est enfoui, et le lendemain on observe quel animal y a laissé une trace. De cette façon, est désignée la bête qu'on doit immoler; si c'était l'empreinte d'un pied humain, il ne faudrait pas reculer devant un meurtre.

Dans ces pays calcaires, les sources jouent un rôle important. En temps de guerre, les belligérants doivent s'abstenir d'en détourner le cours ou de les polluer. Pendant la paix, on les entoure de soins particuliers et l'on vénère d'une façon spéciale le génie des eaux : *Anaraidi*, auquel on ne manque jamais de dire *bonjour* et *bonsoir* quand on va puiser de l'eau. Une petite niche remplie de fleurs est disposée au-dessus des fontaines.

Les serpents jouent le rôle de génies familiers, tantôt malfaisants, mais le plus souvent favorables. Chaque maison de Scutari possède le sien; pour se le rendre favorable, on dispose de l'eau bénite dans l'étable, même chez les Musulmans.

Comme il fallait s'y attendre, le mauvais œil est très redouté en Albanie. Pour le conjurer, on se peint entre les sourcils un signe rouge ou noir. Des perles bleu-turquoise sont également très efficaces.

Vient-on à être mordu par un chien ? Il faut, pendant trois jours, appliquer sur la plaie des poils arrachés principalement à la queue dudit animal, et brûlés au préalable.

Dans l'Albanie méridionale, il existe beaucoup de coutumes qui ont une origine très ancienne et viennent certainement de la Grèce, notamment la cérémonie de l'*Erosantia*; les fêtes, au commencement de chaque saison, à l'occasion de la tonte des troupeaux, la danse pyrrhique, etc.

Parmi les antiques superstitions, il faut noter celle qui consiste à suspendre une pierre à une branche, pour obtenir un bon voyage; certains arbres en sont ainsi surchargés.

On rencontre dans beaucoup d'endroits des petites ammonites rondes qu'on appelle monnaie d'Hélène.

Voici l'origine de cette appellation qui provient d'une princesse, fille du dernier empereur latin de Constantinople, qui prit le voile dans le couvent de Saint-Nicolas de Scutari, près du village de *Droboiani*, qui signifie : *bonnes gens*, et dont les habitants, tous pêcheurs, devaient lui apporter chaque jour un poisson. Comme ils cessèrent cette coutume, Hélène les ayant appelés en vain, elle s'écria : « Que ce village s'appelle *Glouvido* (village des sourds), et que ses habitants ne prennent plus aucun poisson ! » Elle enfourcha un cheval qui se trouvait là et partit pour Antivari. Les pêcheurs la poursuivaient, lui criant qu'ils lui apporteraient désormais son poisson, mais elle ne les écouta pas et, pour retarder la poursuite, sema des pièces de monnaie qui se transformèrent en pierres dans les mains de ses poursuivants.

#### BIBLIOGRAPHIE

Balkanicus. — Barbarich. — Degrand. — Dumont. — Gravier. — Dr Jaekkh. — Journal des Débats. — G. Lejean. — Pouqueville. — Szamatolski. — Tomitch. — Baron Nopcsa.

#### CHAPITRE IV.

### LES FEMMES ET L'AMOUR

SOMMAIRE : CONDITION DES FEMMES. — CHANTS D'AMOUR, HÉROÏSME DES ALBANAISES

La condition des femmes en Orient est ignorée de la grande majorité des Occidentaux; la littérature et la peinture ont beaucoup contribué à leur fausser les idées à cet égard. Les dictons populaires ne la peignent pas non plus exactement, exemple celui-ci qui a cours en Albanie.

« Qu'est-ce qu'une femme?  
 Un Turc dit : une captive,  
 Un Albanais : une esclave,  
 Un Serbe : une servante,  
 Un Bulgare : une compagne,  
 Un Juif : une associée,  
 Un Grec : une souveraine. »

De même que l'aphorisme suivant qui est très exagéré : « *Au monde il est trois fléaux : le feu, la femme et les eaux* ».

Tout ceci ne doit pas être pris au pied de la lettre, car les proverbes sacrifient en général la vérité au souci de traduire en brèves formules définitives des choses essentiellement contingentes et variables.

Ce n'est pas à dire que le sort des Albanaïses soit toujours très digne d'envie. Jeunes filles, chrétiennes

ou musulmanes sont, *dans les villes*, sévèrement cloîtrées et, jusqu'à ces derniers temps, les catholiques ne sortaient qu'une fois par an pour assister à une messe de Noël dite spécialement pour elles. Inutile d'ajouter que les femmes sont toutes hermétiquement voilées, portant de plus constamment un parapluie grand ouvert pour mieux se dissimuler.

Dans les campagnes où, par la force des choses, elles circulent librement et le visage à l'air, elles sont assujetties aux plus durs travaux de la terre. On les rencontre ployant sous le poids de fardeaux écrasants tout en tricotant, tandis que les hommes se prélassant sur leurs montures passent comme « *le bétier majestueux qui préside le troupeau en faisant sonner sa sonnette* » ; ils n'ont jamais pour elles en public un mot de bienvenue ou de politesse. Les Musulmans seraient plus civilisés à cet égard ; quand, par hasard, l'un d'eux croise une jolie femme, il lui murmure : « *Que tu meures subitement !* » C'est-à-dire « *disparais avant le déclin de ta beauté !* »

N'oublions pas que les Albanais sont fort jaloux et qu'ils ne reculent pas devant les corrections manuelles. Il paraît néanmoins que leurs épouses s'accommodent de cette vivacité, et qu'elles préfèrent encore les coups à l'indifférence ; on dit que ceci n'est d'ailleurs pas spécial à ce pays.

Malgré tout, la femme aime en général beaucoup son mari. Quand il part en voyage, elle coud dans ses habits un objet à son usage personnel avec l'idée qu'elle est son bon génie. Les poésies familiales la comparent à la vigne qui s'enroule au cyprès. La polygamie existe même dans certains cas chez les catho-

liques, la première épouse gardant une certaine suprématie sur les autres.

En réalité, les femmes sont respectées et jouissent dans leur famille et même leur tribu d'une certaine influence ; les poésies funèbres chantent leurs louanges en tant que « *belles baguettes d'or, de navettes actives* ».

On a dit que l'Albanais ne connaissait pas l'amour, mais seulement le désir. Sans vouloir prendre parti dans cette délicate question, nous allons citer ici quelques poésies qui tendraient à infirmer cette opinion ; les ayant, à dessein, choisies dans les diverses parties de la contrée.

## CANTILÈNE

Si je me languis après la maison,  
C'est seulement à cause d'une jeune fille  
Qu'on appelle Hélène,  
Qui porte des bracelets aux poignets  
Comme aussi aux chevilles,  
Sors de suite, chère petite Hélène  
Sors, je suis si malheureux !  
Je m'en irai parcourir le monde,  
Je laisserai pousser mes cheveux comme les Francs  
Et quand je reviendrai j'aboierai  
Comme un chien ! (1).

Autre fragment :

Tu ne dois pas courir si vite  
Ma bonne amie  
Car tu brûlerais le village.

(1) *J'aboierai comme un chien* signifie : « je ne parlerai plus que comme un étranger », car l'Albanais s'imagine que, seul il comprend, que seul il parle à l'exclusion des autres peuples qui *aboient*. Le mot *skipetar* veut dire d'ailleurs : *celui qui comprend*. Cette singulière opinion de soi-même se retrouve chez les nations primitives ; ainsi les anciens Germains croyaient être seuls à s'exprimer distinctement : *deutlich* d'où *deutsch*. De même pour les Slaves dont le mot *sloveni* a le même sens.

## CHANSON ALBANAISE (GUÈGUE)

*de la tribu de Dibra*

Giroflée dans le pré  
Tu m'as donné ta foi,  
O petite pomme mignonne!

Giroflée dans les cheveux,  
Sors et viens me parler,  
O petite pomme mignonne!

Giroflée aux riches couleurs  
Sein plus blanc que la neige,  
O petite pomme mignonne!

Giroflée sur le mûrier  
C'est moi qui suis ton amoureux  
O petite pomme mignonne!

Je vais faire la moisson  
Avec l'oncle que je ne puis éviter  
O petite pomme mignonne!

Passons maintenant à un poème composé par un Musulman.

## CHANSON D'AMOUR

*de Mollah Hussein*

Allah! Comme je me consume d'amour pour toi Alucha! Je te jure que la vie me quitte et que bientôt je ne serai plus. Je te le promets tant que je serai vivant, aucune autre beauté ne touchera mon cœur.

— Mais je suis resté comme le poisson sur la plage, et pour moi il n'y a plus aucun remède. Tous tes gracieux mouvements m'ont pour toujours enchaîné.

— N'es-tu pas la sultane des astres : de la lune, du soleil et des étoiles? Tous les anges du monde et des sept cieux t'admirent; Dieu fasse que tu puisses écouter mes prières! Que tes baisers, nourriture délicieuse, soient la source où Hussein, ton adorateur, puisse toujours puiser!

— Que ton regard est tendre! Qu'elle douceur se répand sur tes lèvres! Oh! Alucha, si tu es cruelle et barbare, c'est que tu n'as pas connu l'amour!

— Ton cou a la blancheur de l'étoile du matin. N'as-tu pas la crainte de Dieu, pour laisser ainsi souffrir un pauvre qui baigne de ses larmes les plaines et les montagnes. à qui l'amour ne laisse pas de repos? Mon temps s'écoule dans les pleurs, je suis terrassé par mon amour, comme le rossignol par le vautour.

Ah! Heureux celui qui, après avoir été tourmenté sur la terre, se rencontre dans le Paradis avec l'objet qu'il a aimé!

La chanson que nous allons donner ici est l'œuvre d'un Albanais d'Italie, d'origine toské ainsi que la plupart de ses compatriotes.

## CHANSON ALBANAISE

*de Calabre*

Fraîche, fraîche jeune fille,  
Allons, va vite dans le jardin,  
Va me cueillir un rameau d'olivier  
Avec toutes ses olives noires,  
O ma fiancée, ma blanche fiancée,  
O ma fiancée, ma blanche fiancée,  
O mon âme!  
Eh! Oh!

Fraîche, fraîche jeune fille,  
Allons, va vite dans le jardin,  
Va me cueillir un rameau de pommier  
Avec toutes ses blanches pommes,  
Blanches comme le sein de ma fiancée,  
O ma fiancée, ma blanche fiancée,  
O mon âme!  
Eh! Oh!

Fraîche, fraîche jeune fille,  
Allons, va vite dans le jardin,  
Va cueillir un rameau de grenadier  
Avec ses grenades vermeilles,

Vermeilles comme les lèvres de ma fiancée,  
 O ma fiancée, ma blanche fiancée,  
 O mon âme!  
 Eh! Oh!

Voici un spécimen de chanson à boire de la Haute-Albanie qui peut se rattacher au sujet que nous traitons :

« Venez, camarades, allons,  
 Car c'en est fait de nous;  
 Quand le petit oiseau est venu,  
 Il nous a ravi l'esprit!  
 Pourtant je voudrais devenir mouche,  
 Aller partout sur la terre,  
 Décrire des cercles dans la cour,  
 M'accrocher sur le toit,  
 Ramper sur le sein d'une belle  
 Le mordre et m'y reposer,  
 O alors, je mourrais volontiers.

La suivante paraît avoir été composée par un amoureux ayant été surpris « *causant à la fenêtre* » (Albanie moyenne).

« Ils ne me lâchent pas, chère mère,  
 Ils ne me lâchent pas,  
 Ils m'ont attaqué  
 Dans les rochers de Goritza.  
 Je suis blessé au côté,  
 A cause d'un œil et d'un sourcil!  
 Comme je suis abattu et blessé,  
 Je ne crois pas que j'en revienne!

La poésie tosque que l'on va lire rappelle les mœurs pastorales de la Bible.

## LES TROIS JEUNES FILLES

(Chanson albanaise d'Italie)

J'ai servi une année entière  
 Pour gagner une ceinture de soie  
 Dès que l'année fut écoulée,  
 J'ai demandé la ceinture.  
 On ne m'a pas donné la ceinture,  
 Mais on m'a donné le choix,  
 Le choix entre trois jeunes filles :  
 Une blanche, puis une rose,  
 Et une brune piquante.  
 Laquelle prendre ou ne pas prendre?  
 Faut-il prendre la blanche?  
 Elle est froide, elle me gèle.  
 Faut-il prendre la rose?  
 Elle est de feu, elle me brûle.  
 Faut-il prendre la brune?  
 Elle m'assombrit mon âme.  
 Bah! qu'elle me réchauffe, qu'elle me gèle,  
 Je veux prendre la blanche,  
 Car elle me réjouit le cœur!

La suivante est originaire de l'Épire et se dit d'ailleurs en grec moderne. Elle révèle une mentalité beaucoup plus affinée :

## CHANT D'AMOUR

(Grec moderne)

Toutes les fois qu'il passait devant sa fenêtre, il s'arrêtait. Elle voulait se retirer, mais elle ne pouvait, son regard la rivait à la croisée, et, lorsque son cheval avait disparu, lorsque la poussière qu'il avait soulevé était tombée, lorsque la nuit avait recouvert la terre, elle le voyait encore.

Un jour, il lui demanda : « m'aimes-tu? » « Je ne sais si je t'aime, mais quand je baisse les yeux, je te vois, quand je les lève, je te vois, quand je les ferme, je te vois encore. »

Un autre jour, il lui dit : « Donne-moi un baiser. Quel

est le champ ensemencé qui ne donne pas de récolte? Quelle est la fille dans le cœur de laquelle on a semé de l'amour, et dont les lèvres ne rendent pas un baiser? »

Mais ses frères le virent, et quand il fut parti, ils la tuèrent. Le lendemain, il revint joyeux, il avait revêtu son talaganis le plus fin, il avait ses plus belles armes, et aussi le kandjar à la lame d'or, pris aux Turcs.

En approchant de la maison, il entendit un chant de mort, et son cheval hérissa sa crinière.

« Pour qui est cette croix? Pour qui ce chant de mort? »

« Pour celle qui t'aimait et que ton amour a tué. »

Il porta la main sur son kandjar, et se l'enfonça dans la poitrine.

Dans la même fosse, on mit les deux cadavres, sur cette fosse poussèrent un chaume et un cyprès; le chaume se pencha, le cyprès se pencha; aujourd'hui, les branches du cyprès couvrent le chaume.

Revenons aux poèmes italo-albanais :

#### LE LIT DE ROSES

(Chant albanais d'Italie de la première moitié  
du XVIII<sup>e</sup> siècle)

Ce soir, joyeuse et gaie  
La belle se tient sur sa porte.  
Elle contemple le soleil  
Jusqu'à ce qu'il se couche,  
Puis elle prend une serpette,  
Entre dans le jardin  
Va moissonner des roses,  
Des roses et des œillets  
Pour préparer la douce couche,  
La couche de son seigneur, oh!  
A la tête, elle jonche des roses vermeilles,  
Au milieu elle répand des violettes,  
Et au pied, des œillets.  
Elle tresse deux couronnes  
Qu'elle accroche au sommet du lit,  
Oh! pour beaucoup de jours et d'heureuses années

Souvent, les filles d'Eve se font un jeu, par leurs coquetteries, d'exaspérer leurs amoureux qui exhalent leurs déceptions dans d'amères poésies :

« Je me promenais dans la campagne,  
Et je rencontrais mon amante  
Qui peignait ses cheveux.  
Toute mon âme s'illumina,  
Et tout mon corps fut secoué!  
Je voulus la louer, mais ne le sus pas.  
Je voulus l'appeler : *lune nouvelle*,  
Elle était nouvelle, mais elle était sombre.  
Je voulus l'appeler : *Alouette des prés*,  
C'était une alouette, mais elle était dévoratrice.  
Je voulus l'appeler : *coing blanc*,  
Elle était blanche, mais elle était pourrie.  
Je voulus l'appeler : *épée d'argent*,  
Elle était d'argent, mais il était faux.

Cependant, que les jeunes filles ne poussent pas trop loin leurs coquetteries! Qu'elles méditent ce chant albanais recueilli dans les Calabres :

#### CHANT ALBANAIS D'ITALIE

Dhimitri était à la guerre — un vent impétueux qui brise et déracine les forêts. — Il était la foudre qui traîne après elle la sombre pluie et les tempêtes. — Dhimitri était, parmi ses compagnons — le beau rire qui réjouit!

Il va voir sa belle et trouve la porte d'Angéline fermée — tandis qu'elle plaisantait avec un autre dans la maison. — Il enfonce la porte, — trouve la perfide et son amoureux frappés de terreur.

Le jeune homme, il le met en morceaux — la jeune fille, il l'égorge — puis les prenant comme deux sacs, il les porte au moulin. — Pendant qu'on était au cœur de minuit — il les jette sous le moulin. — « Allons, mon brave moulin — mouds-moi de la bonne farine! — Ce jeune homme était gentilhomme — très prudent et très bon. — Allons, mon brave moulin mouds-moi de la blanche farine! — Cette enfant qui toucha mon cœur — plus que la neige était blanche!

Mais ne restons pas sur une impression aussi cruelle et citons cette chanson, légèrement ironique d'ailleurs, intitulée :

#### LE SOMMEIL DU BRAVE

A l'heure où les oiseaux, à l'heure où les hirondelles réveillent l'aurore et gazouillent, les belles babillent aussi et disent :

« Réveille-toi, mon maître, mon doux amour, réveille-toi, et presse dans tes bras ma taille de cyprès, mon cou de neige et ma gorge pareille à des limons. »

— « Laisse-moi, charmante, laisse-moi dormir encore un peu!

Hier soir, mon capitaine m'a mis en sentinelle.

Il me place toujours au premier rang au combat, pour que l'on me tue, ou bien que je sois fait prisonnier.

Mais Dieu m'a doué d'une grande force; j'ai dégainé contre vingt ou trente ennemis.

J'en ai tué deux, et quatre en tout. Les autres ont fui, cinq étaient blessés.

Je pris alors la route, je pris le sentier pour me mener à la ville ou bien au hameau pour me reposer.

Mais ne n'ai trouvé ni hameau, ni village.

Laisse-moi dormir, charmante, laisse-moi dormir encore un peu!

Très souvent, les énergiques et robustes Albanaises font le coup de feu avec leurs maris. Elles ont, au cours de l'histoire, donné maint exemple d'héroïsme, notamment à Souli, où 200 d'entre elles préférèrent se précipiter dans l'abîme plutôt que de tomber dans les mains d'Ali, pacha de Janina. Ci-dessous, nous donnons deux chants qui font allusion à cet événement :

#### ELOGE DE SOULI

Un petit oiseau s'est placé sur le haut du pont,  
Il fait sa plainte et parle,  
Il dit à Ali-Pacha :  
Ce n'est point ici Janina pour y établir des jets d'eau,  
Ce n'est point ici Preveza pour y bâtir des citadelles,  
C'est ici le célèbre Souli, Souli le renommé.  
Où combattent les petits enfants, les femmes, les jeunes  
[filles.  
Où se bat l'épouse de Tzavellas, sabre d'un main, fusil  
[de l'autre;  
Son enfant sur son sein, les cartouches dans son tablier,  
Elle marche en avant.

Le second était chanté au cours d'une ronde dansée par des petites filles à l'occasion d'un arbre de Noël donné pendant le dernier siège de Janina (1912) par Mme Dussap, femme du Consul de France, et connue sous le pseudonyme de : Guy Chantepleure; il est tiré de son volume : La Ville assiégée :

Comme on se rend à la fête  
De Pâques fleuries  
Elles descendaient à l'abîme  
Joyusement.

Adieu fontaines,  
Bois, montagnes, collines.

Les Souliotes n'ont pas appris

A vivre seulement,  
Elles ont appris aussi à mourir,  
A se révolter contre l'esclavage.

Adieu fontaines,  
Bois, montagnes, collines.

Comme le poisson ne peut vivre sur terre,  
Ni la fleur dans le sable,

Les femmes de Souli ne peuvent vivre  
Sans la liberté!

Adieu fontaines  
Bois, montagnes, collines.

## BIBLIOGRAPHIE

Guy Chantepleure. — Degrand. — Dora d'Istria. — Dumont. — Hecquard. — Dr Jäckh. — G. Lejean. — De Marcellus Marchiano. — Siebertz. — Szamatolski. — Vladan Georgevitch.

## CHAPITRE V.

## LE MARIAGE

SOMMAIRE : FIANÇAILLES. — QUESTIONS D'ARGENT. — LES FEMMES-HOMMES. — NOCES DANS LES VILLES, DANS LES MONTAGNES. — LES ENFANTS.

Dès le berceau, en général, les chefs de famille fiancent les futurs époux qui ne se voient jamais avant la cérémonie nuptiale. Ceci, tout au moins, dans les villes où les femmes, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes, vivent confinées dans les pièces qui leur sont réservées et d'où elles sortent très rarement. C'est ainsi que certaines jeunes filles catholiques ne s'absentent de chez elles qu'une fois par an pour entendre une messe de Noël spécialement dite à leur intention.

Les Chrétiennes sont plus rigoureusement voilées peut-être que les autres en vertu, sans doute de ce proverbe oriental : « *Ce que l'œil peut connaître enflamme le cœur* ».

D'après certains auteurs, les Musulmanes primitives allaient le visage découvert. L'usage du voile leur fut imposé en réminiscence des coutumes des premiers Chrétiens qui, pour réagir contre la licence des ajustements antiques, proscrivaient le plus possible la vue de la chair nue.

Ces fiançailles prématurées, qui ne tiennent compte d'aucun sentiment préalable au mariage, nous paraissent un abus flagrant d'autorité paternelle. En réalité l'Albanais ne connaît pas l'amour; le peu de valeur qu'il attache à la femme, le rôle purement et machinalement servile qu'il lui assigne dans l'existence, ne lui permettent pas d'avoir à son égard l'estime, qui est la base de tout penchant affectueux. Dans les poésies, le verbe : *me dast* que nous traduisons par : *aimer*, signifie, en réalité : *vouloir*. Pourtant, nous l'avons déjà vu, et nous le verrons encore par la suite, il y a des chansons qui sont d'un tour délicat et tendre comme celle-ci, par exemple :

- « La Fiancée aimait beaucoup son Fiancé,
- « Le Fiancé aimait beaucoup sa Fiancée,
- « La Fiancée fut enterrée dans une plaine,
- « Le Fiancé fut enterré sur une colline.
- « Du Fiancé naquit un cyprès,
- « Crois, crois, blonde vigne,
- « Crois, crois, blonde vigne,
- « Enlace-toi au cyprès
- « Pour fructifier ensemble.
- « Quand passeront des parents avec une épouse,
- « Prends un rameau du cyprès
- « Pour faire le fanion de la danse.
- « Quand passeront des parents avec un époux,
- « Prends les feuilles de la blonde vigne,
- « Pour en tresser deux couronnes.

Ce dernier vers fait allusion à une coutume communément répandue, en vertu de laquelle on suspend deux couronnes à la tête du lit conjugal.

Très fréquemment, le père du fiancé, suivant un mode antique, verse à celui de la future, une certaine somme qui peut varier de vingt à cinq cents francs et représente, en quelque sorte, un prix d'achat. Cela

symbolise le véritable état de servitude auquel la femme est réduite dans le mariage.

Cependant la Nature, en créant le sexe gracieux, s'est fait un malin jeu de ne pas toujours lui prodiguer toutes les perfections physiques. C'est pourquoi, le jeune époux, qui aperçoit pour la première fois sa compagne au moment où, à l'église, on lève le voile qui l'enveloppe, peut avoir de décevantes surprises. Pour atténuer de fâcheuses impressions, son beau-père, avant la cérémonie, lui glisse une bourse plus ou moins bien garnie suivant le nombre ou la nature des disgrâces qui pourraient se constater.

Le fait, pour un homme, de ne pas mettre à exécution les promesses de mariage faites en son nom par le chef de la famille, entraînerait pour lui de graves conséquences.

Il serait placé sous le coup d'une vendetta dans laquelle, suivant la coutume, tous les siens seraient englobés. La jeune fille, elle, se trouve plus avantagée sous un certain rapport; elle peut, sans exposer sa famille aux représailles de la loi du sang, se soustraire à l'union imposée. Mais dans ce cas, elle doit se vouer à un célibat définitif et prêter serment de se faire *virdschin*. Ce mot, qui dérive du latin *virgo*, désigne, non pas une profession religieuse, mais l'état de femmes-hommes. Elles acquièrent les privilèges masculins, notamment celui si important en Albanie de porter un fusil, et prennent part à toutes les expéditions de guerre ou de razzia. Jouissant d'une entière indépendance, traitées comme des hommes, dont elles portent le costume, elles sont en général enjouées, connaissent beaucoup de chansons et constituent d'excellents guides pour les voyageurs. Mais leur serment est

rigoureux, si elles viennent à se rappeler leur sexe primitif, elles sont irrémisiblement punies de mort. On dit pourtant que parfois...

Les cérémonies du mariage en elles-même diffèrent peu, en somme, pour les diverses religions. Elles sont, en tous cas, longues et compliquées, surtout chez les catholiques des villes. Dans les montagnes, où la vie est naturellement plus libre, elles revêtent une forme moins protocolaire.

Comme dans les pays d'Orient, les fêtes débutent par une sorte d'exhibition de la fiancée qui, assise sur une chaise haute — usage qui existait déjà au temps d'Homère — entourée de ses parents et de leurs amis, assiste à des repas et à des réjouissances pendant lesquels on chante de nombreuses cantilènes. Ce sont, à vrai dire, des mélopées plutôt parlées sur un rythme monotone générique appelé *vadé*, à cause des notes que donne l'instrument à trois cordes qui sert à l'accompagnement. En voici une :

« Descends de la montagne, mon intelligente fille, sans  
[apprêts et sans fards  
« Là, en bas sur la grève, mon intelligente fille etc.  
« S'il vient à tes côtés un vieux, mon etc.,  
« De ton pied envoie-le par terre, mon etc.,  
« S'il vient un jeune homme à tes côtés, mon etc.,  
« Jette-lui les bras autour du cou, mon etc.

La suivante, comme la précédente, d'ailleurs, est toujours chantée par des femmes. Elle est psalmodiée avant le départ de la fiancée hors de la maison paternelle :

« Abaissez-vous, ô montagnes, abaissez-vous afin que la lune puisse sortir et éclairer ce beau soir. Notre épouse a été instruite par sa mère; elle lui a dit : Sur ma foi, ô ma fille, aimez et respectez votre beau-père. »

« Sur mon âme, ô ma mère, soyez tranquille, je l'aimerais, je le respecterai, car c'est lui qui me donne pour mari un jeune et beau garçon. »

Tandis que, durant une semaine, ces fêtes ont lieu dans la demeure de la fiancée, des scènes analogues se déroulent chez le futur qui se divertit avec ses amis. Ce n'est d'ailleurs pas lui qui fait les honneurs, mais ses compères de mariage et principalement son frère d'élection, son *Vlam* qui répond pour lui aux toasts, etc. Plus tard, c'est ce même témoin — qui porte chez les Grecs le nom de *Paranymphe*, — qui veille sur la future quand elle se rend dans la maison de son fiancé, et il lui enlève son voile au moment de la bénédiction nuptiale.

Naturellement, les chansons à boire sont fort à leur place en pareilles circonstances. Nous allons en donner une idée :

#### CHANSON A BOIRE

« Enfant, approche et apporte du vin  
« Verse à boire, et vive le plaisir !  
« Ma gourde passe, verse et buvons à longs traits !  
« O ma gourde ! Que je te presse ! Que je t'embrasse !  
« Soucis, chagrins, homicides, allez, fuyez, disparaissez !  
« Loin d'ici, pauvreté, famine !  
« Je suis peut-être l'illustre Crésus !  
« Je règne, oui, je le crois,  
« Et maintenant, je suis le maître du monde !

Enfin, le jour du mariage est arrivé. On teint les cheveux de la mariée en noir; jusqu'à sa mort elle continuera cette pratique, aussi ne voit-on pas de femmes à cheveux blancs, en Albanie. Puis, tandis qu'elle feint le désespoir, on la revêt de la *zoga* (tunique nuptiale), et d'un béret particulier aux épousées.

Cependant, un grand bruit de coups de fusils et de

chants retentit à la porte de la maison, c'est le cortège du futur qui s'approche en psalmodiant de vieilles chansons où généralement, il s'agit de rapt, comme dans celle que nous donnons ici :

#### CHANT NUPTIAL

« Au loin, au loin, on vante une fille ! Au loin, au loin, au delà des mers ! Enseigne-moi, mère, comment l'enlever ? — Je t'apprendrai, mon fils, comment tu dois t'y prendre. Arme une barque de grande contenance, remplis-la de beaucoup de richesses : cotons blancs et cotons teints, soieries, perles et bijoux; soigne ta barque et orne-la; que tes voiles et tes cordages, faits de soie ne déparent pas le mât en buis fin. Ainsi équipé, va et affronte la mer. Quand tu t'approcheras de la ville forte, fais jouer des instruments ; tout le monde accourra au rivage. Parmi les femmes habillées richement, celle que tu verras vêtue d'or sera pour toi; sa mère sera vêtue d'argent. Dis à la belle qu'elle descende dans la barque pour faire un choix des objets qu'elle désire, et pendant qu'elle sera en train de choisir, prends le large. (Ici la mère se tait et la chanson continue.) — Tandis que la barque reprend la mer, les yeux de la fille se remplissent de larmes, et le cœur du ravisseur d'allégresse. Bientôt après l'infortunée est consolée, et ses larmes sont séchées. »

Remarquons en passant combien ce chant rappelle l'enlèvement d'Europe, surtout si l'on songe que l'allégorie qui change Jupiter en taureau peut s'expliquer en admettant qu'il montait un navire portant une proue en forme de l'animal dont il s'agit.

Le cortège s'étant arrêté, demande la mariée; celle-ci doit simuler une résistance, courir d'une pièce à l'autre, s'accrocher aux meubles, ne céder que par la force aux garçons d'honneur qui la recouvrent d'une voile rouge — rappelant le *flammeum* des Romains — et la conduisent à l'église en la juchant d'habitude sur un cheval. Aucun de ses parents n'est autorisé à l'y

accompagner ; deux voisines viennent les prévenir quand le mariage a été consacré.

Au moment où la jeune fille quitte la maison paternelle, sa mère lui jette des grains de riz, symbole de fécondité comme de richesse. L'albanologue Hahn croit que les confettis sont un souvenir de cet usage qu'on retrouve, du reste, aujourd'hui encore en Angleterre : au moment du départ des jeunes mariés on leur jette aussi des poignées de riz et, chose moins poétique... une vieille savate.

Chez certains Albanais riches, il existe une variante à cette cérémonie qui ne se passe pas à l'église, mais dans la maison du futur. La mariée y est directement conduite, et on lève son voile tandis que les assistants célèbrent ses charmes avec plus ou moins de conviction de la façon suivante :

« Comme elle est belle l'épouse ! Que Dieu la garde !  
 « Son front est large et élevé ! Que Dieu, etc...  
 « Ses sourcils sont comme l'arc-en-ciel ! Que Dieu etc.,  
 « Ses yeux sont ouverts comme des tasses à café ! etc.,  
 « Ses joues sont roses comme le carmin ! etc...  
 « Sa bouche est comme une petite boîte dorée ! etc...  
 « Ses lèvres sont comme des cerises ! etc...  
 « Ses dents sont comme des perles ! etc...  
 « Son teint est blanc comme le lait ! etc...  
 « Sa taille est élancée comme un cyprès ! etc... »

Un autel a été installé dans une pièce de la demeure où la fiancée a été conduite. Les garçons d'honneur y introduisent de force la mariée; la messe nuptiale commence. A un certain moment, le prêtre demande trois fois à la jeune fille si elle veut prendre pour époux l'homme agenouillé auprès d'elle. Elle ne doit pas bouger, et à la troisième interrogation, une femme la force à incliner la tête en la poussant de haut en bas.

Pendant la première année de leur mariage, les nouvelles épouses ne doivent pas adresser la parole à leurs maris devant des tiers, et surtout, en présence de leurs beaux-parents. Elles ne sauraient, non plus, les interpeller par leur nom.

Hérodote relate déjà ce trait de mœurs. En Orient, d'ailleurs, il ne faut jamais faire allusion à sa femme quand on s'adresse à un Musulman. Si les circonstances le forcent lui-même à en parler, il dira toujours, quand il s'agira d'elle : « ma sœur ».

Pour avoir une impression plus complète de ce qu'est une noce albanaise, voyons maintenant comment elle se passe dans la montagne. Certes, au fond il y a peu de différences avec ce qui est pratiqué dans les villes; cependant il y a quelques traits de mœurs intéressants à signaler, et aussi de très curieux épithalames.

Le Jeudi qui précède le Dimanche des noces, la maison du futur se remplit d'hommes et de femmes. Ces dernières entourent une jeune fille qui pétrit un gâteau composé de farine, de sucre et d'œufs, elles chantent un chœur dont voici le sens :

« O toi, jeune fille gracieuse autant qu'ingénue, toi qui pétris cette pâte, étends-la avec vigueur et rends-la ferme. »

Le gâteau, quand il sera terminé portera des dessins représentant différents attributs de la fécondité : lune, soleil, serpents, etc. Voici encore une réminiscence des anciens rites païens; Hérodote nous dit qu'avant les Grecs, les Pélasges les accomplissaient déjà. La jeune fille qui confectionne cette œuvre de pâtisserie doit remplir certaines conditions : posséder ses deux parents vivants et avoir le plus de frères possible.

Quand elle a fini de pétrir la pâte, elle en met un peu dans un plat avec lequel elle fait le tour de l'assistance, en priant chacun d'y jeter quelque argent, dont elle garde la propriété. Arrivée devant le futur elle essaie de mettre sur lui un peu de la pâte; il doit d'abord résister, puis se laisser faire.

Une autre jeune fille se revêt des habits de gala et des armes du futur qui, lui, ne doit les porter que le Dimanche suivant.

Le Vendredi, jour de la mort du Christ, interruption des fêtes; le Samedi, danses et chants au domicile du fiancé.

Enfin, le Dimanche est arrivé; de nombreux invités se réunissent dans la maison de la mariée que l'on fait asseoir sur une chaise élevée d'un modèle spécial, puis on lui lave la tête avec du vin.

Deux chœurs de femmes lui chantent alternativement :

*Premier chœur.* « Prenez place, jeune fiancée. L'heure est venue où vous vous en irez, épouse et dame, à côté d'un époux, allumer le foyer d'une maison nouvelle. »

*Deuxième chœur.* « O vous compagnes et voisines, peignez-lui bien sa chevelure; tressez-la délicatement, natez-la et nouez-la; ne lui tordez pas un cheveu; qu'à cette heure, au moins, elle n'ait pas à souffrir. »

A ce moment, s'avance la maîtresse des cérémonies qui impose à la future *la chësà*. C'est un béret brodé de velours et de soie, qui couvre les tresses et le chignon. Nous avons dit précédemment qu'il était la marque distinctive de la condition matrimoniale. Pendant cette cérémonie, les chants continuent.

*Premier chœur.* « Sur votre tête de souveraine, la chevelure gracieusement nouée, le béret coquettement posé

sur votre tête, orgueil de votre futur maître, ornement des jeunes vierges, levez-vous, car vous avez déjà trop tardé. »

*Deuxième chœur.* « Personne n'est en retard ici, si ce n'est sa vénérable mère qui a voulu lui acheter d'abord la *zoga* (tunique de mariée), pour l'empêcher de partir trop vite. Pourquoi tant la presser à cette heure suprême ? Le soleil s'est à peine levé ! »

Ici intervient un troisième chœur qui parle au nom de la fiancée.

*Troisième chœur.* « Partout où j'ai pu trouver des fleurs, je les ai cueillies, j'en ai fait des bouquets, j'en ai envoyé à tous les proches. »

Ceci est une allusion à la manière d'inviter aux noces : on adresse un bouquet à la personne conviée.

Maintenant la maîtresse des cérémonies revêt la jeune fille de la *zoga*. Elle attache un voile à son béret au moyen d'une épingle d'or surmontée d'une colombe.

*Premier chœur.* « O candide fiancée, pour qui êtes-vous le pommier non planté, qui a étendu ses racines sans terrain ? »

Cette strophe qui, au premier abord, paraît dénuée de sens, signifie : arbre planté dans le Paradis et qui ne porte que des fruits purs.

*Troisième chœur.* « Personne, en vérité, ne m'a cultivée jamais; naturellement, comme une fleur des champs, la grâce est venue me parer. Sous la seule influence du soleil, j'ai grandi et embelli. »

Sur ces entrefaites, arrive le prétendu entouré d'un nombreux cortège d'hommes et de femmes; il est accompagné de ses deux garçons d'honneur. Cette escorte est bruyante, la poudre parle sans interruption et les cavaliers se livrent à de véritables fantasias.

Entre temps des chants s'élèvent faisant allusion — comme dans les noces urbaines — à des histoires d'enlèvement. Celui que nous allons citer commence par ces mots : Broj ! Broj ! qui sont comme le diapason sur lequel les chanteurs doivent régler leur voix :

« Un faucon avait l'habitude d'aller faire la sieste près d'une fontaine (endroit fréquenté seulement par les femmes et les filles). Une perdrix alla s'y reposer et s'y endormit. Que je suis heureux, dit le faucon, et en même temps, il déploie ses ailes pour abriter du soleil la perdrix. Ceci faisant, il songe à l'enlever et il exécute son projet. La perdrix envoie dire à sa mère que, depuis la veille, un faucon l'avait enlevée. La mère lui répond : Fuis, ma fille, si tu le peux ! Elle fuit, et son vol est si rapide pour échapper à son ravisseur qui la poursuit, qu'elle se fend la poitrine et tombe expirante aux pieds de son amant. »

Mais, parvenu au seuil de la maison de sa future, le jeune homme en trouve la porte fermée; il est forcé de s'arrêter.

*Chœur d'hommes (du dehors).* « O hirondelle au cou blanc, ouvrez vite et montrez-vous, car votre amoureux vient frapper à votre porte. »

*Premier chœur de femmes (du dedans).* « Silence compagnons, car elle est occupée. Nous avons du linge à la lessive; nous avons du pain au four. Nous allons les retirer; puis Il pourra venir. »

*Chœur d'hommes (du dehors).* « Courage, seigneur époux; il ne s'agit pas d'aller à la bataille; vous allez enlever une vierge au visage rose comme la pomme, à la taille délicate et frêle. »

*Toutes les femmes chantent en chœur.* « Puisque l'heure est venue pour vous de partir, soyez douce et gracieuse pour tous, ma sœur, comme le soleil quand il se lève, comme le vin au fond des coupes. Voilà que le monde extérieur, que le monde étranger se ferme pour vous. Comme la colombe du ciel, forte de l'amour de votre compagnon, vous serez heureuse et à l'abri de la pluie. »

A un coup de fusil, tiré sur un signal donné par les chanteurs, la porte est forcée, le futur et les deux garçons d'honneur, se précipitant les premiers, saisissent, avec une feinte violence, la main de la fiancée assise sur sa cathèdre.

*Premier chœur de femmes.* « Prenez maintenant, prenez congé de vos compagnes, de vos compagnes et de vos voisines. Recevez la bénédiction de votre mère et de votre père. »

*Troisième chœur des femmes (celui qui entoure la mariée).* « Que vous ai-je fait, ô ma mère, que vous me chassez de votre sein et de votre foyer ? »

*Second chœur des femmes (groupé au tour des parents).* « O fille chérie, emporte la bénédiction de Dieu et la nôtre. Abandonne les coutumes que tu as pour adopter celles que tu trouveras dans la maison de ton époux. Quoi que tu fasses, montre-toi aimable et gracieuse. Puisse notre nom, continué par tes enfants, répandre un nouveau lustre. »

Il arrive parfois que le rapt n'est pas un simulacre, mais qu'il s'effectue réellement, surtout quand il s'agit d'un mariage entre une Catholique et un Musulman, chez lesquels il existe de grands obstacles pour conclure une union dans des circonstances ordinaires. Ainsi la jeune Chrétienne qui chantait la chanson suivante, faisait allusion à son enlèvement quand elle demandait à Ibrahim de « la guérir ».

« Ibrahim, puissant pacha, mon seigneur,  
 « Qui t'a rapporté quelque méchanté sur moi ?  
 « Ne crois donc pas à de telles calomnies.  
 « Je t'ai aimé et je t'aime.  
 « Hélas, jeune homme par toi je succombe,  
 « Vu que tu me retires tes lèvres, très méchant !  
 « A ton aise, contemple des yeux  
 « Ma taille flexible comme un cyprès !  
 « Tes lèvres sont des fleurs de myrte !  
 « Que Dieu te pardonne !  
 « Tue-moi ou guéris-moi !

Les jeunes filles ainsi épousées s'adaptent très bien à la religion de leurs ravisseurs, sauf pourtant les Mirdites. Il est bon d'ajouter que chez ces turbulents montagnards, les épousailles sont très fréquemment prétextes à batailles. C'est ainsi qu'un vieillard de cette tribu, qui était devenu général dans l'armée grecque, s'écriait souvent au cours de ses discussions conjugales : « *Dire pourtant que j'ai tué cinq hommes pour enlever ma femme ! Est-on absurde quand on est jeune !* »

Pendant que la mariée, accompagnée des garçons d'honneur, s'avance vers l'église en tête du cortège, à cheval le plus souvent, le futur, entouré d'un groupe de parents, la suit à petite distance sans la perdre de vue.

*Le chœur des hommes reprend.* « Là-haut sur la montagne, on voit une vaste plaine où s'ébattaient les perdrix. Un aigle fondit sur l'essaim, en choisit la plus belle, et l'enleva avec lui dans les airs. »

*Troisième chœur des femmes.* « O aigle, aigle redoutable, laissez-nous la petite perdrix. Voyez comme, depuis que vous l'avez saisie, des larmes abondantes inondent son sein. »

*Chœur des hommes.* « Il ne la laissera ni ne la rendra, parce qu'il la veut pour lui-même. »

Tous entrent à l'église et le silence se fait. Les jeunes époux sortent ensuite, la tête couronnée de fleurs. Ils se tiennent par la main, et les chœurs aussitôt reprennent des deux côtés.

*Les trois chœurs de femmes réunis.* « Ouvrez-vous montagnes et aplanissez le chemin où vont passer cette perdrix et cet aigle aux ailes d'argent. Il cherche un lieu de repos et ne l'a pas encore trouvé. »

*Chœur des hommes.* « Il le trouve à la porte de la belle-mère » (de la jeune épousée).

« O matrone vénérable, grenade mûre, sortez de la maison, venez à la rencontre du jeune couple. Etendez des étoffes de soie sous leurs pieds, jetez autour de leur cou votre ceinture d'or. »

Puis le cortège se met en marche pour gagner la demeure conjugale. En tête, on porte une bannière rouge, avec, chez les Musulmans, des versets coraniques brodés en or. Puis vient un chariot qui contient le trousseau : toiles tissées à la main et tapis bariolés, enfin la mariée, soit à cheval, suivant le rite islamique, soit dans un char à bœufs. Naturellement d'incessantes décharges de mousqueterie ponctuent les cris des assistants.

Parfois, ce qui n'est pas surprenant, ces fantasias dégénèrent en rixes. Un chant fait allusion à l'assassinat d'un jeune marié dans de pareilles circonstances. Voici les lamentations de sa veuve :

« Pendant le jour des noces, quelle douleur !  
 « Tu fus voué à la Mort !  
 « La balle traversa tes vêtements  
 « Vous tous, parents, tous vous vous lamentiez,  
 « De ce que la Mort prit mon Bien-Aimé !  
 « Moi, l'étrangère, accablée de chagrins  
 « Je me sépare aujourd'hui, moi qui vins hier,  
 « Hier parée en vérité,  
 « Aujourd'hui les cheveux épars !

Avant de se retirer chez eux, les nouveaux époux vont à la fontaine du village portant des plats qu'ils remplissent d'eau avec laquelle ils s'aspergent mutuellement. C'est sans doute un vieux vestige des purifications lustrales. Ils entrent ensuite dans leur demeure, le pied droit le premier ; auparavant ils doivent, se tenant par la main, traverser en rampant un cerceau que les assistants brisent après leur passage pour montrer que le mariage est indissoluble.

Le Mardi suivant, le beau-père de la mariée donne un dernier repas de fête pendant lequel des chants particuliers retentissent encore, tels celui-ci :

« De quoi se compose le menu du festin ? Il se compose de pain et de vin de Malvoisie fait avec du raisin rouge ; de viande de bœuf et de sanglier. C'est le festin d'un noble qui envoie à son lieu de destination sa fille nouvellement mariée. Voyez les carafes d'argent, les fourchettes d'or, les matrones vêtues de zogas couleur d'azur, portant des pendants d'oreilles, les joues empourprées d'une joie vive. La perdrix descend de la montagne, elle arrive les ailes alourdies par la neige. Elle les agite, elle les secoue, elle me remplit la coupe devant la fiancée pâle et blanche au cœur troublé. »

Après le repas, les invités ouvrent le bal pendant lequel, le jeune couple, seul, doit rester immobile. Citons une strophe d'un chant de danse nuptiale :

« Le corbeau ravit une perdrix. — Que va-t-il faire de cette perdrix ? — Seulement rire, jouer avec elle. — Et passer la vie ainsi. »

Enfin les nouveaux époux rentrent chez eux définitivement.

Souvent il arrive que chez les peuples les plus rudes les enfants sont très choyés, sans doute parce que l'instinct paternel est développé chez les individus rapprochés de la nature. Les Albanais se montrent très doux vis-à-vis de leurs enfants, ils les gâtent beaucoup, autant dire qu'ils les élèvent fort mal.

Nous donnons au chapitre des funérailles un poème véritablement touchant qui exprime les lamentations d'une mère au sujet de son enfant mort. Dans un autre ordre d'idées, citons cette berceuse recueillie par le consul autrichien Von Hahn.

- « Meh ! Meh ! Où allas-tu paître ce soir ?  
 « Dans le pré, sous les cerisiers.  
 « Qu'y vis-tu ? Deux oiseaux, deux jumeaux.  
 « Quelle chanson disaient-ils ?  
 « Chili ! Chili ! Mangouli !  
 « J'ai vu la femme aux épis !  
 « Prépare le dîner et viens chez nous.  
 « Je n'ai personne pour garder la jument.  
 « Laisse-la près du coq. Qui l'a mariée ?  
 « Le bouc noir et la brebis blanche.  
 « Lotschori ! Plotschori !  
 « Barbe de quenouille de lin !

Il existe en Albanie une coutume très particulière. Quelques mois après la naissance d'un enfant, on choisit un parent ou un étranger susceptibles de le protéger par la suite et on lui fait couper une mèche de cheveux du nouveau-né. La personne choisie devient : *Koumbar* ou *Nonos*, c'est-à-dire : *parrain de la chevelure*.

L'origine de ce rite doit provenir de l'usage qu'ont les Skyptars de se raser la tête en ne conservant qu'une touffe analogue au *Mahom* des Islamiques et nommée *Pertsch* mais n'ayant pas la même signification. Chez eux, cela dérive de l'habitude qu'avaient les Turcs de couper la tête aux vaincus en les saisissant et en leur introduisant la main dans la bouche. Pour éviter cette honte, ils réservaient leur *Pertsch* qui servait de prise en cas de décollation.

Le titre de *Nonos* confère à son possesseur une situation exceptionnelle dans la famille de son filleul spécial. C'est ainsi que la mère d'icelui peut, chez les Musulmans des villes, se dévoiler devant lui, ce qu'elle n'ose en présence de son beau-frère sans l'autorisation de son mari.

Une preuve de la tolérance religieuse des Albanais,

c'est qu'un Mahométan peut être *Koumbar* d'un Chrétien et vice-versâ. Il en est de même d'ailleurs pour les *Vlams*, analogues aux *Pobratimes* serbes (frères d'élection). Cette fraternité est consacrée par un serment au pied des autels. Parfois on mélange les sangs dans une coupe que l'on vide, mais l'Eglise catholique condamne cette pratique.

#### BIBLIOGRAPHIE

Benloew. — Degrand. — Hecquard. — Dr Jackh. — Lejean. — De Marcellus. — Marchiano. — Pouqueville. — Schneider. — Szamatolski. — Hahn.

## CHAPITRE VI.

# FUNÉRAILLES ET VEUVAGE

SOMMAIRE : CÉRÉMONIES MORTUAIRES. — DEUIL. —  
SUCCESSIONS. — VEUVAGE.

Dès que la mort s'est appesantie sur quelqu'un, des gens se répandent dans le voisinage et font le plus de bruit possible en frappant les portes des voisins avec des bâtons, à de telles enseignes que, dans les villes, des règlements de police ont dû être édictés pour réfréner ce véritable abus. Tout le monde se rend à la maison mortuaire; les femmes la tête couverte d'un voile violet, commencent à chanter des lamentations en improvisant les louanges du mort avec accompagnements de hurlements et de sanglots. Ceci durait, tout au moins autrefois, pendant des journées entières. Voici quelques exemples de ces chants mortuaires.

Le premier a été composé à propos du chef Derven-Aga tué dans un combat.

« Hélas, ô Derven-Aga,  
Tu as laissé tes braves comme morts  
Le glaive qui est suspendu dit :  
Où est mon maître pour qu'il me tire?  
Le coursier dans l'écurie hennit  
Et dit : Mon maître qu'est-il devenu?  
Qu'il vienne vers moi, qu'il me selle  
Et qu'il aille se promener en chevauchant. »

Le suivant est du même genre :

« Que se passe-t-il ici, ô femmes?  
Selman Toto a été tué.  
Où et comment a-t-il été tué?  
Dans un grand combat.  
Pleurez montagnes, pleurez femmes.  
Selman Toto a été tué.  
Lorsqu'elle apprit la mort de Selman,  
Parée de douze boucles de ceinture,  
Selika se lança du rocher et tomba.  
Comme une sœur pour un frère,  
Elle brisa la cruche en mille morceaux.  
Tu as chagriné les trois Pachas  
Car, même le Vizir te pleure  
Qui te considérait comme son troisième fils,  
O moi, orpheline de frère ! »

Ainsi qu'on peut le remarquer à certains détails, le défunt ainsi pleuré appartenait à la foi musulmane.

Le défunt est supposé transmettre à sa mère ses dernières volontés dans le chant qui va suivre :

« Je suis tombé, ô mes compagnons, je suis tombé  
Au delà du pont de Kiabési,  
Saluez ma mère de ma part.  
Qu'elle vende les deux bœufs,  
Qu'elle en donne l'argent à ma fiancée.  
Si ma mère s'informe de moi,  
Dites-lui que je suis marié;  
Si elle demande quelle fiancée j'ai pris,  
Dites-lui : trois balles dans la poitrine,  
Six dans les bras et dans les jambes;  
Si elle demande quels parents vinrent au banquet,  
Dites-lui que les corneilles et les corbeaux  
Ont tout mangé! »

Non seulement, dans beaucoup de ces poésies funèbres on fait parler le défunt, mais il arrive souvent qu'avant de mourir, les malades en composent sur eux-mêmes, témoin la prière suivante trouvée sous l'oreiller d'un jeune Mirdite décédé en Italie.

## POÉSIE COMPOSÉE AVANT SA MORT

*par un jeune Mirdite*

« Hélas ! Ma vie semblait si belle ! — J'étais jeune et n'avais que vingt ans — Quand, Dieu le voulant, il fut décidé — Qu'à l'étranger, je devais vivre. — Après avoir traversé bien des mers — J'arrivai dans la ville fatale — Mon cœur était rempli d'amertume. — De longues nuits et de longs jours, je pleurai. — Un jour, on appela un médecin qui me dit : — Vous avez transpiré, vous être sauvé ! — Il ne savait pas que mon pauvre oreiller — Etait mouillé de larmes et non de sueur. — Au nom de Dieu, docteur, lui ai-je dit — Ne me cachez pas la vérité sur moi, — Si vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir, — Ne me laissez pas faire de vains rêves en ma vie. — Tes jours, hélas sont, je le crains, comptés — Me répondit la Science, le Printemps commence. — Les arbres poussent de jeunes feuilles — Je n'oserais dire que tu les verras tomber. — Je quitterai donc bientôt ce monde, — Sans avoir connu ses plaisirs, — A l'époque la plus belle de ma vie. — Lune si brillante, je ne verrai plus ta lumière aimée ! — Quand tu auras accompli ton parcours, — Tu iras trouver mes amis d'enfance, — Tu diras à ceux que j'ai laissés et aimés — Que je leur demande de me pardonner. — Hirondelles qui volerez vers ma patrie, — Petites messagères attendues, écoutez ma prière, — Allez dire aux habitants de l'Albanie, — Qu'un jeune d'entre eux n'est plus. — Adieu, vous tous, mes jeunes camarades, — Adieu grandes plaines de fougères, adieu si belles montagnes — Mes yeux, bientôt à jamais fermés ne vous verront plus. — Il n'y a pas de remèdes contre la mort ! »

Avant de terminer nos citations, donnons encore des strophes composées à l'occasion de la mort d'un petit enfant, et qui sont empreintes d'un sentiment bien touchant et bien délicat.

« Tu dors du sommeil éternel, tes yeux sont clos pour mieux penser, sans doute, à ta mère et à tes parents ».

« Ton doux sourire, qui ne s'est pas envolé, me laisse une espérance. Tu es vivant, ô mon enfant chéri, ce n'est qu'un jeu, n'est-ce pas ? »

« Oui, car lorsque tu es la fleur des ans, dans l'âge le plus beau, m'abandonner serait une cruauté sans pareille ».

« Lorsque ton père, tes frères, ta sœur, voyant ta grâce chaque jour croissante sont heureux de t'admirer si cher et si beau tu ne voudrais pas les quitter ? »

« Ecoute-moi, ô mon fils, aie pitié de ma douleur, ma voix qui arrive jusqu'au ciel doit parvenir aussi à ton cœur et l'émouvoir ! »

« Vois comme ta mère se débat, se désespère, vois ses larmes tombant comme un torrent; qu'oi! tu n'as pas encore pitié d'elle? »

« Oh la Mort, la Mort cruelle, sans cœur et sans entrailles, qui endureit le cœur le plus tendre et lui fait repousser jusqu'aux prières d'une mère désolée ! »

Pendant la veillée mortuaire, les hommes se réunissent, fument et boivent en parlant des affaires du défunt. A voix basse, les femmes, de leur côté, consolent la veuve, et, prétend-on, lui parlent parfois des maris qu'elles ont en vue pour elles.

Si c'est d'une femme de Scutari qu'il s'agit, les mères de filles à marier se tiennent sur leurs gardes, car celle d'entre elles qui, à l'insu des assistants, peut, la première tirer fortement le pied de la morte, a de grandes chances de faire épouser son enfant par le veuf.

Le jour suivant, les pleureuses arrivent en masses, leurs lamentations deviennent de plus en plus stridentes et atteignent parfois jusqu'à la frénésie. Elles se cramponnent au cercueil et il faut le leur arracher quand le clergé arrive pour procéder à la levée du corps qui a lieu enfin, tandis que les assistantes frappent dans leurs mains et que les parents lacèrent leurs vêtements. Notons que chez les orthodoxes, la bière est découverte, laissant voir le visage fardé du cadavre.

Quand on a fait sortir un mort d'une maison par une porte, celle-ci ne peut plus servir à cet usage. A défaut d'une autre on passera le suivant par une fenêtre.

Le jour des funérailles, et plus tard, à des époques fixes, on offre au défunt : du blé, des raisins, des grenades et du vin. Cet usage a été commun aux peuples dans l'antiquité la plus reculée. D'ailleurs, de nos jours, même en France, il en reste quelques vestiges. C'est ainsi qu'en Gâtinais, par exemple, après les enterrements, certaines familles se partagent en l'honneur du disparu un gâteau symbolique.

Le lendemain des obsèques, tous les assistants retournent à la maison mortuaire et disent aux parents : « *Que Dieu ait son âme ! Vivez longtemps !* ».

Le deuil était autrefois fort long et durait plusieurs années, avec accompagnement de hurlements lors des anniversaires du décès. Ces règles sont bien adoucies maintenant; cependant, dans les montagnes, les hommes s'écorchent encore la figure et gardent un certain temps leur sang coagulé, en signe de deuil; ils portent aussi leur veste restournée pendant plusieurs mois, ce qui a la même signification.

Nous allons citer ici un beau chant funèbre recueilli par le consul de France, *Dozon*.

#### LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

Il était une mère de noble maison qui avait neuf fils distingués et en dixième lieu, une fille qu'on appelait Garantina; pour avoir celle-ci en mariage, allaient et venaient en son pays des fils de seigneurs et de grands personnages. Enfin, un jeune homme survint d'un lointain pays. La mère et les frères le refusèrent parce qu'il était de trop loin; seul Constantin, l'un des frères, l'agréait et entraînait en pourparlers avec lui.

« Mère, fais ce mariage », dit-il.

« Constantin, mon fils, que négocies-tu là pour l'envoyer si loin de nous ? Car si je la veux pour quelque réjouissance, à la fête, elle manquera, et si j'ai besoin d'elle pour un deuil, au deuil je ne l'aurai pas non plus. »

« J'irai la chercher, ma mère, et te l'amènerai. »

Et l'on maria Garentina.

Dans la suite, une année fatale arriva qui moissonna à cette Dame ses neuf fils sur un seul champ de bataille; elle se vêtit de noir et assombrit sa maison.

Quand le samedi des Morts se leva pour les Chrétiens, elle sortit, se rendit à l'église où étaient les tombeaux de ses fils et sur chacun des sépulcres, chacun des sépulcres de ses fils, elle alluma un cierge et fit une lamentation.

« Constantin, mon fils, où est la foi que tu me donnas de m'amener Garentina, Garentina ta sœur ! Ta foi, elle est sous terre ! »

Quand le jour tomba et que l'église fut fermée, voici qu'à la lumière des cierges, Constantin se leva de sa tombe. La dalle qui recouvrait le sépulcre se changea en un cheval ardent couvert d'une housse noire; l'anneau qui était fixé à la pierre devint un frein d'argent. Il s'élança sur le cheval et partit au galop : le soleil était levé quand il arriva près de la demeure de sa sœur. Sur l'espace qui était devant la maison, il trouva les enfants de sa sœur se divertissant à poursuivre les hirondelles.

« Où est allée Madame votre mère ? »

« Seigneur Constantin, notre oncle, elle est à la danse dans la ville. »

Il s'en alla vers la première ronde.

« Jeunes dames, belles vous êtes, mais de beauté pour moi n'avez point ! »

Il s'approcha et leur demanda :

« Garentina est-elle avec vous ; Garentina ma sœur ? »

« Va plus loin, tu la trouveras avec sa robe de lampas et sa toque de velours. »

Arrivé à la seconde danse, il s'approcha pour demander :

« Garentina, quitte la danse et partons ; tu dois venir avec moi à la maison. »

« Constantin, mon frère, dis-moi ce qu'il faut faire, car si je vais à un deuil, j'irai mettre des vêtements noirs ; si c'est à une réjouissance, que je prenne mes habits de fête. »

« Mets-toi en chemin telle que tu te trouves. »

Il la plaça en croupe sur son cheval.

Il y avait longtemps qu'ils cheminaient quand Garentina se mit à dire :

« Constantin, mon frère, je vois un signe funeste ; tes larges épaules sont toutes moisisées. »

« Garentina, ma sœur, c'est la fumée des fusils qui a moisi mes épaules. »

« Mais, Constantin, mon frère, il y a un autre signe funeste que je vois : tes cheveux bouclés sont réduits en poussière. »

« Garentina, ma sœur, tes yeux sont trompés par la poussière de la route. »

« Constantin, mon frère, pourquoi nos brillants frères et les fils de notre oncle ne paraissent-ils pas et ne viennent-ils pas à notre rencontre ? »

— « Garentina, ma sœur, ils seront plus loin, peut-être au disque, nous arrivons tard et ils ne nous attendaient pas. »

« Mais un autre signe funeste, c'est que je vois les fenêtres de notre maison fermées et obstruées d'herbes. »

— « On les a fermées contre le vent de mer, car c'est de ce côté que souffle la bise d'hiver. »

En arrivant, ils passèrent devant l'église. — « Laisse-moi, dit-il que j'entre dans l'église pour prier. Seule et par les hauts escaliers, elle monta vers sa mère. —

— « Ouvre la porte, ma mère. » — Qui es-tu, toi, là, à la porte ? » — « Madame ma mère, je suis Garentina. » —

« Passe ton chemin, chienne de Mort, qui m'a ravi neuf fils et qui, avec la voix de ma fille, viens maintenant pour me prendre moi-même ! » — « Oh ! ouvre-moi, Madame ma mère, je suis bien Garentina. » — « Mais, qui t'a amenée, ma fille ? — C'est Constantin qui m'a amenée, Constantin mon frère. » — « Et Constantin, à présent, où est-il ? » —

« Il est entré dans l'église pour prier. » — « La mère ouvrit vivement la porte : « Mon Constantin, il est mort ! »

Et la mère étreignant la fille, la fille étreignant la mère, mère et fille rendirent l'âme !

En matière de succession, catholiques et musulmans étaient, jusqu'ici, régis par la loi religieuse turque appelée : *Chéryat*.

Les femmes n'héritent pas, comme autrefois en Grèce et en Italie. La veuve et ses filles sont entretenues par ses fils, ou bien elle retourne dans sa famille paternelle. Si les circonstances lui permettent de renoncer au remariage, elle fait broder une croix de chaque côté de son manteau.

Presque toujours les veufs se résolvent à une autre union, mais la cérémonie nuptiale a lieu sans fêtes. Le lendemain du mariage, la nouvelle épouse prend le deuil de la défunte et le garde tant que le porte son mari qui, d'ailleurs, n'a pu se remarier avant un an.

Ce serait pour une veuve une honte que de convoler avec un homme étranger à sa tribu, c'est pourquoi elle est étroitement surveillée par les proches de feu son époux. Chose plus grave, si celui-ci laisse un frère, ou même un cousin soit célibataire soit veuf, il est d'usage qu'il s'unisse à la survivante. On juge des singuliers ménages que cela produit parfois; il n'est pas rare, en effet, de voir une veuve de trente ans bercer un enfant de deux ans qui sera son mari un jour. De même de cacochymes vieillards se voient contraints de prendre pour compagnes de toutes jeunes personnes. La chanson suivante nous peint l'état d'âme d'une d'elles qui se trouva dans ce cas.

« O je suis la plus malheureuse des femmes, je n'ai pas de bonheur !

Je vais jeter dans la rue la grille de la fenêtre.

O je suis la plus, etc.

Car ils m'ont donnée à un vieil homme !

O je suis la plus, etc.

Un homme comme un nourrisson, pour me frotter le sein !

O je suis la plus, etc.

Un homme comme un petit brin, gros comme ma poitrine !

O je suis la plus malheureuse des femmes, etc.

Dans ces conditions, étant donné surtout le caractère ardent et impulsif des Albanais, il n'est pas surprenant que, dans les campagnes où nécessairement les femmes ne sont pas cloîtrées, la nature ainsi contrariée ne reprenne ses droits et que des compensations à côté ne s'établissent. Il se chante donc parfois des duos dans ce genre :

UN JEUNE HOMME :

« Camarades, où s'attarde mon amour ?  
Près d'une violette d'Avril  
Telle que je ne pouvais me l'imaginer.  
Tes lèvres sont des roses,  
Ton cou luit comme une lampe,  
Tes seins ne pourraient être payés  
Même par la Banque d'Egypte,  
Même par des pierres précieuses;  
Ton œil vaut 300 napoléons.  
O toi, brebis blanche comme une étoile !  
La plus blanche brebis du troupeau,  
Tu mériterais un siège d'or.  
Qu' il meure, l'homme que je hais ! »

LA JEUNE FEMME :

« Qu'il meure, je ne l'aime pas !  
C'est pour moi un avorton.  
Je veux me choisir un vaillant homme,  
Afin de me réjouir avec lui. »

Les sentiments exprimés à l'égard de l'époux le sont ainsi avec franchise. Dans la pièce qui suit, le chanteur est plus énergique :

LE JEUNE HOMME :

« Pourquoi ne sors-tu pas avec tes compagnes ?  
Soumboulo, prune rouge.  
Tue donc ton mari malade,  
Soumboulo, prune rouge.  
Qu'il meure et que je puisse t'épouser,

Soumboulo, prune rouge.  
Je te parerai avec de l'argent,  
Soumboulo, prune rouge. »

La jeune femme trouve peut-être qu'il va un peu loin, car elle répond :

« Arrière toi, tu n'as pas de peine,  
Car tu n'as pas de mari malade. »

Ces idylles sont d'ailleurs dangereuses et donnent lieu à la loi du sang. Chose bizarre; un *pobratime* (frère d'élection) n'est pas passible de ladite loi quand il oublie ses devoirs à cette occasion vis-à-vis de son ami, et cela, dans *certaines tribus catholiques*.

Un fait, non moins étrange, car il se passa de même chez les catholiques, a été signalé par le consul J. Lejean, à Merturi, en 1867. Un jeune homme se vit forcé par sa mère d'épouser la femme de son second frère qui venait de mourir. Or il avait déjà la sienne et celle de son aîné défunt également. Le narrateur ajoute d'ailleurs que cet époux si bien pourvu ne faisait pas montre de grand enthousiasme.

Ceci nous prouve une fois de plus combien spéciale est la mentalité religieuse des Albanais, comme aussi l'exemple suivant. Le Prince Bib Doda n'avait pas d'enfants. Comme le divorce n'est pas admis par les Mirdites catholiques, sa mère trouva une solution radicale à la situation : elle tua sa belle-fille et ne fut, naturellement pas inquiétée ! Ce fait est rapporté par Vladan Georgevitch, d'après Siebertz.

#### BIBLIOGRAPHIE

Degrand. — Dora d'Istria. — Dr Jäckh. — G. Lejean. — Siebertz. — Vladan Georgevitch.

## CHAPITRE VII.

### LA LANGUE

SOMMAIRE : LES ORIGINES. — HYPOTHÈSES DIVERSES. — DIALECTES. — ALPHABETS. — PHONÉTIQUE. — LEXICOLOGIE. — SYNTAXE. — FABLES ET CONTES.

*Le premier Albanais, dit la légende, cacha un jour son livre dans une tête de chou. Une vache survint et mangea le tout, ce qui fait que les Skyptars n'ont plus de livres.*

En vérité cette aventure a été déplorable; grâce à elle, la langue skype, sans alphabet déterminé ni règles précises n'a pu encore se fixer. En conséquence elle s'est ramifiée en une infinité de dialectes, et fait le désespoir des albanologues qui n'arrivent pas à se mettre d'accord entre eux.

*Gustav Meyer*, l'un des plus savants, range cette langue parmi les indo-germaniques et dit qu'elle descend (après avoir été en partie romanisée) de celle parlée par les anciens Illyriens. Il soutient qu'elle n'a pas de parenté avec le grec, car les sons : *gh*, *dh*, *bh*, aspirés en indo-germanique deviennent aspirés également en grec, mais restent doux en albanais. *V* et *j* n'ont pas disparu en albanais comme en grec, L'*a* indo-germanique est resté *a* en albanais et devenu *o* en grec.

*Carl Pauli* n'est pas de cet avis, il prétend que la vieille langue illyrienne a été parlée ensuite par les Vénètes qui peuplèrent une partie de l'Italie. Les Albanais seraient, quant à la langue, les héritiers d'une souche thrace « de cette race qui, de la Thrace proprement dite, à travers la Macédoine, atteint presque l'Épire ».

*Hermann Hirt* est arrivé à la même conclusion, mais par un chemin différent. Il dit que les langues indo-germaniques se sont séparées en deux groupes : Ouest et Est, ou langues *Kentum* et *Satem*. Ces dénominations viennent des deux formes du même mot qui signifie : *cent*.

Comme les Vénètes illyriens parlaient une langue *Kentum* et que les Albanais usent d'un langage *satem*, ces derniers n'emploient donc pas un idiome illyrien, mais thrace. Il est vrai, concède *Hirt*, que l'albanais a pu faire aussi des emprunts au vieil illyrien.

*Paul Kretschmer* avance, lui, que ce dernier langage s'est partagé en deux dialectes, dont l'un, celui du Nord, est devenu le vénète, l'autre, celui du Sud, le parler de l'Albanie et de la Messapie; il se base sur les inscriptions.

Dans le chapitre consacré à l'ethnographie, nous avons vu que *Schneider* et d'autres auteurs pensent que l'albanais, purement et simplement est la langue des antiques Pélasges.

*Barbarich* croit que l'idiome actuel est le néo-grec, beaucoup de mots se rattachant à la famille indo-germanique ayant été importés par les divers envahisseurs.

Le nom d'Albanie fut d'abord appliqué à une tribu des *Lapi*, appelée : *Arbonia* au sud de Tirana d'où :

les *Arbénores* premier nom des Albanais. Il faut remarquer, en effet, que souvent l'*r* se change en *l* et réciproquement. Le nom de *Skyptars* ne remonte, suivant la tradition, qu'à l'époque de *Pyrrhus*.

*Benlœw* est arrivé à la conclusion que l'albanais est une langue mixte, composée d'éléments hétéroclites, mais qu'elle est très ancienne et très originale. Sa phonétique ne ressemble à nulle autre, ses déclinaisons sont bizarres, ses conjugaisons, suivant toute apparence, édifiées sur une double base.

Elle ne s'apparente pas directement d'après l'auteur précité, au *sanskrit* et n'a pas de caractères sémitiques. Incontestablement elle a eu des contacts avec les idiomes *tschoudiques* et *tatars*, car elle en porte des traces, bien avant même la conquête turque; c'est une conséquence, sans doute, des invasions des Barbares d'origine finnoise. On pourrait même admettre, avec *Duncker* que les Albanais ont été voisins des tribus mogoles portant le nom de : *Sokolotes* qui habitèrent entre les embouchures du Danube et du Don. Cependant, tandis que ces langues sont de forme agglutinative, l'albanais, comme celles de souches indo-européenne ou sémitique est à flexion.

*Benlœw*, frappé des analogies que présente l'idiome *skype* avec certains caucasiens, propose l'hypothèse suivante. Le Caucase, appelé par les Arabes : *montagne à langues*, parce que les nombreuses peuplades qui habitent ses vallées profondes et isolées ont des parlars distincts, a eu de l'influence sur les nations qui ont été plus ou moins en rapports avec lui. Si l'on ne peut soutenir que l'albanais se soit formé des mêmes éléments constitutifs que les idiomes caucasiens, on peut en inférer du moins qu'il a été établi

sur le même plan, tout en subissant postérieurement l'influence du groupe greco-latin.

Malte-Brun émet une opinion qui a rallié beaucoup de suffrages : il trouve dans l'albanais : 1/3 de racines grecques anciennes (langue des Pélasges), 1/3 de racines appartenant aux langues européennes du Centre et de l'Occident, 1/3 de racines appartenant probablement aux dialectes anciens de Thrace et d'Asie-Mineure.

Cette hypothèse nous semble résumer et concilier toutes celles que nous venons de passer en revue.

En tous cas, la grande majorité des mots albanais tire son origine de langues connues. C'est ainsi qu'on en voit dériver du celtique, du latin (à ce sujet, Reinhold prétend que le paysan comprend certaines phrases telles que : *veni, vidi, vici*) et du scandinave, sans doute à cause de l'invasion des Goths d'Alaric.

Les mots slaves sont nombreux, souvenirs des dominations serbes et bulgares. Le turc a fatalement beaucoup tracé comme aussi le grec. Même dans l'Albanie méridionale, surtout dans les régions d'Arta et de Preveza, on se sert, pour les transactions commerciales d'une sorte de dialecte grec connu sous le nom de « langue franque ».

L'albanais se divise en deux grands dialectes : le guègue et le toske, qui se subdivisent eux-mêmes en patois locaux n'ayant d'ailleurs que des différences de formes par exemple : le Japourite, le Chamourite, etc. Von Hahn dit qu'il y a autant de différence entre les deux grands dialectes qu'entre l'allemand et le suédois.

Le guègue, parlé dans les montagnes peu accessibles du Nord, s'est conservé plus pur, bien que mé-

langé de mots turcs en proportion supérieure, que le dialecte toske, lui très envahi par le grec.

D'ailleurs, l'albanais est une langue pauvre; beaucoup de voyageurs se plaignent de n'avoir pas trouvé en elle, les ressources nécessaires pour pouvoir exprimer, non seulement des idées abstraites, mais encore des objets matériels; cela tient peut-être à l'ignorance de leurs interlocuteurs; toujours est-il qu'on a fort souvent recours à l'aide des parlars avoisinants.

Ce n'est pas non plus une langue sonore et harmonieuse où la voyelle domine; elle est rude et les nasales, surtout chez les Guègues, y abondent. La variété des sons y est infinie. G. de Rada a fait le relevé des lettres se trouvant sur sept pages d'albanais; il y a trouvé : 1.796 consonnes contre 1.446 voyelles parmi lesquelles 624 sont des e, 372 des i, 224 des a, 141 des u (ou) et 128 des o. Ceci provient de la force de l'accent tonique qui a supprimé ou affaibli les voyelles des syllabes dépourvues d'accent.

Le Guègue accentue la ou les premières syllabes, il prononce : *Kil* le mot *Kiel* (ciel) tandis que le Toske appuie sur la pénultième : *ki-el* comme en français.

Tous ces caractères, comme la fréquence des *r* et des *t* donnent à l'albanais un cachet spécial qui le font très facilement discerner à l'audition. C'est une langue de montagnards : *scabrosa lingua*, mais énergique et nullement inhabile à exprimer des sentiments nobles et profonds.

Une des grosses difficultés auxquelles on se heurte pour étudier l'albanais, et aussi l'une des causes qui se sont opposées à son développement littéraire, c'est le manque d'alphabet unique.

Suivant les régions, les caractères : latins, grecs,

slaves, turcs, arabes (pour les livres saints musulmans) sont employés.

Kristophoridis, le premier, a essayé d'arriver à une unification en employant des caractères latins avec des signes *diacritiques*, comme pour le tchèque ou le croate.

En 1879, le gouvernement turc institua une commission pour établir un abécédaire officiel, mais on revint bientôt à celui créé par les religieux en Guéguarie, vers 1600, et que la *Société Baskimi* fondée à Scutari par Mgr Docci, abbé des Mirdites, s'est efforcée de perfectionner; l'abécédaire de Barbarich que nous citons s'est attaché à en conserver l'esprit. En 1910 on a beaucoup discuté sur cette question; les lettrés inclinaient pour les caractères latins, le peuple pour les signes arabes, de crainte d'une immixtion autrichienne ou italienne, les musulmans, en outre, pour se relier plus intimement aux Osmanlis.

C'est pourquoi presque chaque albanologue s'est composé un alphabet particulier; nous donnons ci-contre le spécimen de trois d'entre eux.

## ALPHABET ALBANAIS

(D'après DOZON)

LETTRES	PRONONCIATION
a b d	a b d.
dh	th (anglais) dans : <i>that</i> .
e	é è
œ	eu eù.
f	f.
g	g dans : <i>gant</i> toujours dur.
gy	gui dans : <i>figuier</i> .
h	h fortement aspirée.
i	i.
y	y dans : <i>yeux</i> , i dans <i>naïade</i> .
j	j dans : <i>jour</i> .
k	k c dans : <i>corps</i> .
ky	qui dans : <i>banquier</i> .
lh	l gutturo-palatale, l barré des Polonais.
ly	li dans : <i>lièvre</i> , gl italien.
m n	m n.
n	n guttural dans : <i>sanglier</i> .
ñ	ñ espagnol, gn dans <i>vigne</i> .
o	o ô dans : <i>botte, fort, tôt</i> .
p	p.
r	r frisé.
rh	r plus fortement accentué.
s	s dans : <i>soir</i> toujours dur.
c	ch dans : <i>chien</i> .
t	t.
th	t grec, th anglais dans : <i>thumb</i> .
ts	ts, z z italien dur.
tç	tch, ch anglais dans : <i>church</i> .
ou	ou.
u	u.
v	v.
z	z dans : <i>lézard</i> .

Les voyelles sont longues ou brèves.

*e, o* ont le son ouvert ou fermé.

*a (eu)* est toujours ouvert.

Les consonnes ne sont jamais muettes, elles conservent toujours leur son naturel.

Il n'y a pas de diphtongues en albanais, les voyelles conservent leur son distinct. Exemple : *oua* se prononce : *ou-a*.

### ALPHABET ALBANAIS

(D'après le Prince L.-L. BONAPARTE)

LETTRES	PONONCIATION
a	a dans : <i>pas</i> .
e	e dans : <i>succès</i> .
e	dans : <i>dé</i> .
i	dans : <i>pie</i> .
o	dans : <i>or</i> .
o	dans : <i>mot</i> .
u	ou dans : <i>fou</i> .
y	u dans : <i>lune</i> .
œ	eu dans : <i>peur</i> .
œ	eu dans : <i>feu</i> .
a	nasal.
e	nasal.
i	nasal.
o	nasal.
n	n dans : <i>français</i> .
nj	gn (français) dans : <i>digne</i> .
th	th (anglais) dans : <i>that</i> .
dh	th (anglais) dans : <i>this</i> .
s	dur.
z	dz.
s	sh (anglais) dans : <i>shoe</i> .
z	s (anglais) dans : <i>pleasure</i> .

### ALPHABET ALBANAIS

(D'après le Prince L.-L. BONAPARTE)

(suite)

LETTRES	PRONONCIATION
ts	ts dur.
dz	z.
dz	dg.
dz	dg.
p	p.
b	b.
m	m.
f	f.
v	v.
lh	l (polonais).
l	l (français).
lj	gl (italien).
r	dur.
r	doux.
u	nasal ou.
y	nasal u.
k	k.
kj	ch. (italien).
n	dur.
j	i.
h	aspiré.
x	le ch allemand.
xj	ch (allemand) dans <i>nicht</i> .
y	y (grec) dur.
yj	y (grec) doux.
yh	g (hollandais) dur.
t	t dur (français).
d	d (français).

## ALPHABET ALBANAIS

(D'après BARBARICH)

LETTRES	PRONONCIATION
a b	a b.
c	c (palatal).
ch	che (dental).
d	d.
dh	th (anglais).
è	é.
e	e (muet).
f	f.
g	palatal devant i e y dur devant : a o u.
gh	guttural devant i e y.
h	aspiré doucement.
i	i.
j	ie.
k	k.
l	l (palatal).
ll	l (dental).
m	m.
mb	m fort.
n	n (palatal).
n d	n (dental).
o p	o p.
r	r doux.
R r	r dur.
s	s.
sh	sch.
X	s doux.
X h	j français.
t	t.
ts	ts dans : <i>Tsar</i> .
z	dz.
d x h	dgin.

En général, sans accent, l'e est muet.

Il s'accentue :

1° Dans les monosyllabes terminés par une consonne. Exemple : ces, cet, etc.

2° Dans les bisyllabes dont la finale est un e muet et la pénultième un e accentué. Exemple : en place d'écrire : vète, on écrit : vete.

Autrement, l'e accentué est désigné par les accents aigus et graves suivant les cas.

L'e muet ne compte pas comme syllabe. Néanmoins, si on veut le compter comme tel en poésie, on le surmonte d'un tréma : ë.

Il sera peut-être intéressant de dire ici quelques mots de la grammaire albanaise; ceci est d'ailleurs peu aisé. En effet, chaque albanologue a étudié un dialecte différent et il a essayé de poser des règles générales au sujet de cet idiome si peu fixé, c'est assez comprendre la diversité des résultats obtenus. Aussi nous sommes-nous bornés à résumer ici très succinctement le *Manuel de la langue chkype* du Consul de France Dozon, qui s'est lui-même inspiré des meilleurs auteurs en la matière : *Von Hahn*, *Kristoforidis*, *de Rada*. Notons qu'il s'agira de la langue tosque. Nous avons également, par endroits, mis à contribution l'ouvrage de Benčew : *Analyse de la langue albanaise*.

*De Rada* et *Miklosich* comptent 38 sons : sept voyelles et 36 consonnes.

Le cumul des consonnes, sans être évité à l'intérieur des mots, est particulièrement recherché à leur commencement ex. : *tshfakj*, *shkji poj*, *tshkjep*.

Comme nous l'avons déjà dit les nasales sont très abondantes, ceci au commencement et à l'intérieur

des mots, jamais à la fin; ainsi *on* final devient *ua*, *ue* et l'on dit : *Balkuë* au lieu de *balkon*.

Toute syllabe peut être affectée de l'accent, et celui-ci reste invariable à travers les flexions grammaticales. A la différence de ce qui se passe dans le grec, une syllabe accentuée peut être suivie de trois autres.

Un assez grand nombre de mots, même polysyllabiques peuvent être dénués d'accent. En prosodie, la syllabe accentuée n'est pas nécessairement longue pour cela, mais il n'y a jamais plus d'une syllabe longue dans un mot. Quand elle s'y rencontre, c'est elle qui porte l'accent.

Il existe en albanais deux nombres : le singulier et le pluriel.

Deux genres : le masculin et le féminin.

Quant au neutre les différents auteurs ne sont pas d'accord pour en reconnaître l'existence. *Von Hahn* a prétendu que les formes que l'on admet comme telles ne seraient en réalité que des pluriels masculins et féminins. Cette observation est trop générale, et l'on peut dire que le neutre, à la vérité insuffisamment désigné dans la langue albanaise, se reconnaît à la terminaison : *t* ou *tœ*.

L'article peut-être : *indéfini* c'est *noë* qui signifie : un, une, ou bien il se nomme *prépositif* et se décline ainsi :

	Masculin	Féminin	Neutre
	—	—	—
Singulier	Nominatif <i>i</i>	<i>e</i>	<i>tœ</i>
	Génitif, Datif <i>tœ</i> ou <i>sœ</i>	<i>tœ</i> ou <i>sœ</i>	<i>tœ</i> ou <i>sœ</i>
	Accusatif <i>tœ</i>	<i>tœ</i>	<i>tœ</i>
Pluriel :	<i>tœ</i>	<i>tœ</i>	<i>tœ</i>

Cet article paraît avoir pour principal office d'accompagner ou de *spécifier* les noms; il diffère de l'ar-

ticle défini des autres langues. On doit le rendre en Français par l'article défini en général, d'autres fois il ne peut être traduit.

Les déclinaisons, suivant *Dozon* ont deux aspects différents :

1° Le *déterminé* qui correspond en général au nom français accompagné de l'article défini : *le*, *la*.

2° L'*indéterminé* qui représente le nom français dépourvu de cet article.

*Bentœw*, lui distingue quatre aspects :

1° La déclinaison *définie*.

2° La déclinaison *indéfinie*, la plus ancienne qui ne distingue pas les genres au nominatif, présente simplement la forme du thème et n'a pas de terminaison.

3° La déclinaison forte qui forme le nominatif pluriel à l'aide d'une modification de la voyelle radicale et ne comprend qu'un nombre limité de substantifs.

4° La déclinaison faible qui forme le même cas par l'adjonction de suffixes et embrasse la majorité des noms.

Il y a cinq cas :

1° Le *Nominatif* qui sert aussi pour le *Vocatif* avec *o* ou *moy*.

2° Le *Génitif* qui sert aussi pour le *Datif*.

3° L'*Accusatif*.

4° L'*Ablatif* remplacé souvent par le *Génitif*.

5° Le *Locatif*.

Ce dernier cas qui est presque tombé en désuétude est précédé de certaines prépositions : *dans*, *sur*, désignant un rapport de lieu.

Les *Substantifs* sont soumis à trois déclinaisons :

1° Ceux (masculins et féminins) dont le génitif singulier est en : *sœ*.

2° Ceux (masculins) dont le même cas est en : *it*.

3° Ceux (masculins) dont le même cas est en : *out*.

Le *Pluriel* des noms offre plusieurs singularités.

Tantôt il est semblable au singulier, tantôt il est indéclinable ex. : *cazzik* (chèvre), tantôt enfin, il a une désinence particulière : *ez, on, e*.

La forme : *a* est commune au masculin et au féminin, renforcée parfois par le suffixe secondaire : *r, ou ær*.

Certains noms purement autochtones forment leur pluriel par une modification de la syllabe radicale. Ex. : *dash* (bélier), pluriel : *desh*.

Excepté dans des cas assez rares, la forme du pluriel ne peut être déduite du singulier.

Les *Adjectifs* ont à subir les mêmes accidents grammaticaux que les substantifs. Il est des cas où ils ne se déclinent pas, mais ils sont *toujours* précédés d'un article; quand celui-ci n'est pas exprimé, c'est pour rendre le texte plus bref; il est dans ce cas, sous-entendu.

Ils se terminent par une consonne ou par la voyelle *æ*. La déclinaison qu'ils suivent est celle des substantifs déterminés et, selon leur finale, les masculins sur les 2° et 3°, les féminins sur la première.

Les *Comparatifs* s'obtiennent en ajoutant la particule : *mé* à l'adjectif indéterminé, les *superlatifs* en adjoignant cette même particule à l'adjectif déterminé. Ces derniers sont parfois obtenus en faisant précéder les *substantifs* du préfixe : *stra*.

Les *Diminutifs*, eux se forment par l'adjonction des suffixes : *zæ, th, ith, ithæ*.

*Adjectifs numériques*. En voici les cinq premiers : *ñoé* (un, une), *dù* ou *di* (deux), *trè* masculin et *tri* fémi-

nin (trois), *kâtœr* (quatre), *pésœ* (cinq), etc., etc. Ils se déclinent comme les autres adjectifs quand ils ne sont pas accompagnés d'un substantif.

Les *Adjectifs ordinaires* qui suivent, sous le rapport de la déclinaison, les mêmes règles que les précédents se forment en leur ajoutant le suffixe : *tæ*; ainsi, le second se dit : *dâtœ*.

Il existe pourtant trois importantes exceptions : le premier se traduit par : *pârœ*, le vingtième par : *ñœzétm* (au féminin : *ñœzétme*), le quarantième par : *duzétm*.

Remarquons ici que le système de numération albanais présente une particularité curieuse. D'après *de Rada*, les dizaines paires se comptent par *vingtaines*; on dit ainsi : trois-vingts, etc. C'est ce qui se passe en danois et même en français dans les expressions : quatre-vingts, quinze-vingts. Par contre, les dizaines *impaires* sont dénombrées suivant la coutume générale.

*Rosen* fait observer que ce comput par vingtaines est propre aux langues caucasiques.

Les *Nombres distributifs* n'existent pas en albanais, le sens en est rendu par la préposition : *ngd* qui signifie : *chaque*.

Les *Pronoms personnels* affectent deux formes :

La première forme peut être appelée : *pleine* :

Singulier	}	Nominatif : <i>ou</i> , plus communément <i>oumæ</i> , je, moi ;
		Génitif, Datif : <i>moua, méye</i> , de moi, à moi ;
		Accusatif : <i>moua, me, moi</i> .
Pluriel	}	Nominatif, accusatif : <i>néve</i> , nous ;
		Génitif, Datif : <i>néve</i> , de nous, à nous.

La seconde forme peut être appelée : *brève* :

A tous les cas du singulier : *mæ*.

A tous les cas du pluriel : *na, ne*.

*Pronom réfléchi*. Accompagné ou non de l'adjectif possessif, il se rend par le substantif : *vétæhe-ya* qui se traduit littéralement par : *personne voici*, le mot *personne* ayant le sens de l'anglais : *self*.

*Vétæhe* se contracte souvent en *vète* qui est lui-même remplacé par : *vétæ* (individu). Ce dernier mot ajouté aux pronoms personnels correspond à : même. Ex. : *oûnævétæ* : moi-même.

*Pronoms possessifs*. En voici un aperçu :

*Im-i* (le mien), *ict-i* (le tien), *i-tiy-i* (le sien), *yóni* (le nôtre), *yoñay-i* (le vôtre), *i-turi-i* (le leur).

Les *Pronoms démonstratifs* se prennent aussi pour adjectifs, précédant toujours le nom :

*Kây* (celui-ci), *Kægó* (celle-ci).

*Aû* (celui-là), *ayó* (celle-là).

Au singulier et au pluriel, le féminin s'emploie seul avec le sens de : ceci, cela, ces choses.

En albanais il y a encore des pronoms attributifs, interrogatifs, relatifs et indéfinis.

Les *Adjectifs possessifs* se placent après les substantifs qui, à la première et deuxième personne, prennent la forme déterminée. Les voici :

	Nominatif	Génitif-Datif	Accusatif
MON :	<i>im</i>	<i>tim</i>	<i>tim</i>
MA :	<i>ime</i>	<i>time</i> ou <i>sime</i>	<i>time</i>
MES (masculin) :	<i>e mi</i>	<i>mi</i>	<i>e mi</i>
MES (féminin) :	<i>e mia</i>	<i>mia</i>	<i>e mia</i>

Au nominatif singulier, ton se dit : *ût* ou *yût*, ta : *yôte*, son : *i tiy* ou *i tiya*, notre (masculin) : *ûnæ*. (féminin) : *yonæ*, votre *yoñay*, leur (masculin) : *i ture*, (féminin) : *e ture*.

Le Verbe présente deux formes ou voix : *active* et *passive*.

Cette dernière ne possède que dans deux temps : le *présent* et l'*imparfait*, des désinences qui lui soient propres; elle s'emploie dans plusieurs cas, notamment le réfléchi.

Les *Modes* sont au nombre de cinq : *Indicatif subjonctif, optatif, impératif, participe*.

Le *subjonctif*, toujours précédé de la particule : *tæ* ne diffère (dans les verbes actifs) de l'indicatif que pour les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du singulier au présent. Dans les verbes passifs, cela ne se produit que pour la 2<sup>e</sup> personne, les verbes auxiliaires exceptés.

On peut déterminer deux *conjugaisons*.

*Première conjugaison*. Elle comprend :

1<sup>o</sup> Les verbes à *radical immuable*. Leur racine est monosyllabique; les exceptions se rapportent surtout à ceux qui proviennent d'une origine étrangère.

2<sup>o</sup> Les verbes à *radical variable* qui ont pour terminaison : *ielh, iely, ier, yéth* et *yék*.

*Deuxième conjugaison* : Elle comprend (et c'est la majorité) les verbes dont le radical est terminé par une voyelle.

Le singulier du *présent* se forme par l'addition au radical des consonnes : *ñ* pour la 1<sup>re</sup> personne, *n* pour la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup>. A l'*aoriste*, les lettres ou syllabes de liaison sont intercalées entre le radical et la désinence.

Tous ces verbes sont *oxytons*, c'est-à-dire qu'ils présentent un accent aigu sur la dernière syllabe.

Les autres verbes sont plus ou moins irréguliers.

Les *Verbes auxiliaires* offrent plusieurs anomalies.

*Kam* (j'ai) tire ses temps de deux racines différentes.

*Yam* (je suis) voit dans plusieurs de ses temps l'y initial précédé de : *k*.

(Pour leur conjugaison, comme pour toutes les autres en général, se reporter au *Manuel de la langue chkype* de Dozon, Paris, Ernest Leroux, édit.).

*Verbes irréguliers.* Il nous est impossible d'entrer ici dans des détails. Les anomalies sont de divers genres et de divers degrés. Elles regardent tantôt le radical qui peut subir de nombreuses variations, tantôt les désinences ou bien les deux à la fois. La manière d'accoler les désinences aux radicaux peut également différer. Quelquefois il y a mélange des formes des deux conjugaisons, enfin les temps peuvent être tirés de racines différentes.

Les *Temps simples* sont les suivants : *Présent, Imparfait, Aoriste, Optatif, Impératif.*

Les *Temps composés* : *Parfait, Plus-que-Parfait, Futur, Futur passé, Conditionnel* se forment à l'aide des participes de chaque verbe et des temps des verbes auxiliaires : *Kam* (j'ai) pour l'*actif* et *Yam* (je suis) pour le *passif*.

Faisons ici les remarques suivantes :

1° L'*aoriste* et l'*optatif* se distinguent au *passif* par l'augment. : *ou*.

2° Il existe un second *plus-que-parfait* où l'*imparfait* de l'auxiliaire est remplacé par son *prétérit*.

3° Le *futur* est précédé de la particule : *to*, altération de : *dó* (il veut).

*Temps composés admiratifs.* C'est une originalité de l'albanais; ils ont un sens tout-à-fait spécial : l'admiration ou l'étonnement parfois ironique. Pour les former, on joint à la suite du participe, privé de son

suffixe caractéristique, soit le *présent*, soit l'*imparfait* de l'auxiliaire : *Kam*.

Le *Participe* qui a le sens du passé est le même pour les deux voix. Uni à des propositions ou à une particule et précédé ou non de l'article, il donne naissance à des combinaisons qui tiennent lieu de l'*Infinitif* et du *Gérondif*, modes qui, nous l'avons vu, n'existent pas en albanais.

Le *Nom verbal* est également tiré du *Participe*.

Le *Conditionnel* français est formé du *subjonctif* précédé de la particule caractéristique du futur *tó*.

Les *Adverbes* peuvent, sous le rapport de l'origine, se diviser en :

1° *Adverbes* proprement dits : primitifs ou dérivés.

2° *Préposition* ayant le sens adverbial.

3° *Adjectifs* et *Participes* ayant le sens adverbial.

4° Cas des noms.

5° Locutions composées.

*Préposition.* La plupart, sinon toutes, ont été primitivement des adverbes. Il y en a de simples et de composées, soit d'un adverbe et d'une préposition, soit d'une préposition et d'un nom; elles se construisent alors avec différents cas.

*Conjonctions.* Parmi celles de subordination, il y en a qui régissent le *subjonctif*, seule : *ndæ* (*si*) peut se construire avec l'*optatif*.

La *Formation des Mots* est, en somme, fort peu connue; en albanais on ne peut pas, comme dans les langues slaves et germaniques, créer des composés à l'infini. Ils sont surtout formés par *dérivation*, en adjoignant aux mots-racines des suffixes, rarement des préfixes qu'on leur relie à l'aide de lettres ou de syllabes *épenthétiques*.

*Syntaxe.* La grammaire albanaise, tout en conservant beaucoup de propriétés des langues synthétiques, a fait cependant de grandes concessions au principe de l'analyse. La plus importante, sans doute, est la création de l'article qui n'existe dans les poèmes homériques qu'à l'état latent, et qui est resté inconnu aux Latins. Notons encore dans cet ordre d'idées que le génitif suit toujours le nom qui le régit; que seul l'adjectif possessif peut séparer le nom d'avec son adjectif, que la préposition précède toujours son régime, de même que l'auxiliaire est placé immédiatement devant le participe du verbe principal.

Néanmoins, dans une foule de cas, l'albanais est resté fidèle à la synthèse antique, ne craignant pas de faire attendre le sujet et de suspendre le sens jusqu'à la fin des phrases. Cela n'arrive pas seulement pour les incidentes, mais encore pour les principales comme celles-ci :

« *Au milieu du chemin, le garçon le prit la faim.* »  
(La faim saisit le jeune homme au milieu du chemin).

En général, la construction de la phrase albanaise a beaucoup d'analogies avec la française. Toutefois elle est plus libre quant à l'ordre des parties constituantes de la proposition, qui se placent souvent d'après l'importance qu'elles prennent dans l'esprit de celui qui parle. Aussi voit-on fréquemment : le sujet après le verbe ou les compléments; l'apposition avant le verbe ou avant le sujet; le verbe à la fin de la phrase. Toutefois les règles que nous avons données plus haut sont absolues; jamais, par exemple, le génitif ne précédera le nom qui le régit, etc.

Voici, d'après Dozon, un spécimen de construction

d'une phrase albanaise avec sa traduction littérale et sa prononciation figurée :

<i>Albanais :</i>	<i>Coimæ</i>	<i>miræ</i>	<i>e</i>	<i>Koupatôn</i>	<i>çdoneri</i>
Prononciation :	Choumeu	mireu	e	Koupeutôn	chdoneri
(Traduction :	(Très	bien	le	comprend	chacun)
<i>Albanais :</i>	<i>sisæ</i>	<i>i</i>	<i>çtrudhi</i>	<i>zæmbærcæ</i>	<i>Kætiy</i>
Prononciation :	sisæ	i	çtruth (Anglais)	zeumbeureneu	Keutii
(Traduction) :	(combien lui	serra		le cœur	à ce)
<i>Albanais :</i>	<i>reçpërit</i>	<i>Kæyô</i>	<i>vdëKiyæ</i>	<i>e tæ</i>	<i>çoKyesæ</i> <i>tiyæ</i>
Prononciation :	reçpërit	Keuyô	vdëKiyæ	e teu	çoKyesen tiyæ
(Traduction) :	(marchand	cette	mort	celle de l'épouse	sienne)

En passant remarquons la fréquence de la lettre : *æ*, mais ajoutons que plusieurs albanologues reprochent à Dozon d'en abuser et d'écrire sous ce signe certains sons qui pourraient être rendus par les autres formes de l'*e*.

Ce serait maintenant le lieu d'aborder l'étude de la littérature albanaise... si vraiment elle existait dans le sens habituel du mot. En réalité, elle ne comporte que des chants de différents genres, quelques fables et des contes. Au cours de notre étude, nous avons cité les premières de ces productions populaires (il n'en existe en effet pas d'autres, si ce n'est quelques rares en Italie méridionale) qui nous ont paru typiques. Il nous reste donc maintenant à donner des échantillons des secondes.

Voici tout d'abord une fable :

## L'ARAIGNEE, LA CIGALE ET L'ABEILLE

Une femme vieille et malade avait trois filles de caractères tout différents : la première une tête folle, seulement occupée du soin de sa personne, appelée : *Mërimang* (Araignée); la seconde, insouciant, passant tout son temps à chanter, nommée : *Kigjdl* (Cigale); la troisième, industrieuse, ne perdant pas une minute, répondait au nom de : *Blëta* (Abeille).

La pauvre vieille, toute perchée sur sa couche appelle à tour de rôle ses trois filles pour l'aider à se retourner dans son lit et lui porter quelque nourriture.

« Je suis en train de préparer la trame de ma toile, répond la première, et ne puis me déranger. »

« *Ensh e ensh*, répond la vieille, *e kur mos mlosh!* »

« Qu'il te soit donné de préparer toujours et de ne jamais compléter ton travail » ! C'est-à-dire, « qu'il ne te produise jamais » !

Et la seconde de répondre : « Je chante et ne puis interrompre mon chant. »

« *Kenosh e kenosh*, répond la vieille, *der plac in shpin!* « Chante et chante jusqu'à ce que tu crèves par le dos! » Et c'est la cigale qui chante toujours jusqu'à ce qu'elle se dessèche et qu'elle laisse, comme témoignage de la malédiction de sa mère, la carcasse de son corps attachée à une branche, le dos fendu.

La troisième fille répond aux désirs de sa mère, s'approche d'elle, la retourne sur sa couche, la met à son aise, puis ensuite, lui prépare un gâteau qui la réconforte, et la vieille la bénit :

*Kiosh bëku! e Kiosh drita t'parvé e shuinta djialvé!*

« Que tu sois bénie ! Que tu sois la lumière des ancêtres et l'aliment des vivants ! » C'est l'abeille dont

la ruche donnera la cire, qui entretiendra le feu sacré de la tombe, et le miel qui nourrira les vivants. »

Nous allons enfin aborder une forme de littérature populaire qui, dans tous les temps, dans tous les pays, a toujours charmé les foules et, à plus forte raison, ces grands enfants que sont les Orientaux; nous voulons parler des contes.

Étant donné ce que nous avons dit du caractère des Albanais, il n'est pas étonnant de rencontrer chez eux une riche moisson de ces récits. Un assez grand nombre en ont été recueillis par des albanologues tels Hahn et Dozon à qui nous emprunterons les exemples que nous allons citer.

Il y a d'ailleurs un choix à faire parmi ces productions car, il faut bien l'avouer, la plupart d'entre elles ne présentent pas un grand intérêt. On y rencontre encore plus de puérités que de réelles naïvetés; les invraisemblances y sont maintes fois choquantes, sans même avoir pour excuse d'amener d'amusantes péripéties. Souvent les répétitions, les longueurs sont fatigantes, pour nous du moins, car dans ces pays d'Orient, comme on a toujours le temps, c'est un charme de plus.

Néanmoins, on y rencontre des passages pittoresques, des aperçus originaux et l'on y salue au passage bien des épisodes qui se retrouvent dans les contes de Grimm ou de Perrault. Est-ce à dire, comme certains, que les Albanais ont été les créateurs de toutes ces fables ?

Nous ne pensons pas, car elles existent chez les plus anciens conteurs, qu'ils soient scandinaves, celtes ou

germans. C'est un vieux fonds commun à toutes les races humaines.

Quoiqu'il en soit, voici quelques analogies que nous avons relevées au cours de nos lectures.

Dans le conte de « La Fille promise au Soleil », nous voyons, au milieu du récit, cette princesse pousser la porte d'un jardin dans lequel elle trouve une quantité d'animaux et d'hommes changés en pierres. Parmi eux, un roi tient à la main un papier portant ces mots : « la femme qui sera capable de passer trois jours, trois nuits et trois semaines sans dormir, je l'épouserai, car je ressusciterai. »

Ne retrouvons-nous pas ici la « Belle au Bois dormant » ?

Nous songerons aussi au « Chat botté », quand il dévore l'ogre qu'il a défilé de se changer en souris, en lisant le conte des : « Diables dupés » où il s'agit d'un père qui avait envoyé son fils chez les diables pour apprendre leurs diableries. Le jeune homme réussit tellement bien qu'il dupa ses maîtres eux-mêmes. Ceux-ci, en courroux, se mettent à sa poursuite, et, après maintes péripéties au cours desquelles tous nos personnages se soumettent à des métamorphoses variées, les diables finissent par se changer en poules; leur élève se mue alors en renard et les croque.

Dans le « Conte des souliers », nous aurons tout d'abord une réminiscence de Cendrillon. En effet, la femme d'un roi avant de mourir, se commande une paire de souliers et demande à son mari d'envoyer, dès son décès, un serviteur de ville en ville afin de faire essayer lesdits souliers à toutes les femmes et filles; celle qui pourrait les chausser deviendrait reine. L'expérience ne réussit avec aucune, sauf avec la pro-

pre fille du roi qui, un jour, avait par curiosité, mis les escarpins en question. Mais voici que le monarque s'avisa d'épouser la jeune personne, sous prétexte d'obéir à la dernière volonté de sa mère. Ce mariage monstrueux fut évité grâce à des stratagèmes qui font l'objet de la suite du conte. L'histoire de Peau d'Ane nous vient naturellement à l'esprit.

Enfin, le Petit Poucet se retrouve en Albanie. On pourrait chercher encore d'autres analogies, mais ne tombons pas dans des longueurs. Remarquons en passant que ces fables glorifient généralement la ruse et l'astuce, que les mises à mort y sont fréquentes et qu'elles ont rarement un but moral.

Toutefois un conte : celui du « Fils ingrat » (que l'on voit aussi dans le recueil de Grimm) rentre dans cette dernière catégorie. Il s'agit d'un père qui avait toujours été très bon pour son fils, mais que sa bru ne pouvait pas souffrir. Elle obtient de son mari de renvoyer le vieux de la maison familiale; le malheureux réclame au moins quelques hardes, mais la mégère ne lui accorde qu'une couverture de cheval et elle ordonne à son petit garçon d'aller la quérir à l'écurie. Comme celui-ci n'en rapporte que la moitié, son père lui demande pourquoi il n'a pas exécuté ce qui lui avait été commandé. « C'est que, répond l'enfant, je garde l'autre moitié pour quand tu seras vieux à ton tour. » Ces paroles firent rentrer en lui-même le fils ingrat qui se jeta aux genoux de son père et mit sa femme à la porte.

Nous allons maintenant donner lecture de trois contes en entier, les ayant choisis aussi courts et aussi originaux qu'il nous a été possible.

Voici d'abord : « Le Coq et la Poule ».

« Il était, il n'était pas, il était... »

Ceci est une formule qui commence la plupart de ces récits, formule bien inférieure on le voit, à notre : « Il était une fois ». — tout en ayant la même signification.

### LE COQ ET LA POULE

Il était, il n'était pas, il était un vieillard qui avait un coq et une vieille qui avait une poule; cette poule pondait chaque jour un œuf. Chaque jour aussi le vieillard venait chez la vieille et lui demandait un œuf; mais elle refusait d'en donner, et le vieillard, à la fin lui dit : Le temps viendra où tu me demanderas aussi à moi quelque chose.

Et il dit à son coq : pourquoi ne pouds-tu pas aussi, toi? Le coq, alors, s'en alla dans le jardin d'un roi, et se mit à crier : Kikikou! Le roi l'ayant entendu, commanda à ses serviteurs de le prendre et de l'enfermer dans le trésor. Là, le coq, quand il se fut bien gorgé d'or, fit le mort, et les gens du roi, le croyant crevé, le jetèrent sur le fumier. Lui, de détalier, et étant revenu chez son maître, il lui dit : « Suspends-moi par les pattes, la tête en bas; puis secoue-moi et applique-moi des coups de bâton ». Le vieillard le suspendit, se mit à le battre, et le coq rendit par le bec quantité de sequins. Son maître ainsi se trouva riche.

La vieille, quand elle apprit que le coq pondait des sequins, accourut chez le vieillard lui en demander quelqu'un. — « Non, lui répondit-il; lorsque je te demandais un œuf de ta poule, tu refusais de m'en donner; eh bien! moi aussi, maintenant je te refuse ».

La vieille revint au logis et dit à sa poule : « Pour-

quoi ne me pouds-tu pas aussi des œufs d'or, toi? » Alors la poule s'en alla demander au coq, comment il s'y prenait pour pondre des sequins? — « Si tu veux en faire autant, répondit-il, tu n'as qu'à manger des serpents ».

La poule courut chercher des serpents et les avala; après quoi elle dit à la vieille de la suspendre par les pattes et de la frapper à coups de bâton. L'autre ne se fut pas plus tôt mise à battre la poule, que les serpents lui sortirent par le bec, et, s'étant jetés sur la vieille, ils la dévorèrent.

Tant pis pour elle; le conte est fini et il nous a laissés en bonne santé.

### LA PRINCESSE QUI FUT A LA GUERRE

Il était, il n'était pas, il était un roi qui avait trois filles et qui fut un jour requis d'aller à la guerre.

Comme il était faible et déjà vieux, cela le tourmenta beaucoup; il restait assis des journées entières, réfléchissant à ce qu'il devait faire.

Sa fille aînée vint le trouver et lui dit : « Qu'as-tu aujourd'hui, seigneur, pour être aussi triste? » — « Cela t'importe peu, passe ton chemin. » — « Mon père chéri, je veux le savoir, et ne partirai pas avant que tu ne me l'aies fait connaître ». — « Que te dirais-je, ma pauvre fille? On m'a commandé d'aller à la guerre et je suis trop vieux pour m'y rendre. » — « Oh! je croyais que tu te cassais la tête pour savoir comment tu arriverais à me marier », fit hautainement la fille, et elle abandonna son père.

Là-dessus, vint la seconde qui dit : « Qu'as-tu, petit père, pour être aussi triste? » — « Cela t'importe peu,

« passe ton chemin ». — « Non, tu dois me le dire, je veux le savoir ». — « Je ne te le dirai pas, car tu me répondrais comme l'autre. » — « Non, certes, je ne le ferai pas ». — « Eh bien, écoute mon enfant, on me convoque pour aller à la guerre et je suis trop vieux pour m'y rendre. » — « Ouais ! Je croyais que tu te cassais la tête pour savoir comment tu arriverais à me marier ! » s'écria la jeune fille, et elle passa son chemin.

Alors survint la plus jeune qui demanda : « Qu'y a-t-il, petit père, pour que tu sois aussi triste ? »

Et le roi lui parla comme à ses sœurs.

« C'est cela qui te chagrine tant, répondit la jeune fille ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Dis qu'on me confectionne de beaux habits d'homme, donne-moi un bon cheval et j'irai à la guerre à ta place. » — Allons donc, tu es une jeune fille et tu veux aller à la guerre ? — « Ne t'inquiète pas de cela, non seulement j'irai, mais je vaincrai. » — « Eh bien, alors, à la Grâce de Dieu », concéda le roi.

Il lui fit faire un costume d'homme et lui donna un bon cheval. La jeune fille partit pour la guerre et triompha des ennemis.

A cette campagne, participait également le prince d'un autre royaume. Comme il revenait chez lui de compagnie avec la princesse, ils arrivèrent dans son château et, à ce moment le jeune homme soupçonna le sexe de son hôte. Il alla trouver sa mère et lui dit : « Je crois que c'est une jeune fille ». Elle s'étonna de ce propos et répondit : « Comment une jeune fille peut-elle aller à la guerre ? »

Mais lui garda son opinion.

« Pour tirer l'affaire au clair, lui conseilla sa mère,

mène-le dans la forêt, et dors à côté de lui sur le gazon. Quand vous vous lèverez, si tu vois que la place où tu t'es couché est plus fraîche que la sienne, alors c'est une fille, dans le cas contraire, c'est un homme. »

Ils allèrent ensemble dans la forêt et s'étendirent sur le gazon. Lorsque le prince fut endormi, la jeune personne se releva et fut se reposer à une autre place qu'elle quitta avant le lever du jour pour revenir à sa couche primitive.

Quand ils furent debout, le prince examina les places et s'aperçut que celle de la princesse était plus verte que la sienne. Dès qu'il fut de retour, il raconta le fait à sa mère qui lui répondit : « Ne t'avais-je pas dit que c'était un homme ? »

Mais lui n'était pas convaincu.

Lorsque la jeune fille prit congé pour rentrer dans son royaume, et fut sortie de la ville, elle cria : « Une princesse fut à la guerre ! J'y allai pour faire honte à l'âne du roi ! »

Quand le jeune homme entendit cela, il dit à sa mère : « Vois-tu que j'avais raison ! Mais j'irai dans son royaume et la prendrai pour femme. »

Le prince se revêtit de vieux habits, acheta un lot de bobines, de quenouilles et de rubans de cou. Il se rendit dans la ville qu'habitait la princesse, offrant sa marchandise en criant : « Bobines, quenouilles, colliers pour la dent d'or ». Car il avait remarqué que la jeune fille avait remplacé par une dent d'or celle qu'elle avait perdue.

Quand les suivantes de la princesse entendirent le vendeur, elles lui dirent : « N'entends-tu pas, maîtresse, ce que dit ce gueux ? » — « Laissez-le crier ». — « Ne lui achèterons-nous rien ? — « Achetez ce

que vous voudrez ». Lorsqu'elles eurent fait venir le mercier, la princesse lui demanda quel prix il exigeait pour un ruban de cou. — « Pas d'argent, répondit-il, mais une mesure de pois ». — En entendant cela, les servantes se mirent à rire, mais la princesse ordonna de lui donner satisfaction.

En voulant secouer le sac, il laissa les pois tomber à terre et se mit à les ramasser un à un jusqu'au soir. — « Mais pourquoi, lui dirent les servantes, ne nous as-tu pas demandé une autre mesure de pois, plutôt que de ramasser ceux-ci ? » — « Il n'importe, car c'est la première fois que je fais du commerce. En revanche, je vous demanderai une petite chambre pour y passer la nuit ».

La permission obtenue, le prince se mit aux aguets et découvrit l'endroit où l'on déposait les clefs qui servaient à enfermer la princesse.

Quand vint la nuit, il les prit, ouvrit la porte de la chambre, projeta sur la jeune fille une herbe soporifique qu'il possédait, et la chargeant endormie sur ses épaules, il l'emporta dans son pays.

Quand la princesse se réveilla, elle se retrouva dans un royaume étranger et, pendant trois ans, demeura privée de l'usage de la parole.

A la fin, la mère du prince perdit patience et lui dit : « Tu es fou d'avoir fait tant et tant de chemin pour nous ramener cette muette. Deviens enfin raisonnable, laisse-la et prends une autre femme ».

Ainsi fut fait, et un grand mariage eut lieu. Comme à chacun des invités, on avait offert un cierge allumé, on en donna également un à la muette.

Quand la fête fut à sa fin, celle-ci ne jeta pas son cierge, comme les autres assistants, mais le garda

dans sa main. Et tous lui disaient : « Eh, la muette, tu vas te brûler la main ! Mais elle avait l'air de ne pas entendre. Alors intervint le futur : « Laissez ma fiancée lui parler ». — Et la fiancée dit : « Muette, mais tu vas te brûler la main » ! » — Tout-à-coup, celle-ci s'exclama : « Deviens toi-même muette, et retourne là d'où tu viens ! J'ai adressé un seul mot au prince, et pour cela, je suis devenue muette pendant trois ans. Toi, tu as encore la couronne nuptiale sur la tête, et tu m'invectives en me traitant de muette ! »

Quand le prince entendit que la princesse parlait de rechef, il renvoya la nouvelle future et reprit l'ancienne.

Ils vécurent heureux et prospérèrent.

Afin d'épuiser le sujet qui nous occupe, relatons un dernier conte, celui du *Pou*.

## LE POU

Il était, il n'était pas, il était un roi qui avait une fille. Un jour il lui dit : « Ne veux-tu pas m'épouiller un peu » ? Et elle se mit à l'épouiller. Mais ne voilà-t-il pas qu'elle lui trouve un pou dans la barbe ! Tout étonnée, elle le montre au roi. « Mets-le quelque part, dit celui-ci, que nous voyons ce qu'il en adviendra, car ce pou doit signifier quelque chose ; jamais jusqu'ici je n'en avais trouvé dans ma barbe, et, puisqu'il s'en rencontre un, cela annonce quelque prodige.

La fille du roi lui obéit, elle mit d'abord le pou dans une boîte ; mais en peu d'instants, il grossit tellement que la boîte ne pouvait plus le contenir. Ils le retirent de là, et l'enferment dans une armoire, mais là aussi il devient bientôt si grand, qu'il n'y tenait qu'avec

peine. Le roi se décida donc à l'ôter de là et fit annoncer par le crieur, qu'il donnerait sa fille en mariage à l'homme qui devinerait ce que c'était que ce pou.

Tout le peuple se rassembla, mais personne ne découvrit ce que c'était, car il ressemblait bien moins à un pou qu'à un bouc barbu. A la fin, le diable aussi se présenta, et, au premier coup d'œil, il dit que c'était un pou. Le roi eut des soupçons, il pensa en lui-même : « Celui-là ne doit pas être un homme ». Et il ne voulut pas lui donner sa fille.

Le lendemain, il réunit de nouveau tout le peuple, mais sans plus de succès. Le même diable, qui avait paru la veille, se présente encore, quoique sous un costume différent; le roi le refuse derechef. Le troisième jour, pour le dire en peu de mots, il revient encore, autrement habillé; nouveau refus du roi. Alors, le diable lui dit : « Montre-la moi un peu ». Et, à l'instant qu'il l'aperçut, il la saisit et l'emporta sous terre, là où il avait sa demeure.

Le roi, après que sa fille lui eut été ainsi ravie, fit crier publiquement défense à quiconque d'avoir de la lumière cette nuit-là. Or une certaine vieille n'eut pas égard à cette défense. Le lendemain, on l'appelle au palais et on lui demande pourquoi elle n'avait pas observé l'ordre du roi ! — « J'ai, répondit-elle, sept fils; tous, tant qu'ils sont, ils ne viennent à la maison que le soir et s'en vont le matin; si donc je ne me divertis la nuit, quand me divertirai-je ? » Le roi demanda alors à la vieille quel métier avaient ses fils. « Moi-même je l'ignore, fit-elle, mais ce soir, quand ils viendront, je veux m'en enquérir. » — « Eh bien, envoie-les moi ».

Le soir, à l'heure où l'on quitte le travail, les fils

de la vieille arrivent au logis tous les sept, et la mère les avertit que le roi les voulait voir. Le lendemain donc ils se lèvent et vont se présenter au roi, lequel, après leur avoir d'abord demandé de qui ils étaient les fils, leur posa cette question : « Que savez-vous faire ? »

« Moi, répond l'aîné, j'ai pour talent d'entendre un homme, si loin qu'il puisse être. »

« Moi, fit le second, je commande à la terre de s'ouvrir, et sur le champ, elle s'ouvre. »

Le troisième dit : « Moi, je sais dérober à toute personne un objet sans qu'elle s'en aperçoive. »

Le quatrième : « C'est moi qui lance un soulier jusqu'au bout du monde. »

« En quelque lieu que je me trouve, fit le cinquième, je dis : qu'une tour soit, et à l'instant elle est. »

Le sixième dit : « Moi, j'ai pour talent, si haut que soit un objet, de l'abattre, en tirant, d'un seul coup. »

« Moi, dit le dernier, quand même une chose tomberait du ciel, je la reçois dans mes mains avant qu'elle ne touche terre. »

Le roi, ainsi informé de ce qu'ils savaient faire, leur ordonna de se mettre en quête de sa fille, et les régala de quelques sacs de sequins d'or.

Les voilà partis. Quand ils eurent cheminé cinq à six jours, l'un d'eux dit : « Hé ! toi qui entends, prête donc l'oreille pour savoir si nous approchons. » Il mit l'oreille à terre, et leur dit : « Nous n'y sommes pas encore, mais il ne s'en faut pas de beaucoup ». Puis au bout de quelque temps, ayant écouté de nouveau : « Nous y voilà », fit-il.

Un peu plus loin, ils dirent au second d'ouvrir la terre. Il suffit d'un mot qu'il prononça, la terre s'en-

trouvrit, et le troisième y entra pour prendre la fille du roi. Mais, pour en devenir maître, il fallait qu'il trouvât le diable dormant. Il attend un peu, jusqu'à ce qu'il se fût endormi, puis tout doucement, tout doucement, il saisit la fille que le diable tenait couchée sur sa poitrine, et à sa place il mit un crapaud. Ce fut alors au tour du quatrième de descendre, lequel, prenant un des souliers du diable, le lança au bout du monde. Ensuite, ils s'éloignèrent tous ensemble, emmenant la fille du roi.

Le sommeil du diable ne fut pas long. En se réveillant, il eut beau regarder de droite et de gauche, plus de princesse ! Il se lève pour voir qui l'avait enlevée. mais d'abord il chercha ses souliers, et n'en trouva qu'un. A force de porter les yeux de côté et d'autre, il aperçut le soulier et s'élança pour aller le prendre.

Pendant qu'il courait ainsi au bout du monde, ceux qui emmenaient la demoiselle avaient pris bien de l'avance. Pourtant il fit si grande diligence qu'il ne tarda pas à les rejoindre, et, comme ils le virent approcher, ils dirent à celui que cela regardait de faire la tour. En un clin d'œil il vous fait une tour fermée des quatre côtés, et qui n'avait ni fenêtre ni ouvertures quelconques, aussi le diable perdit-il sa peine à vouloir y entrer. A la fin, il les pria de lui laisser voir un moment la jeune fille. Ils firent un trou dans le mur, juste assez grand pour les yeux, mais cela suffit au diable; à peine l'eut-il aperçue par ce trou que, la ravissant de nouveau, il s'éleva dans les airs, si haut, si haut, qu'on ne le voyait plus. Sur quoi, celui qui était bon tireur ajusta le diable, qui fut tué sur le coup, mais l'autre ne laissa pas toucher terre à la jeune fille, auparavant il s'élança et la reçut dans ses bras.

Ayant ainsi échappé une seconde fois au diable, ils continuèrent leur route et arrivèrent chez le roi. Enchanté d'avoir retrouvé sa fille, le roi ordonna une illumination générale et de grandes réjouissances. Ensuite il lui demanda auquel des sept frères elle était surtout redevable de la vie. Tous, répondit-elle, ont contribué à me sauver, mais plus que les autres celui qui m'a reçue dans ses bras (Or celui-là était le plus jeune et le plus beau de tous, ainsi que j'ai oublié de vous le dire). C'est pourquoi le roi lui donna sa fille en mariage, et, en mourant, il lui laissa son trône; quant aux autres frères, il leur conféra des emplois et des dignités.

Ils vécurent longtemps et prospérèrent.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Barbarich. — Benloew. — Dozon. — Dumont. — D' Jäck.  
— Malte-Brun. — Paganel. — Pouqueville. — Schneider.  
— Siebertz. — Szamatolski.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

## GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

**A l'heure actuelle il n'existe pas encore d'Albanie.**

A l'heure où nous traçons ces lignes — fin 1913 — les frontières de la future Albanie ne sont pas encore délimitées; on ne connaît pas le statut qui lui sera imposé. Comme d'autre part, il n'existe point de contrée qui, géographiquement, ethnologiquement, historiquement puisse, à proprement parler, porter ce nom, nous avons intitulé notre étude : *Les Pays d'Albanie*.

Sous réserves de ce que nous venons de dire, et dans un but de simplification, nous emploierons toutefois au cours de notre travail le terme résumé d'*Albanie*.

### **Limites géographiques des pays étudiés.**

Au point de vue géographique, la contrée qui va nous occuper est comprise dans les limites des anciens vilayets turcs de Scutari, Janina, Kossovo ainsi que du sandjak de Novi-Bazar. Autrement dit, elle est bornée à l'Ouest par la mer Adriatique, au Nord-Ouest par le Montenegro, au Nord et au Nord-Est par la Serbie, à l'Est par la Macédoine et au Sud par la Grèce. Il est

bien entendu qu'il s'agit ici des frontières antérieures aux dernières guerres balkaniques.

### Limites ethnographiques.

Il y a une trentaine d'années, le consul grec à Scutari : Maorommatis, faisait remarquer avec raison dans le journal « Akropolis » qu'on peut donner au mot : Albanie un sens ethnographique beaucoup plus étendu que le sens géographique.

Il reconnaissait cinq zones ethnographiques :

1° L'Albanie du Sud, de la frontière grecque au fleuve Skombi.

2° L'Albanie Moyenne, du Skombi au Mati.

3° La Haute-Albanie, du Mati au Montenegro.

4° L'Albanie Nord-Est, englobant Novi-Bazar, s'étendant vers l'Est en comprenant : Prizren, Prichtina, etc.

5° La Macédoine de l'est, depuis les lacs d'Okrida et de Presba jusqu'à Prilep et Monastir.

Pour être complet, il faudrait ajouter à cette classification de Maorommatis que d'importantes colonies d'Albanais vivent en Grèce, Italie, Sicile, Montenegro et territoire autrichien.

### Architectonie.

Avant d'aborder l'étude orographique de l'Albanie, disons quelques mots des théories architectoniques qui ont été émises à son sujet.

D'après Cvijitj, les Alpes dinariques ne se prolongeraient pas par les Alpes albanaises, elles se termineraient au Nord du bassin de Scutari après avoir abandonné leur direction primitive pour s'incliner vers le N.-E. et prendre une direction N.-E. S.-O.

Au sud de cette chaîne, se trouve une grande dé-

pression qui peut se partager en trois parties : la conque de Metochia (2.263 kilomètres carrés, d'après Gravier), la plaine de Scutari et celle de Medua qui correspond d'ailleurs à la fosse la plus profonde de l'Adriatique. C'est seulement au Sud de cette dépression que commenceraient les Alpes albanaises proprement dites, dont la direction est : Nord-Sud. Cependant il existe dans ce pays si tourmenté trois chaînes qui font exception à la direction générale.

La plus septentrionale en est la plus intéressante, car elle présente les mêmes caractéristiques que les Alpes dinariques dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire qu'elle s'infléchit vers le N.-E. et finit par aboutir à une sorte de nœud orographique où se rejoignent : les Alpes dinariques, celles de Transylvanie, les Balkans.

Cvijitj essaie d'étayer géologiquement sa théorie en faisant remarquer la richesse en calcaires et en phénomènes carsiques des Alpes dinariques, caractères qui se rencontrent à un bien moindre degré dans les montagnes gréco-albanaises.

Lors de la publication d'un de ses ouvrages récents (1908), il a persisté dans son opinion, bien qu'elle ait été combattue par presque tous les savants.

Ainsi, Edouard Suess dit qu'il n'y a pas de délimitations naturelles entre les Alpes dinariques, celles d'Albanie, de Dalmatie, du Tyrol méridional et de la Lombardie. Philippson et Vetter sont d'avis que l'on peut parfaitement admettre une soudure entre les Alpes dinariques et albanaises. Le baron Nopcsa, tout en étant de la même opinion, avoue que nous en sommes encore à ignorer l'architectonie de l'Albanie; sans doute est-il dans le vrai.

## OROGRAPHIE

D'une manière générale, on peut dire que l'Albanie se compose de deux immenses terrasses qui font face à l'Ouest : la première s'élève par des falaises au-dessus de la mer ; la seconde commence quatre ou cinq lieues en arrière et se prolonge dans l'intérieur jusqu'aux grandes montagnes. Naturellement, elles présentent des dépressions pour livrer passage aux fleuves côtiers et à leurs affluents.

Quatre systèmes orographiques bien distincts existent en Albanie :

1° La chaîne transversale des Alpes septentrionales ;

2° Les groupes de plissements sur la frontière albanomacédonienne ;

3° Les groupes de montagnes épiro-albanaises ;

4° Les monts de l'Albanie Moyenne.

Étudions rapidement ces différents massifs.

1° Alpes septentrionales.

Elles bornent au Nord la vallée du Drin inférieur. Parmi elles, citons les monts Marangi, Clementi, Visitor, Mokara, Kopriounik, etc. Le sommet le plus remarquable : le Zlieb, au nord de la région d'Ipek s'élève à 2.133 mètres.

2° Groupe de la frontière macédonienne.

Ces montagnes se trouvent dans une contrée bornée au Nord par le pays de Prizren, à l'Ouest par le Drin Noir et les grands lacs d'Okrida et de Presba, au Sud par le bassin du lac Ventrok, enfin à l'Est par la Macédoine.

Nous y remarquerons les monts Sciar, de Liouma, Kara-Oman, Nereschka, etc., avec des sommets importants : le Louibotrin (3.050 m.), dans les roches paléo-

zoïques du Sciar, le Koritnik (2.910 m.), le Djaliche (2.471 m.), le Kodtchiasik (2.207 m.), à l'extrémité sud du Kara-Oman, le Peristeri (2.359 m.) sur la chaîne frontière albanomacédonienne, entre le lac de Presba et Monastir.

3° Le système épiro-albanais alimente les bassins de la Voïoussa, du Drynos, du Kalamas et de l'Arctinos. Il comprend, outre les monts d'Épire occidentale, ceux de Janina, les Philiataès, Grivas, Chimara (avec un sommet de 2.025 m.), Acrocérauniens (Mont Hélias, 1.503 m.), Nimersca, etc. Citons parmi d'autres sommets intéressants : le Tournata (2.136 m.) et le Katafidi (2.393 m.).

4° Le groupe des montagnes de l'Albanie Moyenne est borné au Nord par le fleuve Mati et le pays de Dibra, à l'Est par le Drin-Noir, les grands lacs, les monts Orestias. Au Sud il fait face au troisième système précédemment étudié. Nous y remarquons : les monts Mati avec le Sakolta (1.714 m.), les Odonista, avec le Jablanika (2.282 m.), les Scrapari-Dangli, le Valatos (comptant un sommet de 1.961 m.), les Monts Tomor (Mont Tomoritza, 2.413 m.), les Topali avec le Mont Signa (1.197). Les Galichitza, entre les lacs d'Okrida et de Presba, s'élèvent à 2.471 m. en leur point culminant. Il est à noter que ces régions montagneuses sont traversées par le bassin du Skombi qui est encadré, dans son cours moyen et inférieur par les Monts Grabe et les collines de Petova.

## GÉOLOGIE

La principale caractéristique de l'Albanie au point de vue géologique consiste dans la prédominance des terrains calcaires crétacés. Cet aspect crayeux pré-

sente une couleur « albe » qui, d'après certains étymologistes, donnerait son nom au pays.

Une conséquence importante de cette constitution physique entraîne l'existence des phénomènes que l'on appelle *carsiques*, du nom du plateau nommé Karst, qui domine Trieste, et qui en renferme le type.

Voici en quoi ils consistent :

Lorsque les régions supérieures de semblables pays sont dénudées de leurs forêts, les intempéries ont vite fait d'en former un chaos de pierres, troué de puits et d'excavations, qui varient depuis la valeur d'une simple fondrière jusqu'à celle de véritables conques pouvant contenir de grands bois. Ces excavations sont produites par les eaux pluviales qui rongent ces roches friables, ne peuvent être retenues à la surface. Elles pénètrent à l'intérieur de la montagne où elles forment des nappes, tout un réseau de rivières souterraines qui parfois reviennent au jour dans les vallées inférieures pour alimenter les lacs et les cours d'eau, ou bien qui jaillissent à la surface pour se perdre plus loin. Quelques-unes sourdent sur le rivage même de la mer. D'autres enfin, ne réapparaissent que lors des hautes eaux, ou bien suivant leur étiage, franchissent, soit un seuil, soit un autre, alimentant des fleuves qui appartiennent à des bassins tout différents.

Il s'ensuit donc que les hautes régions ne peuvent être que stériles et inhabitables. Grâce aux obstacles qu'elles ont ainsi opposé aux évolutions d'armées nombreuses, les Albanais du Nord ont pu demeurer indépendants. Ils ne sauraient cultiver que les excavations dont nous venons de parler, et où tout l'humus a été entraîné. D'autre part, ces conques n'ont entre elles que des communications extrêmement diffi-

ciles, et c'est la raison pour laquelle les habitants de ces régions vivent groupés en tribus n'ayant pas entre elles de liens politiques ou sociaux bien étroits.

Les terrains crétacés dont nous venons de parler et dont *les parties dénudées* sont affligées de ces phénomènes carsiques, sont de nature crétacée supérieure (ou inférieure dans certaines régions), plus généralement ils présentent les caractères du Flysch — schiste marneux crétacé — s'étendant en une large bande depuis le Nord du pays jusqu'à la hauteur de Corfou. Plus au Sud, ils se retrouvent encore, mais dans des terrains éocènes, c'est-à-dire ceux qui constituent la couche la plus ancienne des terrains tertiaires, avec des îlots de quaternaire et de mesozoïque, ou terrain secondaire récent. Le quaternaire se remarque principalement au Nord du golfe d'Arta, et sur la rive droite du fleuve Vouvo. Le mesozoïque enserme ce dernier îlot et s'étend au Nord du premier.

Le miocène, autrement dit le terrain tertiaire moins récent que l'éocène, mais plus récent que le pliocène, se rencontre surtout dans une vaste région qui se trouve au Sud et au Sud-Est des grands lacs.

Les terrains paléozoïques, c'est-à-dire les terrains secondaires qui renferment les fossiles les plus anciens, sont situés au contraire au Nord des grands lacs. Ils occupent une très importante région bornée à l'Ouest par le Drin et s'étendant au Nord jusqu'au delà de Prizren. A l'Est, elle est bordée par une bande de schistes récents. Cette bande, relativement étroite, s'étend depuis la latitude de Mitrovitza jusqu'à celle d'Argyrokastron.

Au milieu des gisements paléozoïques, il se rencontre des enclaves de mesozoïque avec dolomies (ou

marbres primitifs); un de ces flots se trouve à l'Est de Prizren, les autres près de Gostivar et de Radomir.

Parmi les terrains secondaires, mentionnons le triasique qui se montre à l'Ouest et au Sud-Ouest du lac de Scutari.

Une particularité curieuse de la région albanaise, ce sont les roches éruptives : ophites et melaphyres qui se voient dans les différentes couches de flysch. Elles sont disposées par chaînons parallèles à la côte dans la région du Drin. Puis on ne les rencontre plus que par massifs, groupés dans une même contrée d'ailleurs; les plus importants sont ceux qui avoisinent Koritza et Konitza.

Les terrains quaternaires occupent les basses vallées des fleuves et, comme il est aisé de se l'imaginer, les alluvions récentes bordent les lacs et les cours d'eau qui ne sont pas absorbés par les sous-sols crayeux.

## HYDROGRAPHIE

Avant que de passer à l'étude de l'hydrographie proprement dite, jetons un coup d'œil sur les côtes albanaises.

### Les Côtes.

La Bojana, déversoir du lac de Scutari, forme la frontière entre le Montenegro et l'Albanie; elle se jette dans le golfe du Drin qui reçoit encore, outre ce fleuve, le Mati. En descendant la côte, nous traversons la rade de Lales où se perd l'Arzen et que le cap Pali sépare de celle de Durazzo, bornée au sud par le cap Laghi. De ce point, jusqu'à la baie de Valona, se développe une côte marécageuse, parsemée d'étangs, de lagunes et de lacs comme ceux de Kavakli et

d'Arta. Cette région alluvionnaire a été formée par les dépôts du Skombi, du Semeni et de la Voïoussa. Le cap Linguetta qui ferme au sud la baie de Valona est l'extrême pointe de la chaîne des Monts Acrocéranien, si redoutés des anciens navigateurs. Eux-mêmes se prolongent par les Monts Chimara jusqu'à l'entrée du canal de Corfou, lequel sépare l'île de même nom du continent. La rive albanaise dudit canal est très découpée, formant, entre autres, les baies de Santi-Quaranta, Gomenitza, Plataria; ajoutons que jusqu'en Grèce, dont la frontière était bornée par la rive nord du golfe d'Arta, ce littoral est très montagneux.

En ce qui concerne la bathymétrie de l'Adriatique dans les eaux albanaises, la courbe des profondeurs de la cote — 100 est fonction de la nature du littoral, c'est-à-dire qu'elle est très voisine des rives montagneuses et qu'elle s'écarte d'autant plus des côtes que l'apport des alluvions est plus considérable. Les fonds du canal de Corfou sont de 50 mètres en moyenne avec fosse centrale de 69 mètres.

### Les Fleuves et les Rivières.

Étudions maintenant succinctement les fleuves dont nous venons de prononcer les noms.

#### La Bojana.

La Bojana (en albanais : Buna) est le Barbiana Livianus des Anciens. Comme nous l'avons dit, c'est le déversoir naturel du lac de Scutari. Jusqu'en 1859, ce fleuve n'avait pas de communication avec le Drin, mais durant l'hiver de cette année, il se produisit un phénomène dont on ne connaît pas bien les causes. Fût-il sismique ou bien alluvionnaire ? S'agit-il d'une cassure

géologique ? En tous cas, un chenal, nommé depuis : Drinassa, se fraya passage entre le Drin et la Bojana, envasant d'ailleurs fortement cette dernière et apportant de grands obstacles à sa navigation. Du temps des Vénitiens, des bateaux de commerce de 200 tonnes pouvaient la remonter jusqu'au lac. Aujourd'hui, non seulement ce ne serait plus possible, mais l'écoulement des eaux étant entravé, il se produit des dénivellations, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud, d'où il résulte que Scutari et, principalement son bazar, sont fréquemment inondés.

Le cours de la Bojana est à peu près de 30 kil. A son embouchure, elle se divise en deux branches : la turque au Sud et la monténégrine au Nord. Sa largeur est de 150 à 180 mètres, sa profondeur de 1 m. 50 à 4 mètres. La vitesse du courant (après le confluent de la Drinassa) peut s'évaluer à 3 kilomètres à l'heure. Son débit varie entre 75 et 20 mètres cubes à la seconde; ces différences proviennent des fortes pluies qui tombent sur cette côte en Août et Septembre et, aussi, des poches qui existent dans les terrains calcaires environnants et jouent ainsi le rôle de puits absorbants.

En prenant des précautions particulières, on peut remonter le fleuve jusqu'à Obotti, à environ 11 kilomètres de Scutari, avec des bateaux calant deux mètres. Ensuite, on transborde dans des barques plates très primitives appelées : *lounder*.

D'après ce que nous venons de voir, il serait facile de régulariser le cours de la Bojana et de lui donner une profondeur suffisante pour permettre l'accès de Scutari aux bateaux de mer. En même temps, on aménagerait le cours du Drin, ce qui supprimerait la Drinassa, assainirait la plaine qui pourrait être si fruc-

tuement cultivée, tandis qu'aujourd'hui les riverains, de crainte des inondations et des fièvres habitent les collines environnantes et n'en descendent que pour le travail de la terre, forcément insuffisant dans ces conditions.

Dans son ouvrage intitulé : *Beiträge zur Physischen Geographie*, Hassert expose les projets de l'ingénieur français Lelarge à ce propos.

### Le Drin.

Le Drin (en albanais : Drilo) présente plus qu'aucun autre fleuve de cette région des caractères différents suivant la nature des pays traversés.

Il est formé du Drin noir (Drilo zeze) qui est l'émissaire du lac d'Okrida en traversant la conque de Struga, et du Drin blanc (Drilo e bardh), collecteur des eaux de la conque : Diakova-Prizren.

Aux environs de Struga, l'on voit des vestiges de travaux hydrauliques que certains attribuent aux Romains, et d'autres aux Bulgares du temps de leur occupation d'Okrida.

Le fleuve est profond, étranglé, dans son cours supérieur. Sa vallée ne s'élargit un peu que près de Dibra et du confluent des deux Drin, dans les environs de KÛs-KÛs au lieudit : Pont des Vizirs (Oura Vezirit).

Plus loin, il forme la frontière entre les Mirdites et les Doukadgines au Sud, les Kastrati et les Poulati au Nord. Dans cette partie de son cours, il forme un torrent violent qui parcourt un défilé long de cent kilomètres, encaissé entre des rives souvent à pic. Il reçoit, de chaque bord, des petits torrents et des cascades, sans omettre l'appoint des sources jaillissantes. Enfin, à Vaudenjs, il débouche dans la plaine où il se

subdivise en deux branches : la Drinassa dont nous venons de parler, et une autre, qui traversant le district de la Zadrima, arrose Alessio et finit par un delta marécageux.

### **Le Mati.**

Le fleuve septentrional de l'Albanie du Centre est le Mati (Matia) qui joue le rôle de collecteur relativement aux torrents qui dévalent des hauteurs du pays des Mirdites, des Doukadgines, des Colobarda, etc., présentant tous les caractères propres aux cours d'eau traversant les régions calcaires. C'est seulement à Rasc, à une vingtaine de kilomètres de son embouchure, qu'il est complètement formé. A partir de ce moment, il devient alluvionnaire, impaludant les plaines de Barzolois et Poula Goursi. Sa vallée est la seule voie de communication entre le pays des Mirdites et celui des Doukadgines.

### **L'Ismi.**

Du même genre est l'Ismi (Ishmi) qui forme, géologiquement, le débouché de l'ancien golfe tertiaire albanais. C'est, en somme, un torrent peu profond qui réunit, à une quinzaine de kilomètres de la mer : la Zeza, la Tergouisa et le Lioum-Bislata. En albanais, soit dit en passant, le mot : Lioum signifie rivière.

### **L'Arzen.**

L'Arzen (Erzen) présente les mêmes caractères et impalude la région qui avoisine la côte.

### **Le Skombi.**

Le Skombi (Skoumb) fut appelé : Senussus ou Genu-sus par les Anciens. Son nom albanais signifie : rocher.

Il collige les torrents qui proviennent de l'amphithéâtre montagneux : Odonista, Velatos et Jablanitza. Son débit est considérable et croît beaucoup en Automne et en Hiver; vers l'embouchure marécageuse, son chenal devient incertain et variable.

Il tire surtout son importance de ce qu'il forme, géographiquement, la séparation entre l'Albanie du Nord et celle du Sud. De plus il a donné passage à la Via Aegitana, grande route, par les lacs, entre l'Adriatique et la mer Egée; ce fut, dans l'antiquité, la principale voie terrestre entre l'Occident et l'Orient. Enfin il ouvre la communication avec Berat et le Semeni, grâce à une petite vallée alluvionnaire qui prend naissance près d'Elbassan, puis rejoint le Devol dans un coude qu'il fait au Nord du mont Tomor.

### **Le Semeni.**

Le Semeni (Semani, anciennement : Apsos) dont il vient d'être question, est formé au N.-O. de Berat par la jonction, près de Poska, du Devol et de l'Osoum, que les Albanais appellent : Lioumi-Beratit : rivière de Berat. Ce fleuve forme une voie de communication secondaire entre la côte et les lacs. Comme il est dit plus haut, il est relié au Skombi. Sa vallée, fertile et peuplée, renferme les centres de Berat et de Koritza. Les nombreux gués qu'il présente ne sont pas toujours praticables. Près de son vaste delta, on voit, non loin du monastère de Pojani, au pied de la colline de Pesthan (160 m.), les ruines de la ville romaine d'Apollonia (Pollina aujourd'hui).

Comme nous en arrivons maintenant à l'Albanie méridionale, nous allons rencontrer son fleuve le plus important : la Voïoussa.

### La Voïoussa.

Originnaire du massif montagneux de Metzovo, elle traverse successivement une longue vallée de 180 kil., puis une gorge profonde pour atteindre les montagnes de Janina, près de Klissoura, anciennement : Fauces Antigonicæ. De là, contournant les chaînes de l'Épire occidentale, elle reçoit le Drynos, puis fertilise les larges vallées de Tebelen et Koudesi. Son dernier affluent important, la Souchitza coule parallèlement à la mer, entre les monts Treblova et Goristi. Enfin, son embouchure, qui présente les mêmes caractères que le Semeni, se trouve près de la lagune de Grouka, au Nord de Valona.

MM. Doumet et Heuzey, lors d'une mission archéologique en Macédoine, ont reconnu que la Voïoussa fut navigable au temps des Romains, grâce à des travaux hydrauliques dont les traces sont aujourd'hui perdues.

### Le Drynos.

Le Drynos (Dropolis) sort de la conque de Dropolis; c'est le principal affluent du fleuve qui précède. Son volume d'eau est assez considérable; cependant le voisinage des gisements de Flysch lui occasionne plusieurs pertes souterraines. Il présente de bons gués permanents et la vallée qu'il parcourt est assez fertile et peuplée, surtout vers Argyrokastron qui tire son nom d'anciennes mines de plomb argentifère dont on ignore la situation exacte.

Cette rivière a été nommée par Philippson : le lieu géométrique de l'Albanie méridionale. En effet, par la Voïoussa, dans laquelle elle se jette près de Tebelen, elle communique avec Valona; par les vallées des fleuves Pavla et Kalamos, elle donne accès aux ports

situés en face de Corfou, et d'autre part, elle se relie facilement avec Janina. Aussi la capitale de Pyrrhus : Passaron, se trouvait-elle dans ces parages, dans la vallée de Zarovina.

### Le Kalamos, etc.

Le Kalamos (anciennement Thyamis) est, de tous points, un fleuve carsique, jaillissant au pied du Mont Pogoni, ayant un courant rapide, un lit très encaissé dans le calcaire. Parmi les conques qu'il enrichit, il faut citer celle de Souli.

Le Vyrôs, le Vouvôs, l'Arctinôs participent aux caractères du Kalamos; ce sont de bonnes voies de communication entre l'Adriatique et le golfe d'Ambracie.

Une vaste plaine de colmatage, celle de Campos Potamos s'étend entre le Vouvôs et l'Arctinôs.

### Les Lacs.

Plusieurs lacs importants complètent l'hydrographie de l'Albanie. Au point de vue géologique, ils présentent des caractères variés. Les uns, comme ceux d'Okrida et de Presba, sont de formation relativement récente, à la suite de profonds bouleversements dont on peut encore lire les traces sur leurs rives. D'autres, au contraire, ont les bords effondrés comme rongés. Les marécages qui les entourent témoignent de leur régression; ils sont arrivés au dernier stade de leur existence. Tels sont les lacs de Matik et de Scutari. Il en est certains qui, dans les régions crétacées, jouent le rôle dont nous avons précédemment parlé, c'est-à-dire qu'ils forment des réservoirs alimentant les nappes souterraines, génératrices de sources. Enfin, ceux qui, périodiquement débordés, sont soumis à d'excessives

variations comme les lacs de Janina et de Lapistra, peuvent, plus justement, rentrer dans la catégorie des prairies inondées.

Les lacs côtiers, de même que les lagunes qui les environnent, proviennent simplement du refoulement que produisent les eaux de la mer sur celles des fleuves qui s'y jettent.

### Lac de Scutari.

Le lac de Scutari est, aux yeux des géographes, l'un des plus curieux qui soient en Europe. Nous venons de voir qu'il est arrivé au dernier cycle de son existence. Quant à son origine, les opinions diffèrent. Hecquard veut que, d'après une ancienne tradition, il ait été formé par un débordement des torrents des montagnes orientales, après un fort tremblement de terre. Théobald Fischer, de son côté, dit que c'est une ancienne partie de l'Adriatique; Hassert, au contraire, voit en lui un phénomène d'érosion dans le terrain calcaire. Il lui assigne trois périodes : Pendant la première, le lac se forma. Puis, des érosions ouvrirent la route, au Nord, à la Moraka, au Sud à la Bojana; durant cette seconde période, ce fut un véritable fleuve, débordant au loin dans la plaine lors des inondations. Enfin, troisième période, les sédiments du Drin relevèrent le seuil au déversoir et le lac se reforma au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quoiqu'il en soit, le régulateur du niveau de l'étiage est, d'une part, le débit de la Bojana, d'autre part l'afflux des eaux souterraines qui jouent un rôle analogue pour les lacs d'Annecy et d'Okrida, par exemple.

La nappe lacustre de Scutari s'étend, d'après Louis-Jaray (l'Albanie inconnue), sur 40 kilomètres de lon-

gueur et 12 de largeur. En conséquence de ce que nous avons dit plus haut, elle est fort peu profonde sur les bords, d'où absence complète de ports; les bateaux à vapeur de la Compagnie d'Antivari sont forcés de rester au large et d'embarquer voyageurs et marchandises à l'aide de barges plates.

### Lac d'Okrida.

Le lac d'Okrida est certainement le plus pittoresque des lacs albanais. Ses eaux d'un bleu profond reflétant les montagnes qui l'entourent, lui méritent cette réputation que lui faisaient déjà les anciens, sous le nom de *Lychnidus*, c'est-à-dire : limpide. En effet, la transparence des ondes s'étend jusqu'à seize mètres de profondeur. Sa longueur est de 30 kilomètres, sa largeur, d'ailleurs assez constante, de 9 kilomètres. Il couvre une superficie de 270 kilomètres carrés, sa profondeur moyenne est de 250 mètres avec maximum de 287 m. Il est à 690 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bien que recevant peu d'affluents superficiels, il représente, comme on le voit, un important volume d'eau. De plus, il alimente le Drin noir. Il est donc nécessairement tributaire de nombreuses sources, soit visibles, soit souterraines. L'une d'elles, qui jaillit sur la rive méridionale, est réputée pour être l'origine du Drin.

Par suite de l'influence régulatrice des gouffres calcaires, le niveau de ce lac subit peu de dénivellations. Il en découle cette conséquence que les différences de températures aux diverses profondeurs sont moins sensibles que dans les Alpes.

### Lacs de Presba et de Ventrock.

Le lac de Presba (212 kilomètres carrés) présente une forme moins régulière que celui d'Okrida; sa longueur maxima peut se monter à 30 kilomètres et sa plus grande largeur à 15 kilomètres. Lors d'une époque géologique récente, il était plus étendu, mais une bande d'alluvions l'ont séparé d'une partie de ses eaux. Elles ont formé un lac irrégulier de forme, de 20 kil. sur 10 kil. (dimensions maxima), profond de 7 mètres, que l'on nomme : Ventrok.

Le centre du lac de Presba se trouve à une profondeur moyenne de 25 mètres. Il est comme encerclé par deux fossés périphériques, creusés de 34 et de 54 mètres respectivement; ceci constitue une curieuse particularité bathymétrique. La transparence des eaux est limitée à 7 mètres; leur température subit peu de variations.

Ni le lac de Presba, ni celui de Ventrok n'ont de déversoirs superficiels; ils alimentent souterrainement leur voisin d'Okrida. Cependant, lors des hautes eaux, le second se déverse dans la rivière Drevol, d'où fortes dénivellations du premier. Les traces en sont marquées par des terrasses, principalement sur la rive orientale.

### Lac Malik.

Le petit lac de Malik, dont nous avons parlé à propos de celui de Scutari, se déverse tantôt dans le Drevol, tantôt dans la Bilistra à cause de la faible élévation du seuil qui sépare les bassins de ces deux rivières.

### Lac de Janina.

Le lac de Janina (superficie : 48 kil. carrés, altitude : 500 mètres, profondeur : 10 mètres), de forme irrégulière, est le réceptacle des eaux pluviales que n'absorbe pas le sous-sol des montagnes environnantes. Par conséquent, il est de niveau très variable. Après de grandes pluies, il ne forme qu'une nappe longue de 20 kilomètres avec le lac de Lapsista qu'il alimente en temps ordinaire. Cette dernière masse d'eau finit par se perdre dans une poche absorbante au moyen d'une petite rivière appelée : Dioryx.

### Lacs Côtiers.

Les principaux lacs côtiers sont ceux de Durazzo et d'Arta, localité située près de Valona et surnommée : la Venise d'Albanie. Ils forment plutôt des lagunes qui colligent les eaux des petits fleuves. Sous l'influence du sirocco et des grandes pluies d'automne, ils inondent les plaines qu'ils impaludent ensuite.

## CLIMAT

Méditerranéen sur les côtes, continental dans l'intérieur; c'est ainsi qu'on peut le caractériser. La première de ces deux zones est peu large. Bientôt le climat devient âpre, sujet à de brusques variations. Le froid est rigoureux, le vent violent; une sécheresse persistante aggrave, pendant plusieurs mois, les inconvénients d'une température torride, à peine atténuée par quelques condensations de nébulosités. La direction des courants aériens, l'irradiation solaire, la nature calcaire du sol empêchent en effet l'humidité de rester à la surface. Les pluies d'Automne et d'Hiver n'apportent qu'une modification momentanée à cette

situation. Ces conditions sont donc peu favorables à la végétation, d'autant plus que des filons marneux et argileux traversent les vastes régions calcaires qui, nous l'avons vu, constituent la majeure partie du terrain. Par contre, la zone côtière est formée de plaines d'alluvions, fertiles, bien arrosées, mais, comme nous l'avons dit, empoisonnées par la malaria.

Nous allons donner ici quelques chiffres relatifs à la température des diverses régions albanaises, en faisant remarquer que les données concernant la zone côtière sont seules rigoureusement scientifiques.

Entre Scutari et Valona, l'isotherme annuelle varie entre 16 et 18 degrés centigrades. Pour Juillet, elle est de 25°, pour Janvier, de 6°. Écart entre les températures extrêmes : 36°. Cet écart monte jusqu'à 50° dans certaines régions de l'intérieur. Extrêmes observés : + 34° et — 18°.

Température moyenne de l'année :

Région maritime : 16° et 18°;

Région calcaire du Centre et du Sud : 14° et 16°;

Région montagneuse du Nord : 14°.

Température moyenne de la saison froide :

Région maritime : 8° à 10°;

Région des lacs et de Janina : 6° à 8°;

Région orientale : 0°, — 2 et au-dessous.

Températures observées à Janina :

Moyenne : 14° 5; Janvier : 4°; Août : 24°; écart extrême : 43° 9; plus haute : 35° 9; plus basse : — 8°.

### Les Vents.

Le régime des eaux et des vents est très favorable à la végétation dans les régions de Janina, Okrida, Diakova et Prizren.

Le cul-de-sac formé par l'Adriatique est chauffé par le soleil méditerranéen, tandis que les plaines magyares et les Balkans forment un immense réservoir d'air froid. Ces différences de températures causent naturellement d'importantes dépressions barométriques et engendrent des vents violents.

### La Bora.

Le plus redoutable est la Bora, dont les froides rafales viennent du N. E. Elle est extrêmement violente, interrompant la navigation pendant des heures et même des jours. De plus, elle brûle la végétation dans les régions qui lui sont directement exposées. On la craint surtout entre Octobre et Décembre; elle sévit aussi entre Février et Mars.

### Le Sirocco.

La contre-partie de la Bora, c'est le Sirocco qui souffle des régions Sud; il est humide et amène la pluie. Règne en Novembre, Décembre, Février, Mars.

### Le Libeccio.

Le Libeccio (vent de Lybie) appelé aussi : Garbin, vient du S.-O. Il est moins fréquent que le Sirocco, règne au printemps et en automne. Il ne joue pas un rôle important au point de vue du climat.

Le Maestro est le vent du N.-O.; moins violent que les précédents, il joue, en somme, le rôle de brises marines.

### Les Pluies.

Comme les basses pressions couvrent l'Adriatique et son bassin depuis l'Automne jusqu'au Printemps, avec une certaine interruption en Hiver, des pluies en

sont la conséquence. Elles vont en décroissant, du Nord au Sud. A la fin du Printemps, les fortes pressions s'établissent, les vents des régions Nord prédominent alors amenant la sécheresse. Quand dans cette saison, des précipitations ont lieu, elles sont torrentielles et causent des inondations.

En Été la neige persiste sur les hauts sommets; en hiver elle est très abondante dans les vallées de l'intérieur, notamment dans la région : Diakova-Prizren.

Quand les pluies sont abondantes, les eaux trouvent leur écoulement dans la mer, grâce à la violence des courants fluviaux; mais, lors des périodes sèches, elles stagnent dans les marécages des plaines côtières. Aussi la malaria, qui cesse complètement pendant la période pluvieuse, reprend-elle au Printemps (fièvre tierce) et en Automne (fièvre quarte); elle épargne peu de personnes, notamment à Durazzo et Valona.

Tableaux des pluies en millimètres d'après Théobald Fischer :

LOCALITÉS	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAL
DURAZZO.	102	90	108	42	28	56	13	58	45	203	218	145	1 <sup>m</sup> 108
VALONA..	108	87	113	56	36	43	14	48	102	130	131	146	1 <sup>m</sup> 014
JANINA...	145	100	149	75	48	74	38	52	40	181	187	210	1 <sup>m</sup> 299

## FLORE

Après avoir étudié rapidement la constitution physique et la climatologie des pays albanais, nous allons pouvoir examiner succinctement leur flore.

Celle qui est particulière à la Méditerranée se plaît naturellement sur les côtes, comme aussi dans les vallées soumises à l'influence du climat marin. Elle comprend : l'olivier, le pistachier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, l'amandier, etc.

Elle présente aussi cet ensemble de fourrés arborescents qui constitue le mâquis et se compose de : myrtes, lauriers, genêts, bruyères, troènes, arbousiers, oliviers, pistachiers et poiriers sauvages, dominés par le quercus coccifera, qui se plaît dans les terrains secs, le seul végétal de la flore méditerranéenne à feuilles persistantes qui se rencontre à l'altitude de 1.200 mètres.

Les arbres fruitiers de toutes espèces sont très répandus sur le littoral et dans les conques fertiles.

Suivant la latitude, on y rencontre outre le pommier, le figuier, le noisetier, etc., le caroubier, ainsi que les espèces propres au bassin de la Méditerranée.

La vigne est cultivée libre et sans tuteur. Elle remonte la vallée du Skombi jusqu'à Elbassan. On la rencontre aussi beaucoup à Tirana, Alessio, Scutari, Valona, Preveza, sur les pentes des Monts Acrocéraiens, Tomor, Nimersa. La vigne sauvage croît sur les montagnes calcaires au N.-E. de Scutari et, en général, sur toutes celles de l'Albanie méridionale.

La nourriture préférée des Albanais est le maïs qui pousse dans les sols humides, c'est-à-dire sur le littoral et dans les plaines basses.

Avec l'altitude, la flore méditerranéenne disparaît et le sol du pays devient pauvre. On ne peut cultiver que de rares combes humides; aussi l'habitant, réduit à un élevage précaire, est-il tenté de chercher dans la guerre et les razzias ses moyens d'existence. Ces ré-

gions constituent néanmoins un magnifique domaine forestier.

### Les Forêts.

A part le châtaignier, qui ne croît d'ailleurs que dans les terrains schisteux, la forêt des montagnes calcaires d'Albanie est de caractère carsique, comprenant principalement des conifères et des copulifères : pins sapins, hêtres. Voici parmi les conifères : le pinus mughus, l'abies excelsa, l'abies apollinis, la juniperus foetidissima. Parmi les autres plantes, citons : la corylus avellana, le quercus ilex, la fagus salvatica, le buxus sempervirens, l'aesculus hippocastanum, l'acer pseudoplatanus et l'ilex aquifolium.

Les forêts du Tomor et des Acrocérauniens contiennent, avec le pinus mughus et la juniperus foetidissima, qui sont des conifères, quelques espèces de hêtres, dont le rubus idaeus et la rhamnus alpina. Dans la région montagneuse de l'Albanie méridionale, le hêtre manque à peu près; il est remplacé par le chêne qui d'ailleurs, représenté par le quercus ilex (yeuse ou chêne vert) ne dépasse pas 1.600 mètres d'altitude. Au-dessus, on ne voit plus que des conifères, mêlés à quelques espèces de gènevriers et d'érables. Les cultures, notamment de blé et de maïs, n'atteignent 1.200 mètres que d'une façon exceptionnelle.

La flore alpine commence à la limite des forêts dont elle tire d'ailleurs aide et protection; elle couvre les parois des roches, leurs éboulis, profitant de ce qu'ils réverbèrent les rayons solaires. Elle est représentée par des prairies de saxifrages, de gentianes et de liliacées qui jouent un rôle important dans la transhumance des troupeaux.

C'est une flore de transition avec celle des neiges.

Pour nous résumer, nous diviserons les terres d'Albanie en trois grandes catégories :

#### 1° Les sols calcaires.

Aux grandes altitudes, ils ne présentent que des sols dénudés. Puis croissent des buissons, s'étendent des pâturages jusqu'à la lisière des forêts alpestres.

#### 2° Les sols tertiaires.

Suite des forêts, puis, dans les parties basses, culture des céréales; le maïs peut monter jusqu'à 1.000 mètres. Arbres fruitiers, grandes plantations d'oliviers vers Valona, Craoïa, Scutari, Elbassan et le Midi de la contrée. Les crêtes sont recouvertes par le maquis. Malheureusement la Bora nuit sur bien des points à la végétation. L'élevage est surtout florissant dans les régions de Delvino, Dropolis et du bas Kalamos.

#### 3° Les terres alluvionnaires.

Ce sont les parties de l'Albanie les plus riches et les plus peuplées, elles pourraient l'être davantage si on aménageait les régions côtières en y supprimant la malaria. En somme, les districts les plus florissants du pays sont : la Zadrina, la Mousachia (que Pouqueville appelle : pays des Mosches), les conques de Janina, Zarovina, etc., les abords des grands lacs, les régions de Diakovà et de Prizren.

A cause de la sécheresse prolongée, le départ de la végétation se fait au moment des pluies équinoxiales : au Printemps pour les régions tempérées, à l'Automne pour la zone méditerranéenne où, par exemple, les orangers et les citronniers fleurissent en Novembre. Partout l'Eté est la période de stérilité. Aussi, en Albanie septentrionale, pratique-t-on en cette saison l'alpage des troupeaux. Plusieurs tribus sont remarqua-

bles par ces émigrations temporaires, notamment celles des Clementi et des Kastrati.

Si nous passons aux plantes industrielles, nous remarquerons : le sumac qui sert aux teinturiers et aux corroyeurs. Il est cultivé principalement chez les Mirdites et dans les régions de Scutari et de Durazzo. Une de ses variétés : le rhus cotinus (bois jaunc) se trouve en Albanie méridionale.

Notons encore le scodano, plante tinctoriale qui provient de la Zadrima. Enfin le quercus Valonea produit un gland employé en tannerie.

Comme bois d'ébénisterie, nous trouvons, surtout dans le Midi : l'érable et le huis.

En fait de bois de construction, le chêne rouvre et le sapin furent largement mis à contribution par la République de Venise pour sa marine.

Le mâquis fournit le bois à brûler qui manque presque complètement dans les régions calcaires dénudées où l'on est obligé de le transporter à dos d'animaux.

Enfin la tourbe est exploitée aux environs du lac de Janina.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Barbarich. — Carte des Balkans au  $\frac{1}{1.000.000}$   
 Gravier. — Reclus. — Szamatolski.

## CHAPITRE II

### GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

#### Economie rurale.

Puisque nous nous sommes proposés dans cette étude de donner à grands traits un tableau de l'Albanie pendant l'année 1913, et que nous venons de jeter un coup d'œil sur sa géographie physique, abordons maintenant l'examen de sa géographie économique, en commençant par l'Economie rurale.

#### AGRICULTURE

Si l'Albanie est un pays pauvre à l'heure actuelle, ce n'est pas parce que son sol est infertile, mais parce qu'il est insuffisamment cultivé. Nous avons vu que, sauf dans certaines régions calcaires, il y a de vastes espaces arables ou qui, avec quelques aménagements, pourraient le devenir.

Malheureusement l'Albanais éprouve une certaine répugnance à l'égard de la culture. Un de ses proverbes proclame : « L'Albanais est né pour combattre, non pour cultiver la terre ». Les Turcs disaient aussi : « A l'Arménien la plume, à l'Albanais l'épée ». Par conséquent, le manque de bras paralyse l'agriculture et l'outillage, plus que primitif, n'atténue pas ce mal comme dans d'autres pays.

### Main-d'œuvre.

D'ailleurs, même là où elle existe, la main-d'œuvre est bien précaire et cela tient, indépendamment des mœurs, au mode de fermages. Les propriétaires (beys) cèdent leurs terres à leurs tenanciers (cifliks) sous réserve de toucher les 2/3 de la récolte. Il en résulte de fréquentes contestations, les premiers employant parfois des procédés usuraires, les seconds n'apportant pas à leur travail le zèle nécessaire et l'abandonnant même par intermittence. Il faut aussi mentionner les exactions du fisc, d'autant plus que la dîme (onde-bir) était perçue pour le compte du gouvernement par des fermiers.

### Procédés de culture.

Les procédés de culture sont aussi un obstacle au progrès, de même que l'outillage agricole. Ainsi les charrues en fer sont inconnues à la majorité de la population. Celles qu'on emploie consistent en un assemblage de bois assez semblable à la *koletschka* des Serbes. Il existe aussi une sorte de herse montée sur roues. Ces instruments aratoires sont traînés par des bœufs ou par des buffles.

Le manque d'irrigations, d'engrais et, dans un autre ordre d'idées, d'argent liquide, comme de crédit, sont des obstacles à une amélioration désirable.

### Moyens de transport.

Autre cause de stagnation : le manque de moyens de transport. Là où des voitures peuvent circuler, on ne rencontre que des charrettes longues et étroites, genre « arabas » traînées par des bovidés. Elles peuvent porter cinq quintaux et, dans l'intérieur du pays, ont

des roues pleines. Ailleurs, il faut se résoudre au portage par bêtes de somme, ce qui est insuffisant et présente des inconvénients, notamment pour l'huile qui, renfermée dans des outres en peau de bouc, acquiert un goût particulier.

Les cours d'eau, peu profonds et dangereux ne facilitent aucunement les moyens de communication.

On traverse le Drin sur des radeaux formés d'outres de peaux de chèvres recouvertes de sortes de nasses. Sur les fleuves côtiers, on emploie de grossiers bateaux appelés : « *lounders* » ou « *barkes* » formés de troncs d'arbres creusés. Ce n'est que dans l'Albanie centrale ou méridionale que l'on voit des embarcations formées de planches.

On comprend maintenant pourquoi tant d'espaces demeurent incultes ou en de longues jachères.

### Céréales.

La principale culture en céréales est celle du maïs qui a lieu dans les régions soumises à de fortes chaleurs, des pluies estivales abondantes et des Automnes frais. Elle convient très bien à la petite propriété, donne un rendement presque constant et plaît aux Albanais, car elle exige peu de travail. Le maïs forme le fonds de leur propre nourriture, exclusivement celle de leurs bêtes de somme dans les campagnes.

La culture du blé, qui demande plus de soins, convient plutôt à la propriété moyenne qui se trouve généralement aux mains des beys. Comme elle réclame des terres sèches et des pluies intermittentes, on la pratique de préférence dans le Sud. Plus aléatoire que la précédente, elle est aussi plus rémunératrice.

La paille est peu utilisée, car on coupe l'épi trop

haut; néanmoins, hachée, mélangée avec de l'orge, elle fournissait la nourriture de la cavalerie turque.

### Mouvement agricole.

Pour donner une idée de l'importance de ces cultures, voici des chiffres concernant : Janina, Valona et Durazzo.

Janina (Froment et maïs) : 20.000 hectares ensemencés de chacune de ces céréales. Suivant les années, le rendement pour le froment varie de 9 à 35 hectolitres à l'hectare.

Valona : 2/3 en céréales, 1/3 en fruits. La petite propriété domine dans cette région; dans les mauvaises années, on est obligé d'importer des grains.

Durazzo : Production du maïs. 400 mille quintaux dont 1/3 sont exportés. Production du blé : 6.000 quintaux.

Après les céréales, l'huile d'olives est la production la plus importante. Les oliviers sont groupés en petits bois; moins fréquemment plantés en files.

Malheureusement les moyens de fabrication, par trop rudimentaires, entravent l'exportation.

Valona (dans les bonnes années) produit 30.000 quintaux d'huile dont elle exporte le tiers.

Durazzo recueille une récolte analogue dont elle vend les 2/3 à l'étranger pour usages exclusivement industriels.

Croïa possède 70.000 pieds d'oliviers; de même il s'en trouve beaucoup à Preveza, Parga, Arta, Delvino, etc.

Autrefois, toutes ces exportations se faisaient via Monastir; aujourd'hui, Trieste les a, en quelque sorte, monopolisées par voie de mer.

La production du vin ne suffit pas à la consommation locale. Jusqu'à présent, c'était la faute du fisc qui interdisait l'importation des bonnes greffes et imposait la dime, non pas sur la production moyenne, mais sur le nombre des plants. Les vigneron albanais n'ont enfin, ni les moyens, ni les aptitudes nécessaires pour combattre les maladies de la vigne. Pourtant il existe sur les coteaux de Podrima, au nord du Drin, un vin qui, par sa couleur et par son feu, rappelle les crus du Sud de l'Espagne.

De Janina, on expédie chaque année pour 200.000 francs de citrons à Trieste. Le chanvre et le foin, produits cependant en faible quantité, sont supérieurs aux besoins locaux.

Dans le sandjak de Durazzo, il est exporté une grande partie des 1.500 à 3.000 quintaux de légumineuses récoltées annuellement. Parga et Valona cultivent un peu de riz.

Les plaines alluviales de la moyenne Albanie exportent des joncs.

Boutrinto, Parga, Santi Quaranta récoltent des noix; les plus renommées sont celles du Tomor.

Les cultures industrielles sont peu importantes. Le tabac, consommé presque entièrement sur place, est principalement récolté à Durazzo et dans le district de Kavaja, de même qu'à Ipek, Diakova, Berat et Tebelen. Production : environ 2.000 quintaux. La première récolte a lieu au commencement de Septembre, la deuxième quelques jours après, la troisième (Vieshtouk ou automnale) à la fin d'Octobre.

Le lin et le coton suffisent à peine à la consommation locale.

Les mûriers croissent dans les vallées de Delvino, du Kalamos, de la Voïussa et du territoire d'Arta.

Le sumac est exporté à Fiume et à Trieste.

## L'ÉLEVAGE

Le caractère des Albanais, les conditions économiques et sociales dans lesquelles ils vivent, la nature de leur pays, enfin, les rendent plus enclins à l'élevage qu'à l'agriculture proprement dite.

### Le Bétail.

La transhumance, comme nous l'avons vu, est généralement pratiquée dans le Nord. Suivant la saison, les troupeaux occupent les riches plaines alluvionnaires ou bien sont conduits sur les alpages. Là, grâce à la faible densité de la population, il est permis de leur affecter de larges espaces. Cette pratique indispensable, vu les conditions actuelles du pays, ne laisse pas que de présenter certains inconvénients pour les bestiaux que fatiguent les longs trajets effectués, comme aussi les différences de température qu'ils subissent. D'ailleurs les Albanais ignorent les règles élémentaires de l'hygiène vétérinaire. C'est ainsi que la demeure du montagnard, une cabane nommée : « stani » ne comporte pas d'étable; les animaux restent en plein air, exposés aux intempéries. D'autre part, les paysans ne prennent même pas la précaution de rassembler des provisions de fourrage pour l'hiver. On comprend aisément que, dans ces conditions, les épizooties soient fréquentes et graves. C'est ainsi qu'en 1904, la famine et la maladie firent périr la moitié des agneaux du sandjak de Durazzo.

Le vilayet de Janina qui est, nous l'avons déjà vu,

le moins retardataire au point de vue agricole, est particulièrement riche en bestiaux; ajoutons que son climat ne nécessite pas l'alpage.

Les vallées de Zagorie, Konitza et Pogoniani sont particulièrement favorisées sous le rapport des chèvres et des brebis dont les ports du Sud exportent par an plus d'un million de peaux. Il se fait aussi un commerce important de buffles et de bœufs; les Koutzo-Valaques, habitants de la région du Pinde, s'y adonnent particulièrement.

### Les Chevaux.

En ce qui concerne les chevaux, Janina produit de préférence des sujets de petite taille, meilleurs à la selle qu'à la voiture, convenant à la cavalerie légère. Scutari, par contre, élève une race plus lourde, destinée au trait. On en exporte, depuis que la prohibition a été levée, des spécimens dans les Pouilles où ils sont employés aux travaux des champs.

### Les Porcs.

Un élevage qui donnerait de bons résultats et des bénéfices, c'est celui des porcs qu'on peut se procurer dans des conditions favorables, auxquels le climat convient, et qui trouveraient partout à se nourrir facilement; ils sont exclus, là où prédomine la population musulmane.

### La Volaille.

Par contre cette dernière, grâce à des procédés particuliers d'engraissement, réussit fort bien la production des oies. D'ailleurs, comme dans tous les pays d'Orient, la volaille est partout assez répandue.

**La Pêche.**

L'Albanie est très favorisée sous le rapport de la pêche qui devrait être pour elle une source de revenus importants.

Le lac de Scutari est fort poissonneux. Jusqu'en 1900, il y avait de véritables villages de cabanes de pêcheurs bâties sur pilotis à l'endroit où sort la Bojana. Ces constructions gênaient l'écoulement des eaux; le Montenegro réclama et obtint leur suppression. En conséquence la pêche des poissons fins : truites, carpes, anguilles, esturgeons, lavarets diminua de beaucoup.

Par contre, augmenta la capture d'une sorte de sardine appelée « *scoranza* ». On la prend le long des rives du lac, près de gouffres carsiques portant le nom d' « *Oka* » (œil) qui communiquent souterrainement avec la mer. La température y est naturellement plus élevée que dans les eaux environnantes, aussi la « *scoranza* » y afflue-t-elle surtout pendant l'hiver. Ce poisson est fumé, puis exporté, pour une valeur annuelle de 15 à 18 mille francs, en Italie du Sud et en Provence. Ce commerce pourrait devenir important si la pêche était faite plus rationnellement, et si les poissons étaient confits dans l'huile comme les sardines de Nantes. Jusqu'ici, non seulement la pêche n'a pas été encouragée, mais elle a été frappée de droits trop forts.

Les rivières Zëta et Morava qui se jettent dans le lac de Scutari sont riches en poissons fins, surtout en truites et en esturgeons, dont on recueille en Juin et Juillet une notable quantité de caviar. Du poisson nommé « meunier » on extrait la « *boutargue* », produit bien connu dans le Midi de la France. Pour l'obte-

nir, on prend les œufs du poisson, on les sale, on les broie et on fait sécher au soleil la pâte ainsi obtenue. On la consomme en l'assaisonnant d'huile ou de citron.

Le lac d'Okrida est aussi très poissonneux, mais la pêche y est souvent rendue impossible par les rafales de la Bora.

La pêche maritime donne surtout de bons résultats dans les environs de Valona.

**La Chasse.**

La chasse est soumise à des droits fiscaux appelés : « *sendië i berrië* » qui ne donnent pas de revenus importants, bien que le pays soit très giboyeux. Chamois, sangliers, chevreuils, lièvres, oiseaux de marais et de montagne abondent dans le pays, mais ne peuvent faire l'objet d'un commerce appréciable à cause du manque de communications. Comme au Moyen-Age, les Albanais pratiquent encore la chasse au faucon et à l'épervier. Ils se servent plutôt du lacet que du fusil pour chasser les bécasses, bécassines, pluviers, etc., qui sont nombreux dans les régions de Scutari et de la Zadrima.

**Industrie forestière.**

L'important domaine forestier de l'Albanie, quand il pourra être rationnellement exploité, deviendra l'une des principales richesses de ce pays qui, exception faite des plaines marécageuses et des sommets carsiques est couvert d'arbres, souvent magnifiques, sur un quart de sa superficie.

Pour le moment, les forêts appartiennent à l'Etat qui en donne l'usufruit aux tribus locales. Ces dernières n'en permettent qu'à leurs propres membres

l'exploitation, si tant est qu'on puisse appeler exploitation le fait d'abattre sans aucune méthode les sujets les plus beaux des meilleures essences, comme les hêtres et les sapins. Si les futaies du pays des Mirdites et des Doukadgines sont inaccessibles et, partant inexploitable, ceci a du moins, dans les circonstances actuelles, l'avantage de les préserver de la destruction.

Le chêne « *quercus valonea* » dont nous avons parlé à propos des produits employés en tannerie, provient du pays de la Chimara. De Durazzo, en 1902, il en a été exporté pour Trieste 379 quintaux au prix moyen de 12 francs le quintal.

#### Bitume.

Déjà, du temps de Pline, une exploitation de bitume avait lieu dans un bassin minier qui se trouve dans l'angle formé par les rivières Souchitza et Voïoussa. Aujourd'hui, une Compagnie française qui emploie comme ouvriers des Valaques et des Grecs, s'est établie au même endroit, ayant fixé son centre à Selenitza, à 15 kilomètres E.-N.-E. de Valona. C'est un des gisements les plus curieux qui puissent se rencontrer, en même temps qu'un des plus complexes en apparence.

Le bitume se présente sous les formes de bitume solide (soit mat, soit brillant), liquide, et aussi d'asphalte.

Le bitume brillant, souvent appelé : « *Romsi* », du nom du village où on le trouve principalement, est un produit remarquable dont on ne rencontre l'analogue dans aucun pays. L'exportation des bitumes solides se monte à 35.000 quintaux par an; les prix de transport, soit par terre, soit par mer, en sont excessifs. Ils empêchent d'ailleurs qu'on exporte l'asphalte qui

est brûlée sur place en guise de combustible pauvre, pour remplacer le charbon, trop dispendieux. Sur les rives de la Vouïssa, il y a une production quotidienne de 3 quintaux de bitume liquide.

#### Sel.

Le sel s'obtient en faisant évaporer, soit l'eau de mer comme à Durazzo et à l'embouchure du Semeni, soit l'eau des sources salées comme à Janina.

Sauf dans le massif du Pinde, où il est assez fréquent, le sel gemme est presque inconnu en Albanie.

L'extraction du sel est un monopole de l'Administration de la Dette ottomane qui l'affirme à des particuliers. La production, qui est suffisante pour les besoins locaux est, approximativement, de 6.500 tonnes.

#### Mines.

La tradition prétend que les Romains ont extrait beaucoup d'argent et d'or de l'Albanie. De nos jours, les richesses minières en sont encore peu connues; de sérieuses et nombreuses prospections rendues jusqu'ici impossibles par suite de l'hostilité montrée par les indigènes aux ingénieurs, seraient nécessaires. Néanmoins des Français et des Allemands ont reconnu : l'or, le plomb, le fer, le pétrole, l'antimoine, le cinabre, le chrome. Un Souabe évalue dans certains gisements, la teneur en argent de 4 à 6 kilogrammes par tonne de minerai. Une Compagnie anglaise a obtenu la concession d'un gisement de cuivre à l'Ouest de Scutari. Enfin, la houille existe aussi. Des ingénieurs français estiment que si l'on régularisait le cours du Drin inférieur on pourrait déjà transporter

par cette seule voie, pour cinq millions de francs de charbon extrait annuellement de la région.

## INDUSTRIE

Dans ce pays primitif, l'industrie garde le caractère familial. Ce sont les femmes qui ouvrent les objets nécessaires à la vie simple des habitants.

Les Valaques monopolisent en quelque sorte la petite industrie, notamment celle du tissage. Ils fabriquent une étoffe nommée « *sciaiac* » sur des métiers appelés : « *rasboi* ». Les Musulmans, comme un peu partout en Orient, sont habiles aux broderies de coton, soie et fils d'or. Ce travail, assez rémunérateur, est en faveur, surtout dans la région de Scutari. La passementerie s'y pratique également, de même qu'à Janina.

### Industries textiles.

Voici quelques chiffres concernant la production annuelle des tissus de coton et de laine.

Tirana : 100.000 mètres. Croïa : 70.000 mètres. Cavaja : 30 à 50.000 mètres. A Tirana, on fabrique plus spécialement des étoffes de soie : 8 à 16.000 mètres.

La teinturerie se pratique encore suivant les anciennes et d'ailleurs bonnes traditions, surtout dans la région de Janina.

L'industrie du vêtement qui concerne des articles de formes et de couleurs classiques : ceintures de laine, pantalons, couvertures, se concentre dans les districts de Durazzo et de Cavaja. Il faut y joindre la fabrication des chaussures et aussi celle des « *opankas* », ces sandales d'un usage si répandu dans la péninsule balkanique.

### Industrie laitière.

Étant donné l'importance de l'élevage, l'industrie laitière devrait être très développée. Comme les moyens de fabrication sont défectueux, les beurres salés et les fromages (*manour*) sont de qualité inférieure. On exporte de ces derniers pour un million par an.

### Moulins.

Quelques moulins à vapeur existent près des grands centres. Ailleurs, mûs par l'eau ou par des manèges, ils suffisent à peine aux besoins locaux. Dans la région calcaire si déshéritée, les moulins à main : « *mo-kra* » dominant. Les meules les plus estimées proviennent de la région de Cavaja.

### Conserves.

Comme nous l'avons vu, seules les *scoranzas* de Scutari sont fumées ou salées. L'industrie des conserves est susceptible de grands développements, tant pour le poisson que pour le gibier.

### Tanneries.

Par des moyens assez primitifs, on prépare des peaux pour en faire des fourreaux de poignards, des selles de luxe, des chaussures. Celles des musulmans sont teintées en rouge ou en jaune. C'est dans les villes que cette petite industrie est pratiquée.

En général, les chaussures du paysan sont la « *tsaronce* » et l'« *opanka* », sortes de sandales faites, à la maison, avec des peaux non préparées. Quelques Albanais du Centre portent des bottines.

### Armes.

Autrefois, Elbassan et Janina étaient renommées pour leurs armes à pierre; les meilleurs silex prove-

naient de Kanina. Aujourd'hui, Prizren entre en concurrence avec ces deux villes. Scutari est le centre de la fabrication des armes de luxe et du commerce des anciennes.

Le fisc est fraudé dans de grandes proportions en ce qui concerne les poudres de guerre; il existe, en effet, à Janina, et aux bords du Mati, notamment, une grande quantité de petites fabriques clandestines, dont le fond de l'outillage est constitué par un moulin appelé « *barouthane* ». Le salpêtre est fourni par des Valaques qui le tirent surtout du Midi.

Deux petites fabriques, l'une à Janina, l'autre à Scutari (produisant annuellement 1.800 quintaux) pratiquent cette industrie qui devrait être florissante, car une importante importation autrichienne a lieu par Saint-Jean de Medua.

### Briques.

Il existe cinq fours à Durazzo, Cavaja, Siak, Croïa, Tirana, qui produisent annuellement environ 300.000 briques sans compter des tuiles et des vases en terre cuite.

On emploie beaucoup de nattes de jonc « *Vourla* » dans les intérieurs albanais; elles proviennent en majeure partie de Boutrinto et de Valona. L'osier, tiré de la région de Janina, sert principalement à faire des nasses pour les pêcheurs.

L'orfèvrerie et les filigranes d'argent sont une spécialité des Valaques.

## COMMERCE

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce fut Venise qui eut, en quelque sorte, le monopole du commerce avec l'Albanie. Elle y avait établi deux grands entrepôts, du

genre de ceux que les Romains appelaient « *emporium* » à Durazzo et à Valona. Voici un exemple des transactions qu'elle effectuait : en 1705, elle expédiait pour une valeur de près de 15.000 écus, deux mille pièces d'étoffes de couleurs spécialement fabriquées pour cette exportation, et recevait en échange un quintal de laine fine pour trois brasses d'étoffe.

Si, depuis lors, le commerce albanais a progressé, le caractère en a peu varié. Il procède toujours par comptes courants à base d'échange. Les centres commerciaux sont toujours Durazzo et Valona. Sagement les Autrichiens ont conservé les errements de Venise. Ils ont concentré leurs importations dans les deux ports précités, rayonnant dans l'intérieur par le moyen de correspondants originaires du pays. Ils se conforment aux goûts simples et immuables de la clientèle, lui accordent de longs crédits (six mois et plus) faisant coïncider les échéances avec les époques où le numéraire, si rare et si insuffisant est le plus abondant. Aussi ont-ils supplanté les Italiens dans ces affaires d'ailleurs très sûres.

### Balance du commerce.

On peut évaluer le total des échanges internationaux en Albanie à 20 millions de francs dont les 2/3 à l'importation. Cette proportion est peut-être faussée par deux éléments : le mode d'évaluation des douanes turques, et aussi le ravitaillement des nombreuses troupes que le sultan entretenait dans le pays.

Détails concernant le commerce international :

Vilayet de Janina : importations, 6 à 7 millions; exportations, 3 à 4 millions.

Nota : Valona fait un commerce total de 2 millions.

Vilayet de Scutari : importations, 6 millions; exportations, 3 millions.

Nota : Durazzo fait un commerce total de 4 millions dont 1.450.000 à l'exportation et 2.550.000 à l'importation. Scutari exporte un million et importe 3 à 4 millions à cause des troupes stationnées dans la région.

Ces chiffres se rapportent à l'année 1902.

Résumé. — Articles d'exportation : laines, peaux, fromages, beurre, huile, bitume, olives, bois, poissons frais et salés, bestiaux, fruits frais et secs, quercus vallonea. A la tête de ce commerce d'exportation se placent les Autrichiens, puis les Italiens qui absorbent 25 % de celles de Scutari et 30 % de celles de l'Albanie méridionale. Viennent ensuite : les Turcs, les Egyptiens, les Maltais, les Français (surtout pour la Tunisie), les Monténégrins.

Les importations se montent à 10 ou 12 millions. Voici la liste des principaux fournisseurs :

Autriche : café (700.000 francs), pétrole (1 million, de concert avec Batoum), farines, liqueurs, bière, filés de coton, chandelles, savons, produits chimiques, fers et quincaillerie.

Italie : farines, pâtes alimentaires, vins, liqueurs (le *mastic* ou *raki* et le vermouth viennent de Brindisi), tissus de coton et de soie, savons, peaux ouvrées.

France : farines, vins, liqueurs, soies et velours, chandelles, savons, produits chimiques, fers, quincaillerie.

Allemagne : sucre (1.500.000 francs), savons, produits chimiques.

Turquie : riz, farines.

Le commerce avec l'étranger se fait, nous l'avons

vu, par mer Il y a plusieurs lignes de vapeurs qui desservent les ports albanais. La principale est le *Lloyd* autrichien, puis vient la *Ragusea*. La *Puglia* est une concurrence italienne. Une compagnie anglo-monténégrine fait le service du lac de Scutari.

### Voies de communications.

Les voies de communication sont toujours difficiles, et parfois dangereuses. Bien souvent de véritables « montagnes russes » accidentent les chemins albanais, on les nomme : « *tshafas* ». En voici un exemple pour une étape entre les localités de Spas et de Poukou.

Spas, altitude 256 mètres, puis les cotes suivantes : 190 m., 680 m., 470 m., 690 m., 950 m., 750 m., 550 m., 870 m., 964 m., 732 m. à Poukou.

Les pistes les plus importantes, qui, d'ailleurs, se changent souvent en sentiers de montagnes sont les suivantes :

Scutari-Goussinié par la rive est du lac. Voie de pénétration chez les tribus du nord. Employée par la transhumance.

Scutari-Diakova et la Vieille Serbie par la vallée du Drin et le Pont des Vizirs.

Scutari, Croïa, les lacs, Monastir.

Valona, Argyrokastron, Janina.

Janina, Le Pinde, la Thessalie.

Janina, Liaskovik, la Macédoine.

### Voies ferrées.

Des chemins de fer ont été projetés afin de faire communiquer le Danube avec l'Adriatique, ou bien cette dernière avec la mer Egée. Au point de vue économique et au point de vue politique, l'établissement d'un réseau ferré serait d'une extrême importance pour

l'Albanie comme pour les pays avoisinants. Cependant plusieurs spécialistes y voient de gros obstacles : l'hostilité des habitants qui considéreraient les études sur le terrain comme une prise de possession et s'y opposeraient de toutes leurs forces, puis et surtout les considérables travaux d'art qui seraient d'un prix formidable en regard du trafic probable.

Quoi qu'il en soit, voici quelques-uns des projets qui ont été envisagés :

Projet serbe : Prichtina (croisement de la ligne actuelle : Uskub-Mitrowitza), Diakova, Prizren, vallée du Driu, Scutari, avec embranchement sur Saint-Jean-de-Medua.

Projet bulgare (ancien) : Uskub, Tetovo, Gostivar, Dibra, vallée du Mati, Durazzo.

Projet bulgare (nouveau) : Monastir, Okrida, Elbasan, Durazzo. Ce serait le prolongement de la ligne actuelle : Salonique-Monastir.

Projet de la Deutsche-Bank. Ce projet qui rejoindrait la ligne précitée à Monastir, comporterait une longueur de 265 kilomètres, coûterait 85 millions de francs et suivrait le tracé de l'ancienne Via Aegitana des Romains.

### La Via Aegitana.

Disons quelques mots de cette voie célèbre.

Elle présentait, à partir de la côte, deux branches : l'une partant de Durazzo, l'autre d'Apollonie, et qui se rejoignaient au poste romain de Clodiana qui correspond au village moderne de Pechini.

Ce poste était important, car c'était là qu'aboutissait le faisceau des chemins venant des vallées méridionales et notamment de la Voïoussa. De Clodiana

(Pechini) la Via Aegitana se dirigeait vers Scampis (de l'albanais : skamb, roche), c'est-à-dire : Elbassan. De là, jusqu'à Lychnidus (Okrida), les Tables de Peutinger donnent quatre stations tandis que l'itinéraire Antonin n'en cite qu'une : Tres Tabernas que l'on peut identifier avec Struga. Avant d'atteindre Lychnidus, elle franchissait un col de 1.100 mètres d'altitude que Philippson, dans son livre : Europa (Vienne, 1906), appelle : col de Radohodza. Puis, décrivant un grand arc de cercle au pied du mont Galichitza, elle se dirigeait sur Resna. Enfin, elle atteignait Pelagonia (Monastir) et descendait la vallée du Vardar jusqu'à Thessalonique (Salonique). Le tracé de la ligne Monastir-Salonique emprunte le sien sur beaucoup de points.

### Le crédit.

Nous avons déjà vu, au cours de cette étude, que le crédit n'est pas assez développé, que le numéraire est trop rare. La Banque ottomane (Ziraat bancasi) exerce le crédit agricole, mais d'une façon insuffisante. Les paiements se font, suivant la coutume grecque, à la Saint-Georges (5 mai nouveau style) et la Saint-Demetrius (23 octobre).

### Les monnaies.

L'unité monétaire est la piastre qui vaut généralement 0 fr. 21 et correspond aux valeurs suivantes : 20 francs valent 95 piastres, la livre turque : 107, la livre sterling : 117.

### Poids et mesures.

Le système métrique est officiel, mais, dans la pratique, on emploie l'ancien dont l'unité de poids : la *dramma*, pluriel : *dirhmen*, égale 3 gr. 205. Par conséquent :

1 kilogramme égale 312 dirhmen.

400 dirhmen forment 1 *oka*, c'est-à-dire : 1 kil. 282.

42 *oka* constituent un *kantar* ou 56 kil. 408.

Dans l'intérieur, on emploie plutôt le *kantar* vénitien qui correspond à 63 kil. 448, d'où l'*oka* ressort à 1 kil. 422 et la *dramma* à 3 gr. 605.

Pour le commerce des grains, on fait usage du *kias-sié* qui vaut 27 *oka*.

L'unité de mesure se nomme : *cut* et correspond à 65 centimètres.

Pour les étoffes importées on compte par *brasses*. Une brasses = 67 centimètres.

Le *pasc* vaut 1 mètre carré 965 ; le *dounoum*, 27 m<sup>2</sup>. 489, la *Penda*, 41 m<sup>2</sup>. 25.

## ADMINISTRATION

L'administration turque ne s'exerçait directement que dans la Basse et la Moyenne Albanie. Les tribus guègues catholiques (100.000 hab., dont 55.000 *Mirdites*) jouissaient en fait de l'autonomie. Elles étaient divisées en 39 bannières (*baïraks*) commandées chacune par un *Baraïkstar*. Chaque tribu avait pour chef un *Voïvode* auprès duquel un délégué du sultan, appelé *Vékil* était chargé de percevoir l'impôt. Les *Toskes* de Souli jouissaient dans le Sud de la même autonomie.

Divisions administratives :

Vilayet de Janina (700.000 h.); sandjaks de : Janina, Argyrokastron, Valona et Arta.

Vilayet de Scutari (322.000 h. sans Monastir). Ce vilayet comprenait : les tribus des Montagnes et les sandjaks de : Scutari, Okrida, Kastoria, Monastir (45.000 h.).

Vilayet de Kossovo (580.000 h.); sandjaks de Kossovi-Polié, la Liouma, Metokia, Novi-Bazar.

## Statistique démographique.

Population des villes principales :

Scutari : 35.000 h.; Janina : 25.000 h.; Diakova : 25.000 h.; Ipek : 30.000 h.; Prizren : 40.000 h.; Elbassan : 12.000 h.; Pristina : 11.000 h.; Preveza : 7.000.

Ces questions de statistiques sont très délicates et sujettes à caution à cause du manque de données certaines. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve de grands écarts entre les différentes évaluations. C'est ainsi que le vilayet de Scutari que nous venons de voir marqué avec 322.000 h. en a, suivant d'autres auteurs, 400 ou 550.000; celui de Janina, marqué 700.000, s'en voit aussi attribuer 950.000, etc.

Voici quelle serait la population totale de l'Albanie turque qui comportait une superficie un peu plus grande que celle de la Suisse :

D'après le docteur Jackh : 1.500.000;

— Derviche Himi : 3.000.000

— un autre Albanais : 1.600.000.

— Docteur Vladan Georgevitch : 1.750.000.

— Pantsche Dosef (Bulgare) : 1.500.000.

## BIBLIOGRAPHIE

Barbarich. — Gounot. — Gravier.

## CHAPITRE III

# ETHNOGRAPHIE

Au début de notre étude, nous avons vu que, très justement d'ailleurs, le consul grec Maorommatis étendait bien au-delà des limites de l'ancienne Albanie turque, celles de l'Albanie ethnographique que nous allons maintenant étudier.

### **Appellation des habitants.**

Les peuplades dont nous avons à nous occuper sont dénommées de façons différentes. Les Européens les appellent : *Albanais*. Nous avons vu que l'origine de ce terme provient peut-être d'une particularité de la structure du pays. Peut-être aussi, est-ce une italianisation du mot grec : « *Arbanites* », déjà cité par Ptolémée. Les Turcs les désignent sous le nom d' « *Arnaoutes* », qui tire sans doute son origine de la localité d'Arni au centre du pays. Les autochtones s'appliquent à eux-mêmes l'appellation de : *Skiptars* qui dérive, soit de : *skeptos* (épée), de *skiperia* (pays des rochers) ou bien du mot qui signifie : aigle, comme tendrait à le prouver, le chant guègue suivant :

**Chant guègue.****L'AIGLE**

« L'Aigle est le plus fort des oiseaux qui volent dans le ciel, c'est pourquoi il est appelé le roi des oiseaux. Il a le bec recourbé comme un crochet, et ses ongles sont comme des lances aiguës.

« L'aigle mange des oiseaux vivants, des lièvres, des tortues et des lézards. Nul oiseau ne s'attaque à l'aigle; il est au-dessus des oiseaux du ciel comme le lion est au-dessus des animaux de la terre. Il vole très haut dans le ciel, et quand il voit de loin quelque oiseau, il se laisse tomber comme un plomb sur lui, lui enfonce ses ongles dans le ventre, le déchire; ensuite il le becquète avec son bec et le dévore vivant. Tous les oiseaux connaissent l'aigle, le craignent; quand ils le voient, ils tremblent et se blottissent de peur.

« Ils bâtissent leurs nids parmi les montagnes altières, dans les précipices et les rochers. Ces oiseaux-héros se partagent en plusieurs tribus et ont beaucoup de noms. Quelques-uns sont dits éperviers ou rouges-gorges. C'est pourquoi l'on nous appelle : « *Skiptars* » parce que nous sommes des héros forts comme l'aigle, et notre langue est dite : *chkipe*, parce que nous parlons le langage de l'oiseau. »

**Origines des Albanais.**

Quelle est l'origine des Albanais? Obscure question qui n'est pas encore résolue, donnant lieu à de nombreuses hypothèses que nous allons passer rapidement en revue.

Ptolémée parle déjà d'eux au II<sup>e</sup> siècle sous le nom de « *Skirtones* » (sauteurs) habitant la ville d'*Albanopolis* (Elbassan).

**D'après Pline.**

Pline, dans son Histoire naturelle, livre IV, dit qu'ils formaient 12 tribus et 300 nations; il les appelle : *Scirtari* et leur assigne comme lieu de résidence la contrée proche de *Colchinium* (Dulcigno). Ce nom rappelle la Colchide où Strabon affirme qu'ils fréquentaient l'important marché de la ville de *Dioscurade* où les Romains, pour les besoins de leurs transactions, étaient obligés d'entretenir un corps de 130 interprètes, car les peuplades en question ne parlaient pas moins de 39 langues différentes.

**Origine asiatique, d'après Pouqueville.**

Leur origine caucasique a été soutenue au Moyen-Age, notamment par Magius Patavinus. Tandis que Leibnitz les a crus Celtes, Malte-Brun les faisait venir du Daghestan, mais l'hypothèse asiatique a trouvé son principal champion dans Pouqueville. Cet albanologue distingué pense que, vers 1350 av. J.-C., des Barbares de Colchide furent ramenés par Jason (ou bien le poursuivirent) quand il revint de son expédition à la recherche de la Toison d'Or. Ils fondèrent la ville de *Colchinium* (Dulcigno) dont nous venons de parler, se mêlèrent aux Illyriens autochtones. Tantôt alliés, tantôt ennemis des rois de Macédoine, ils restèrent indépendants grâce à l'abri que leur offraient les montagnes.

**Origine illyrienne, d'après Barbarich.**

Les Illyriens seraient donc les ancêtres des modernes Albanais. Cette opinion a été soutenue avec beaucoup de conviction par Barbarich dont le livre

« Albania » nous fut d'un si grand secours pour notre étude.

D'après lui, à l'origine, une grande partie de l'Europe a été peuplée par des tribus ligures présentant le caractère dolichocéphale. Puis, survinrent les invasions des hordes asiatiques introduisant le type brachycéphale.

De cette époque datent les premiers noyaux des races aryennes cantonnées dans l'Europe méditerranéenne, bien avant qu'elles ne se soient ramifiées en : umbro-latines, hellènes, celttes. De ce même stipe sortent également les Néo-Ligures et les Illyriens qui vécurent d'abord de la vie des peuples primitifs. On traduit : Ligures par : *likures* (vêtus de peaux) et Illyriens par le mot albanais : *Ilo* (étoile).

Puis vinrent les invasions étrusques et gauloises qui firent pression sur les autochtones, les dispersant, les refoulant à l'Ouest vers les Apennins, à l'Est vers le bassin dinarique de l'Adriatique. Dans les inscriptions funéraires antiques et beaucoup de noms de localités, on peut retrouver des traces de ce phénomène. Par exemple, le radical : *alb* se rencontre dans beaucoup de noms de pays italiens ou illyriens. Corfou s'appelait primitivement : *Drapen* (de l'albanais : famille) et son correspondant sicilien est : *Trapani*. Brindisi, en grec : *Brentesion* signifie : corne de cerf. On trouve en Albanie un mont *Brendasche* qui veut dire : corne de bélier.

A cette race primitive on peut rattacher celle des Thraces, et peut-être aussi celle des *Sicules*, *Sicèles* ou *Sicanes* qui paraissent avoir été, eux aussi, rattachés au groupe ethnique néo-ligure, mais ils auraient gardé le caractère dolichocéphale de l'antique popula-

tion méditerranéenne. On pourrait ainsi s'expliquer pourquoi les Toskes de l'Albanie méridionale se rangent dans cette catégorie tandis que les Guègues habitant la partie Nord de la contrée sont brachycéphales, d'après les études faites sur les crânes trouvés dans les sépultures.

Ainsi donc les deux rives de l'Adriatique furent peuplées par les Illyriens plus ou moins mélangés d'Umbro-Latins : les Illyriens-Albanais d'une part, les Iapides et leur ramification les *Messapiens* d'une autre. Les *Sicules*, eux formaient le trait d'union entre ces races aborigènes et les métis brachycéphales.

Les *Iapides* ou *Iapodes* habitèrent primitivement la côte de l'Adriatique entre *Signia* et *Metule*, puis, traversant la mer, ou suivant les côtes, s'établirent dans l'Apulie vers le golfe de Tarente au Sud de la Messapie (aujourd'hui pays d'Otrante) dans la contrée qui prit le nom de : *Iapygie*. De nos jours encore, le vent qui souffle du N.-N.-O. d'Italie en Grèce s'appelle : *Iapyx*.

Quand vinrent les grandes invasions italo-aryennes ou celttes, tous ces groupements illyriens furent submergés et assimilés. C'est pourquoi les habitants de la Iapygie et de la Messapie qui présentaient certaines différences ethnographiques avant cette conquête furent unifiés et parlèrent le même langage.

### **Théorie de l'origine pélasgique.**

Cependant il existe à propos de l'origine des Albanais une autre théorie ayant de nombreux et savants partisans parmi lesquels : de Hahn, Th. Mommsen et le Français Schneider qui écrivit à ce sujet un livre fort documenté. D'après cette hypothèse, les Skiptars

ne seraient autres que les descendants directs des *Pélasges*, ancêtres communs des Grecs et des Romains.

### Hypothèses diverses émises.

Examinons ici quelques-unes des opinions qui ont été avancées à propos des Pélasges en question.

L'historien Ruelle, s'appuyant sur les Livres Saints et les traditions grecques, pense que les pays de la Péninsule balkanique furent peuplés avant ceux de l'Occident et occupés, seize siècles avant l'ère chrétienne, par des hordes de chasseurs et de bergers dont les plus nombreuses et les plus puissantes constituaient les Pélasges et les Hellènes. Les premiers reconnaissaient *Inachus* pour fondateur de leur race, tandis que les Hellènes attribuaient ce titre à *Deucalion* dont le fils s'appelait *Hellen*. Les descendants de celui-ci se fixèrent les premiers dans la Grèce actuelle, tandis que les Pélasges, moins aptes à la civilisation, restèrent nomades, parcourant même les îles et l'Italie. Au bout de douze siècles, ils se fondirent avec les Hellènes.

Certains auteurs, notamment Niebuhr, pensent que les Pélasges formèrent une nation puissante qui pendant une certaine époque, fut répandue en Europe depuis le Pô jusque vers l'Asie-Mineure, mais qui, à la suite de révolutions successives, se désagréa et ne présenta plus que des débris isolés éloignés les uns des autres.

Tout au contraire, Larcher, R. Rochette, par exemple, considèrent les Pélasges comme une nation médiocre par le nombre, restreinte à l'Argolide, qui de proche en proche, étendit son nom et ses lois aux anciennes populations, leur donnant pour plusieurs siè-

cles la religion, le gouvernement, la langue et les arts pélasgiques.

Mannert soutient que la Grèce fut primitivement peuplée par trois nations : les Graïci, les Lélèges et les Pélasges; ces derniers occupaient l'Épire et la Thessalie; ils colonisèrent la Grèce actuelle 190 ans après le déluge d'Ogygès. Cette théorie fut vivement combattue et Fréret, entre autres, nie l'existence de ces trois peuples. Pour lui, les Grecs furent appelés Graïci et Pélasges tant qu'ils demeurèrent barbares, et Hellènes quand ils devinrent civilisés.

Si l'on en croit Paul Guérin, les Pélasges sembleraient provenir de l'Orient et appartenir à la race indo-européenne. Une de leurs branches aurait colonisé la Grèce, l'autre la péninsule italique.

Poirson pense qu'ils passèrent de Thessalie en Épire, sans doute entre 1700 et 1650 av. J.-C. et lui donnèrent primitivement leur nom. Dans aucune partie de la Grèce on ne voit autant que dans cette contrée des vestiges pélasgiques; 45 villes y montrent des restes de constructions. Les principales d'entre elles furent : *Dodone* (aujourd'hui *Kastrizza*), *Ambracie* (*Arta*) dans la *Motosside* et *Pandosia*, dans la *Thesprotie* (côte située en face de Corfou). Grote, lui, observe la parenté qui existe entre les Epirotes et les Italiens du Sud, ressortant de la similitude de noms de peuplades et de localités; il en conclut à une origine pélasgique commune.

Quelle signification aurait pour les Grecs et pour les Albanais le mot : Pélasges ? Les premiers désignent par lui les habitants de la haute mer; les seconds le font dériver de : *pylha* (forêt) et *gjin* (hommes), d'où : hommes des forêts.

Schneider, dont nous avons parlé plus haut, et qui fut pendant longtemps, pour le compte des Turcs, ingénieur en chef de la province de Scutari, est formellement d'avis que les Pélasges n'ont pas été une race immigrée, mais bien autochtone, antérieure à la période quaternaire; leur langue conservée d'une façon presque intacte, ne serait autre que l'albanais de nos jours.

#### Analogies étymologiques entre la langue albanaise et les anciens mythes.

Voici comment il veut étayer sa théorie. Tout d'abord il rejette l'existence des Aryas, nos prétendus ancêtres dont la langue est purement hypothétique. Au contraire, dans les plus anciens mythes, il retrouve des racines de mots albanais. Ainsi dans la lutte des dieux contre les géants, ceux-ci sont dénommés : « Gjég », d'où est venue l'appellation : guègue, etc., etc. La langue albanaise, comme toutes les langues « stipes » comporte beaucoup de monosyllabes durs et expressifs qui rappellent les premières étapes de la formation du langage.

En passant, Schneider fait remarquer que les premières allégories mentionnées par l'histoire sont des allusions aux terribles bouleversements subis par la terre durant l'époque tertiaire et qui, naturellement, impressionnèrent profondément l'esprit des hommes. Les Pélasges furent les victimes d'un de ces cataclysmes; ils habitaient primitivement le continent disparu qui reliait l'Europe à l'Asie. Quand son effondrement se fut produit, les uns, parmi les survivants, restèrent sur les îles émergentes, d'autres se réfugièrent sur la côte asiatique, en Phrygie, dont on peut faire dériver le nom de : *frig* (peur) et *gjin* (hommes). Enfin ceux

qui se fixèrent en Europe, au delà des Monts Acrocé-rauniens, devinrent des Illyriens de : *Hylh* (étoile) et *rin* (habitant, autrement dit : là où habitent les étoiles).

De ces Pélasges-là sortirent les Molosses et les Emathiens. Ces derniers (comme aujourd'hui d'ailleurs) élevaient beaucoup de porcs. Leur pays : l'Emathie tire-rait son appellation de : *E mǎ thi* (nourrit des porcs).

Les Macédoniens proviendraient aussi de cette même origine, car leur nom peut se décomposer ainsi : *Mǎ* (engraisse) *qué* (des bœufs) *dhi* (des chèvres) *niers* (hommes), ce qui donne : *Mǎ qué dhi niers* ou : hommes qui engraisent des bœufs et des chèvres.

Poursuivant ses démonstrations étymologiques, les seules, à vrai dire, qui puissent guider quand on recherche l'origine de peuples aussi reculés, Schneider fait dériver les noms des principaux dieux grecs du pélasges, *id est* de l'albanais. *Arès*, par exemple, proviendrait de : *Ers* (homme). Ce dieu a pour attribut un coq, emblème de la vigilance et de l'annonce des batailles; or il faut remarquer qu'en Albanie on est passionné pour les combats de ces animaux. *Adès* (Pluton) se traduirait par : *Hǎ* (mange) et *dèks* (les morts).

De même on peut trouver de singulières coïncidences en examinant les noms de l'épopée homérique. En voici quelques-unes.

*Ménélas* signifierait : *Men e lac* (que la raison abandonna). *Ajax* ressemble à : *e ghiaks* (le sanguinaire). *Cassandra* serait : *quès anrha* (jette des rêves), *Ulysse* donne : *ulhs* (voyageur), *Laërte* rappelle : *lè ǎrt* (né vertueux). Enfin, *Pénélope* est parfaitement dépeinte par les termes : *Pen e lyp* (du fil demande). N'oublions pas non plus qu'*Achille* était vénéré en

Epire sous le nom d'*Aspetos* qui s'apparente à l'albanais : *shpeite* (rapide).

D'ailleurs l'auteur précité n'est pas le seul à rechercher ces étymologies. Mgr Docci, l'Abbé mitré des Mirdites, partage les mêmes opinions; il a notamment signalé l'analogie qui existe entre le nom : *Thétis* et le mot albanais : *dédi* qui signifie : mer.

Benlœw nous a donné, de son côté, quelques autres analogies, ainsi : *Rhêa* est la traduction d'un terme qui exprime l'idée de : fraîche, jeune épouse, comme *Endymion* celle de : protecteur. Il en est de même pour des noms de localités. Ainsi, sommet s'exprime en latin par le mot : *juga* (joug); en guègue, on dit : *pende* d'où l'on a fait : *Pinde*.

### Survivance des antiques légendes.

Sans aller jusqu'à dire avec Kiepert qu'il n'y a pas vingt noms propres en Grèce dont l'origine soit vraiment hellénique, il est certain que le nombre de ceux qui s'expliquent avec le secours de l'albanais paraît tous les jours plus considérable.

Ce qui donne un argument de plus en faveur de la thèse exposée, c'est que les principales légendes de la Grèce ancienne sont restées vivantes en Albanie, comme celle de *Polyphème* qui porte là-bas, le nom de *Katalan*, et dont les aventures sont peut-être plus pittoresques encore que celles du Géant hellène.

Il en est de même pour celle de *Deucalion* et de *Pyrtha* qui, subsistant dans ses moindres détails, a entraîné une curieuse conséquence. Nous voulons parler de l'importance que l'on apporte en Albanie à jurer *sur les pierres*, serment que l'on emploie seulement

pour les affaires sérieuses, tandis que les Albanais jurent presque à chaque phrase.

N'oublions pas que Rome avait adopté ce *serment sur la pierre* que lui avaient sans doute apporté les *Etrusques*, cette branche aînée des Pélasges occidentaux.

### Mœurs des Pélasges.

Nous connaissons peu de choses au sujet de ces peuples et de leurs mœurs. Hérodote nous signale que, de son temps, il existait encore quelques tribus pélasgiques parlant une langue « barbare » et ne nous donne sur elles que de succincts renseignements.

Il relate notamment que, lors des mariages, ils avaient déjà coutume de pétrir un gâteau portant des attributs : serpent, lune, soleil, relatifs à la fécondité conjugale. De nos jours, d'ailleurs, et dans les mêmes circonstances, ce même gâteau sert en Albanie sous le nom de *pettd*. Le rapt simulé au cours des noces semble également avoir été pratiqué par les Pélasges.

Parmi eux il existait, toujours d'après Hérodote, une sorte de gynocratie. Même chez les Lyciens, peuplade d'Asie-Mineure, il y avait un collège sacerdotal de matrones nobles qui pouvaient remplir l'office de juges. De nos jours, il existe en Albanie une survivance à ces usages; ainsi, lorsque des négociations s'ouvrent après une guerre, ce sont les femmes qui les conduisent et fixent le jour comme le lieu de l'armistice.

Dès la plus haute antiquité, les Pélasges eurent des rapports avec les Egyptiens. Une femme de cette nation fut vendue par les Phéniciens en Thesprotie; elle y établit le plus ancien oracle, et à une époque si recu-

lée, que les peuplades en question n'avaient pas encore donné de noms à leurs dieux.

### Colonies grecques en Epire.

Quoiqu'il en soit des origines pélasgiques des Grecs, il est certain que ceux-ci, à leur tour, établirent des colonies en Epire environ sept siècles avant J.-C. A peu près à la même époque que Syracuse, les Corinthiens y fondèrent *Korkyra* (Corfou) qui devint rapidement prospère à cause de son voisinage de *Dodone*; ses vases et ses poteries étaient renommés dans toute l'Adriatique.

Grâce au concours des *Liburniens*, originaires de la Croatie maritime, et excellents navigateurs, elle eut une flotte puissante. Avec l'aide de Corinthe, elle fonda : *Leukos* (près de Sainte-Maure), *Anaktorion* (la Madonna sur le golfe d'Arta), *Apollonia* (près de l'embouchure de la Voïoussa). *Epidamnós* (Durazzo). Cette dernière cité fut déjà très riche et très peuplée pendant le siècle qui précéda la guerre du Péloponèse. Elle admettait libéralement les métèques contrairement à sa voisine Apollonia. Un agent commercial autorisé nommé *Politès* avait le monopole des transactions avec les Illyriens voisins, tout trafic individuel étant interdit vis-à-vis d'eux.

### Divisions ethnographiques des Albanais.

A l'heure actuelle, les Albanais proprement dits se partagent en deux races principales, séparées par le fleuve *Skombi* et qui peuplent, l'une *guéghe*, la Haute, l'autre *toske*, la Basse-Albanie.

Les Guèghes musulmans se trouvent en majorité à Elbassan, Okrida, Prizren, Diakova, etc., et sur la rive

droite du *Drin*. Les catholiques habitent surtout le littoral entre Valona, Dulcigno, le N.-E. du lac de Scutari et la rive gauche du *Drin*.

Les Toskes, en général orthodoxes, sont néanmoins en minorité relativement aux mahométans dans les régions de Pogoniani, Phanaris, Chimara, et des villes de : *Tepeleni*, *Argyrokastron*, *Delvino*.

Le terme de : *Malissores* que l'on rencontre parfois ne désigne pas une peuplade, mais bien les montagnards en général.

La race des Guèghes, bien qu'unique, se fractionne en une quarantaine de tribus qui ont des traditions et des coutumes assez analogues. Chacune d'elles est divisée en bannières (*Bairaks*).

### Tableau des tribus Guèghes catholiques du vilayet de Scutari.

Voici, à titre documentaire, un tableau des tribus guèghes catholiques du vilayet de Scutari qui est inspiré de la *Carte des provinces d'Epire et d'Albanie de Bianconi*.

FAMILLES	NOMS DES TRIBUS	BAIRAKS	POPULATION
Famille des Mirdites.	Mirdites.	5	25.000
	Doukadgines.	2	6.000
	Dibra.	2	5.000
	Bishcassi.	1	2.000
	Mati.	2	5.000
	Hassi.	1	3.000
	Malisi.	2	6.000
	Pouka.	1	2.000
Famille de Poulati.	Schala. Schoki.		
Famille de Postripi.		2	4.000
Famille de Retschi.		1	1.000
Famille de Kopliki.	Riolli.	1	2.000
	Grizia.	1	1.000
	Bouzanit.	1	2.000
	Ritelli.	1	2.000
Familles de :			
—	Kastrati.	3	5.000
—	Shkreli.	2	4.000
—	Triepschi.	1	2.000
—	Klementi.	3	6.000
—	Hoti.	2	7.500

### Les Mirdites et leurs origines.

La plus importante de toutes ces familles est celle des *Mirdites*. Son nom a été employé pour la première fois au XVI<sup>e</sup> siècle; il date de l'époque où la famille *Markai d'Oroschi* soumit à son pouvoir les différentes tribus qui la composent après la mort de Scander-beg. On ne connaît guère l'origine de cette appellation. Certains prétendent que, lors de la première bataille de Kossovo, en 1389, des contingents guèghes saluèrent des mots : *mir dit* (bonjour) le sultan Mourad qui hésitait à livrer combat et qui vit là un heureux présage. Après la victoire, le nom de Mirdites fut donné aux montagnards précités.

Une autre légende explique l'origine du nom en question de la façon suivante : Une famille de pasteurs habitait le mont *Sastrik* près de Diakova. A la mort du père, les trois fils se partagèrent son mobilier : l'aîné eut la selle du cheval : *chala*; le second le crible : *choch*, et le plus jeune rien d'autre que le salut ironique de ses frères : *mir dit*. D'où les trois tribus des *Chala*, *Chochi*, *Mirdites*.

D'autres hypothèses ont été émises; on fait venir ce nom des *Mardaites* race d'origine syrienne ou du mot persan : *maerd* (brave). Anquetil Duperron, s'appuyant, soi-disant sur Hérodote, étudie les Mirdites depuis leur départ de Scythie (330 av. J.-C.) et suit leur marche jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle.

### Les Toskes.

Les Toskes (Toxidi de Strabon) comprenaient autrefois deux grandes branches : les *Lapi* et les *Chiami*, lesquelles se subdivisaient en quatorze tribus principales et beaucoup d'autres plus petites. Parmi elles,

on peut remarquer : les *Chaoniens* qui étaient surtout bouviers d'où leur nom : *Kau*, bœuf en albanais; les *Tesproziens* (de *thès*, toile, *prue*, porter) car ils étaient vêtus de toile et de laine tandis que les *Ligures* portaient des peaux (*likures*); les Molosses, de : *mal* (montagne), etc.

Les *Lapi* actuels, corruption slave du mot *Liaberi* ou *Arberi*, ancien nom de l'Albanie, vivent dans le pays des Monts Acrocérauniens. Les *Chiami* peuplent plutôt la région de Janina et la mer. D'autres noms de tribus toskes sont à retenir : ceux de *Dangli*, *Tebeleni*, *Delvino*, *Souli*, etc.

Les différences de religions et de rites ont contribué à accentuer toutes ces divisions dans l'Albanie méridionale.

Les habitants des Monts Acrocérauniens et de la région souliote ont gardé, comme les tribus du Nord, un vif sentiment de leur indépendance, tandis que les autres Toskes sont de mœurs plus douces et plus paisibles.

Outre les Albanais proprement dits, il existe encore :

- 1° Les Gréco-Albanais dans le Sud, vers Janina, Margariti, Argyrokastron, Arta, Preveza.
- 2° Les Serbo-Albanais vers Mitrowitza, Uskub, Diakova, Prizren.
- 3° Les Bulgaro-Albanais dans les régions de Dibra et du lac d'Okrida.

#### Koutzo-Valaques.

4° Les Valaques ou Zinzares. D'origine roumaine on les appelle aussi : Koutzo-Valaques (Valaques bêteux ou faux Valaques).

En 1185, ils fondèrent avec les Bulgares, à la suite

d'une insurrection collective contre les Byzantins, un royaume tantôt vassal, tantôt allié de ces derniers, et qui fut conquis par les Ottomans pendant la dernière moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, ils sont particulièrement nombreux dans la *Mousachia*, la région du Pinde et celle de Monastir. A la campagne, ils sont agriculteurs et surtout éleveurs, appartenant à la branche des *Pharsaliotes* et à celle des *Voscopoleno*. Dans les principales villes, où on les appelle : les Auvergnats de l'Albanie, ils sont commerçants, industriels, ouvriers.

Voici un tableau montrant les évaluations qui ont été avancées par divers auteurs à leur sujet.

Statistique des Koutzo-Valaques, d'après :

		Habitants
Nicolaïdès (Grec),	en 1899, un total de :	41.200
Cvijitch (Serbe),	en 1910, —	150 à 160.000
Kantcheff (Bulgare),	en 1906, —	77.260
Oestreich (Allemand),	en 1909, —	100.000
Weingand (Allemand),	en 1895, —	180.000
Echo des Balkans,	en 1912, —	715.000
Take Jonesco (Roumain),	en 1912, —	400.000

La lecture de ce document suffit à démontrer les tendances politiques de chacun des auteurs des chiffres produits.

5° Les Turco-Albanais sont nombreux dans les régions de la Dibra, de Prizren, Uskub et Scutari.

6° Enfin des éléments italiens ou d'origine italienne sont répandus sur la côte vers Valona et Durazzo.

#### Anthropologie.

Au point de vue anthropologique, les Albanais ne présentent pas un type très marqué. Néanmoins, d'a-

près ce que nous avons pu voir à propos de leurs origines ethniques, les dolichocéphales devraient se rencontrer plutôt dans le Sud et les brachycéphales dans le Nord, d'autant plus que les habitants de cette dernière région, vu leurs conditions d'existence, sont restés beaucoup plus purs que les autres, soumis à de nombreux mélanges.

Les *dolichocéphales* sont des hommes dont la boîte crânienne vue par sa patrie supérieure est ovale, la plus grande longueur l'emportant sur la plus grande largeur, comme 9 sur 7. Chez les *brachycéphales*, au contraire, le rapport de la longueur à la largeur est de 8 à 7; la boîte crânienne présente la forme d'un œuf, mais tronquée, arrondie en arrière.

Le docteur Pittard a mesuré 20 Albanais dont, malheureusement, il ne connaissait pas les lieux d'origine, ce qui ne permet pas de tirer, en l'occurrence, des conclusions en ce qui concerne la diversité ou l'unité de la race albanaise. Quoiqu'il en soit, voici le résumé de ses observations.

Taille moyenne assez élevée; sur les 20 sujets examinés, 9 dépassaient 1 m. 70; néanmoins, 3 mesuraient moins de 1 m. 60.

L'indice céphalique était en moyenne de 83,77, variant depuis : 72,07 (dolichocéphales) jusqu'à 93,24 (hyperbrachycéphales). La proportion des dolichocéphales était de 24 %. C'est celle que Wirchow a trouvée également, mais les Guèghes qu'il a mesurés, quand ils sont brachycéphales, ont un indice très élevé : 89,4.

Les Albanais paraissent avoir un front étroit et un faible développement du *diamètre auriculo-bregmatique*, qui est le diamètre passant par les oreilles et

la fontanelle. Leur face est étroite par rapport à la longueur du crâne. Ils ont le nez mince et allongé, droit ou aquilin, rarement d'une autre forme; l'indice nasal les porte parmi les *eptorhiniens*. Les diamètres biangulaires externe et interne, ainsi que la longueur de l'ouverture palpébrale sont faibles. Les yeux sont généralement bleus ou marrons. Dans une école de Scutari, le consul autrichien : *Pisko* a observé 275 enfants avec des cheveux noirs, 172 châains et 125 blonds.

En majorité les Albanais sont musculeux, sveltes, de poitrine large et de taille fine, peut-être parce qu'ils portent toute leur vie une ceinture serrée. Mais ils vieillissent vite. Les rides apparaissent chez l'homme entre 25 et 30 ans; la barbe blanchit à 35 chez les musulmans, car les catholiques la rasent. Généralement la vieillesse se déclare à 45 ans.

La décrépitude est encore plus précoce chez les femmes, à cause des fatigues qu'elles endurent pour les femmes dit peuple, à cause des fards nocifs et de l'abus des teintures pour celles des hautes classes.

Dans son livre qui vient de paraître (Novembre 1913) sous le titre : *Les Albanais et les Grandes Puissances* et qui est un violent réquisitoire contre ces peuplades sauvages, c'est indéniable, mais qui ont néanmoins certaines qualités, le docteur Vladan Georgevitch cite un fait qu'il est curieux de rapporter, tout au moins au point de vue documentaire. Invoquant d'ailleurs le témoignage de von Hahn, généralement si scrupuleux, il relate qu'il existait en Albanie des hommes pourvus d'une queue avec laquelle ils se retenaient aux branches des arbres où ils élaient domicile. Il prétend même qu'on en voyait encore au IX<sup>e</sup> siècle de notre

ère, qu'ils étaient particulièrement vigoureux et piétons extraordinaires; leur appendice caudal affectait la forme de celui des chèvres ou des chevaux!

L'auteur serbe retrouve aujourd'hui chez les Albanais de vraie race, les mœurs et jusqu'aux caractères ethniques de ces hommes des bois; toutefois sa partialité ne va pas jusqu'à leur attribuer l'appendice en question.

### Migrations des Albanais en Grèce et en Autriche.

Les Skiptars ont toujours été migrants et ils ont été volontiers s'implanter chez leurs voisins. En 1854, Von Hahn évaluait en Grèce le nombre des Albanais à 200.000 sur 1.000.000 d'habitants. De nos jours, encore, il existe aux portes d'Athènes des villages entiers peuplés de bons citoyens hellènes qui parlent guègue ou toske. De même en Autriche-Hongrie, principalement sur la frontière de Syrmie, près de Mitrovitzta, l'on rencontre des localités dans les mêmes conditions.

### Albanais d'Italie et de Sicile.

Parmi les colonies albanaises qui ont essaimé à l'étranger, les plus importantes, sans contredit, sont celles de l'Italie du Sud et de la Sicile.

En 1450, le roi de Naples, Alphonse V d'Aragon, voulant soumettre la Calabre, leva des troupes parmi lesquelles il enrôla des Albanais. Après la campagne, beaucoup de ceux-ci ne retournèrent pas dans leur pays, alors en proie à des luttes incessantes. Dans la province de Catanzaro, ils fondèrent les colonies de : *Amato, Andali, Ariette, Casalnovato, Caraffa, Vena, Zangarone, Pallagoria, San Nicolo dell' Alto, Carfizzi,*

*Gizzerie, Marcèdusa et Zegaria.* En Sicile, ils s'établirent près de Palerme, à *Contessa.*

Lorsque Scander-beg alla dans les Pouilles au secours de Ferdinand I<sup>er</sup>, attaqué par Jean d'Anjou, une partie de ses soldats ne retourna pas avec lui en Albanie, mais s'établirent dans les provinces d'Otrante, de Lecca et de la Capitanate.

Au moment de la conquête musulmane (entre 1481 et 1492, nouvelle et importante émigration albanaise. Voici les noms des centres créés avec les dates de leur fondation :

*Palazzo Adriano (1481), Piana dei Greci (1488), Santa Cristina, Gela, Mezzojuso (1490), San Angelo di Girgenti, S. Michele di Bagoaria,* et dans les provinces de *Catane, Palerme, Girgenti.*

En 1536, fondation des colonies de *Basile, Moschite, S. Costantino albanese, S. Paolo albanese, Brindisi de la Montagne* (dans la Basilicate), et de *Farneta* dans la province de Cosenza.

En 1680, nous enregistrons les fondations, de : *Uru-ri, Portocannone, Campomarino et Montecilfone* dans la province de Campobasso. Charles III, de Bourbon, fut très favorable aux Albanais, ainsi il leur permit de fonder des établissements spéciaux pour l'éducation de leurs enfants, par exemple les collèges de *San Benedetto, Ullano et de Palerme;* de plus il fut créé des évêchés albanais de rite oriental. C'est pourquoi, de nouveaux colons passèrent en Italie, de même que sous Ferdinand IV. Les derniers s'établirent à *Brindisi et à Naples* à la suite du régiment Royal-Macédonien.

Aujourd'hui, 200.000 individus, généralement d'origine toske habitent 70 villages dont 27 de rite grec, ayant conservé leurs usages et leur langue. Il existe

une littérature italo-albanaise qui compte des écrivains de valeur : Don Variboda, Dorsa, Mauro, de Rada, Marchiano, etc.

### Statistique des populations albanaises en Italie.

Voici, d'après Barbarich, une statistique des populations albanaises en Italie.

## STATISTIQUE

### *Des Populations Albanaises en Italie.*

NOMS DES PROVINCES	VILLAGES		RECENSEMENT	
	Rite Latin	Rite Grec	1886	1901
Cozenza.	13	19	46.959	60.364
Catanzaro.	13	»	12.753	20.803
Potenza.	1	4	9.395	11.314
Foggia.	8	»	24.148	26.534
Teramo.	»	1	610	»
Campobasso.	5	»	14.747	16.110
Lecca.	10	»	26.514	29.076
Palerme.	1	3	26.756	22.442
Catane.	2	»	20.166	21.157
Girgenti.	1	1	1.519	»
TOTAUX. . .	53	27	181.738	208.410

## COLONIES ITALO-ALBANAISES

Recensement de 1901 (d'après BARBARICH)

### PROVINCE DE COZENZA

LOCALITÉS	Rite Latin.	Rite Grec.	POPULATION
Acquaformosa.	»	grec.	1.562
Aldibona.	»	grec.	1.715
Castroreggio.		grec.	1.478
Cavallerizzo.	latin.		1.020
Cervicati.	latin.		1.549
Cerzeto.	latin.		2.613
Civita.		grec.	2.849
Falconara.	latin.		2.323
Farneta.		grec.	910
Firmo.		grec.	1.071
Frascineto.		grec.	2.526
Lungro.		grec.	4.000
Macchia.		grec.	503
Marri.		grec.	676
Mongrassano.	latin.		2.107
Platici.		grec.	2.022
Percile.		grec.	1.202
Rota.	latin.		2.065
San Basilio.		grec.	1.869
S. Benedetto.		grec.	2.537
Santa Catarina Albanese.	latin.		1.726
S. Cosma.		grec.	823
S. Demetrio corone.		grec.	5.125
S. Giacomo albanese.	latin.		1.156

## COLONIES ITALO-ALBANAISES

(D'après BARBARICH)

LOCALITÉS	Rite Latin	Rite Grec	POPULATION
San Giorgio.		grec.	1.311
S. Lorenzo.	latin.		1.304
S. Lorenzo Bellizi.	latin.		2.544
S. Martino Albanese.	latin.		2.072
S. Sofia di Epiro.		grec.	2.040
Serra di San Leo.	latin.		595
Spezzano albanese.	latin.		3.572
Vaccarizzo.		grec.	1.505
	13 villages.	19 villages.	Total général pour Cozenza :
Totaux pour Cozenza . . .	24.640 habit.	35.724 habit.	60.364 habitants.

## PROVINCE DE CATANZARO

Amato.	1.768 habitants.	Tout Rite latin.
Andali.	1.717	—
Arietta.	945	—
Casalnuovo.	1.351	—
Carfizzi.	260	—
Pallagorio.	1.412	—
San Nicola.	3.622	—
Vena.	1.001	—
Zingarone.	1.658	—
Caraffa.	1.478	—
Marcedusa.	886	—
Gizzerie.	2.921	—
Zagarie.	1.784	—

Total : 13 localités. 20.803 habitants.

## COLONIES ITALO-ALBANAISES

D'après BARBARICH

## PROVINCE DE POTENZA

LOCALITÉS	Rite Latin	Rite Grec	POPULATION
Basile.		grec.	4.107
Castelnuovo, autrefois S. Paolo albanese.		grec.	836
Maschite.		grec.	3.771
S. Costantino albanese.		grec.	1.446
Brindisi della montagna.	latin.		1.154
TOTAUX . . . .	1	4	11.314

## PROVINCE DE FOGGIA

Chienti.	1.693 habitants.	Tout Rite latin.
Casalnuovo.	4.610	—
Casalvecchio.	2.410	—
Panni.	4.461	—
Greci di Puglia.	3.572	—
S. Paolo.	3.932	—
Facta.	3.654	—
Castelnucchio dei Sodri.	2.202	—
TOTAL . . .	26.534 habitants.	

## PROVINCE DE TERAMO

Villabadessa.	Rite grec.	610 habitants.
---------------	------------	----------------

## COLONIES ITALO-ALBANAISES

D'après BARBARICH

## PROVINCE DE CAMPOBASSO

Campomarino.	1.684 habitants.	Tout Rite latin.
Porto Cannone.	2.137	—
Ururi.	3.824	—
S. Croce di Magliano.	5.365	—
Montecilfone	3.100	—
TOTAL. . .	16.110 habitants.	

## PROVINCE DE LECCA

Galantina.	14.086 habitants.	
Faggiano.	1.301	— Tout Rite latin.
Martignano.	1.051	—
Monteparano.	1.405	—
Rocca forzata.	1.034	—
S. Giorgio.	3.408	—
S. Martino.	875	—
S. Marzano.	2.836	—
Sternatia.	1.803	—
Lollino.	1.277	—
TOTAL. . .	29.076 habitants.	

## COLONIES ITALO-ALBANAISES

(SUITE)

D'après BARBARICH

## PROVINCE DE PALERME

LOCALITÉS	Rite Latin	Rite Grec	POPULATION
Mezzojuso.		grec	6.129
Piana dei Greci.		grec	8.470
Palazzo Adriano.		grec	5.197
Contessa Entellina.	latin		2.646
Totaux. . . . .	1	3	19.796

## PROVINCE DE CATANE

San Michele de Bagaria.	3.762	Rite latin
Bronte.	17.395	Rite latin
Totaux . . . . .	21.157	2

## PROVINCE DE GIRGENTI

San Angelo	Rite grec	1.519 habitants
------------	-----------	-----------------

## TOTAUX GÉNÉRAUX :

Rite latin :	Rite grec :	Population :
53	27	208.410

Le Prince L.-L. Bonaparte donne le chiffre suivant des villages où l'on parle les dialectes tosques :

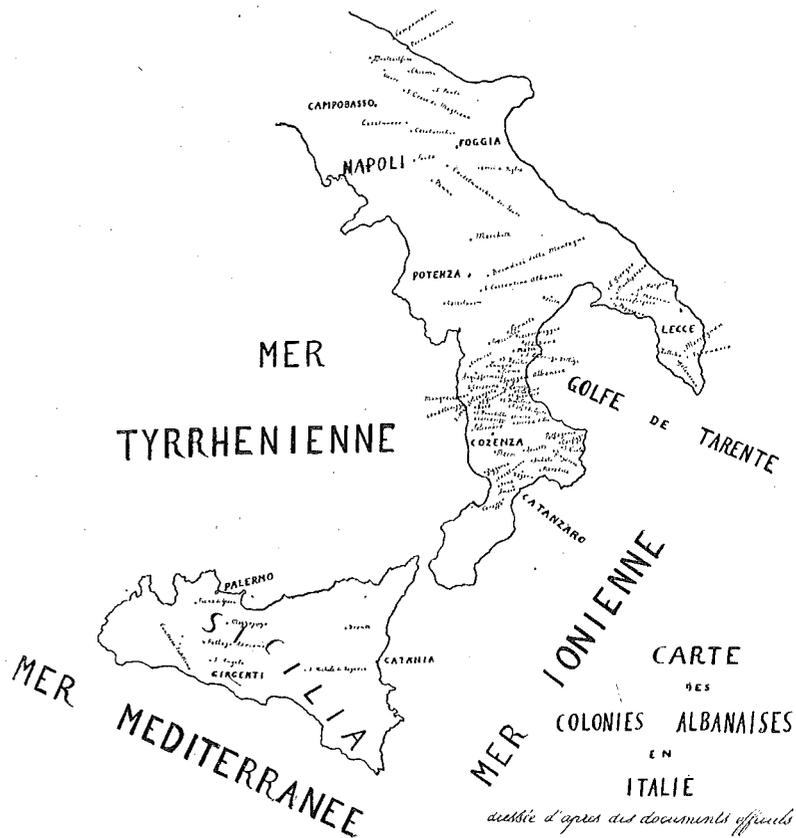
- 1° Abbruzze ultérieure : 1 village.
- 2° Molise : 5 villages.
- 3° Capitanate : 4 villages.
- 4° Basilicate : 5 villages.
- 5° Principauté ultérieure : 1 village.
- 6° Otrante : 2 villages.
- 7° Calabre citérieure : 27 villages.
- 8° Calabre ultérieure : 5 villages.
- 9° Palerme : 5 villages.

Ce qui donnerait un total de cinquante-cinq villages.

L'écart entre ce nombre et celui donné par Barbarich provient sans doute de ce que le Prince admet que dans beaucoup de localités on parle plutôt un grec corrompu que l'albanais. C'est ainsi que dans la Terre d'Otrante, il ne compte que deux villages *toskes*, l'un absolument : *S. Marzano*, l'autre à moitié italien : *Foggiano*. Par contre, il range dans la catégorie *grecque*, douze agglomérations dont quatre fortement mélangées d'Italiens.

#### BIBLIOGRAPHIE

Barbarich. — Benloew. — Prince L.-L. Bonaparte. — Dora d'Istria. — Gravier. — Grote. — D<sup>r</sup> Jäckh. — G. Lejean. — Paganel. — D<sup>r</sup> Pittard. — Poirson. — Pouqueville. — Ruelle. — Schneider. — D<sup>r</sup> Vladan. Georgevitch.



## TROISIÈME PARTIE

---

### *Précis d'Histoire Albanaise*

---

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>

### DES ORIGINES A SKANDER-BEG

SOMMAIRE : INVASIONS DES GAULOIS. — HISTOIRE DE L'ÉPIRE ANCIENNE. — ALEXANDRE LE GRAND. — PARTAGE DE SON EMPIRE. — HISTOIRE D'ILLYRIE. — GUERRES MACÉDONIENNES. — PYRRHUS II. — CÉSAR ET POMPÉE. — DÉMEMBRÉMENT DE L'EMPIRE ROMAIN. — INVASION DES BARBARES. — LES BULGARES. — LES SERBES. — EXPÉDITIONS NORMANDES. — LES CROISADES. — DEUXIÈME EMPIRE BULGARE. — LES ANGEVINS. — EMPIRE SERBE. — LES BALSAS. — APPARITION DES TURCS.

Les Albanais n'ont pas joué un rôle bien considérable dans l'histoire, leur état politique et social s'y est opposé, mais les différents peuples se sont toujours âprement disputé le passage entre les Balkans et l'Adriatique, autrement dit : la suprématie dans leur pays. Néanmoins, malgré les efforts d'Alexandre, des Romains, des Byzantins, des Slaves, des Vénitiens et, en dernier lieu, des Turcs, ils ont pu, tout au moins dans leurs sauvages montagnes, sauvegarder leur indépendance et cet exemple, unique en Europe, doit,

malgré certaines défaillances de leur caractère, forcer notre admiration et notre estime.

### Invasion des Gaulois.

Avant le XV<sup>e</sup> siècle l'histoire de l'Albanie présente le tableau de multiples invasions. En 604 (av. J.-C.), des Gaulois, conduits par deux neveux d'*Ambigat*, roi des *Bituriges* (peuplade qui avait *Avaricum* (Bourges) pour capitale) avaient poussé une expédition vers l'Orient. L'un, *Sigovèse*, descendit le Danube et alla s'établir à *Singidunum* (Belgrade), l'autre, *Bellovèse*, après avoir fondé Milan, envahit l'Illyrie qui correspondait alors à peu près à la Haute et à la Moyenne-Albanie de nos jours. La première de ces contrées était habitée par des tribus qui présentaient absolument les mêmes caractères qu'actuellement. Aussi indépendantes (elles le restèrent d'ailleurs), aussi pauvres et aussi sauvages; elles se vendaient volontiers comme troupes mercenaires, tatouaient leurs corps et offraient des sacrifices humains, ce qui, toutefois, n'a plus lieu, fort heureusement, depuis longtemps.

### Anciens Illyriens.

La Moyenne-Albanie était peuplée par des nations plus douces de mœurs : les *Liburnes*, bons marins, pirates, à vrai dire, quand l'occasion s'en présentait, montaient de légers navires (qui, plus tard, contribuèrent à la bataille d'Actium) dont les ports d'attache principaux furent : *Scardona* (Scutari) et *Lissa* (Alesio). Leurs voisins étaient les Iapodes qui vivaient dans les environs de Saint-Jean-de-Medua (*Metule*) et les Venètes, peuplade slave d'origine, probablement apparentée aux *Wendes*.

### Royaume d'Illyrie.

Bellovèse soumit ces trois nations; les Gaulois qu'il conduisait se mélangèrent à elles et c'est ainsi que se constitua le royaume d'Illyrie avec Scutari comme capitale. Les relations qu'il eut avec les Grecs furent fréquentes; il leur exportait des bestiaux et des esclaves échangés principalement contre du sel, denrée indispensable aux tribus de l'intérieur, et aussi, du vin, de l'huile et des étoffes. Ceci n'allait naturellement pas sans des luttes âpres et continuelles. L'apogée de cet Etat eut lieu au commencement du IV<sup>e</sup> siècle (av. J.-C.). Il s'étendait alors sur le bord de l'Adriatique, depuis Durazzo jusqu'à Trieste (Tergeste) nom dérivé du néo-illyrien et qui signifie : *marché*. Sa décadence commença quand Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, après avoir vaincu les Athéniens (359 av. J.-C.), déclara la guerre au roi Bardyles (*Bardh-hyllo*, blanche étoile), ancien charbonnier qui régnait à Scutari. Les Illyriens qui s'étaient établis avec des forces nombreuses pour barrer la route des lacs de Presba et d'Okrida, furent vaincus par le général macédonien *Parmenion*, qui leur tua sept mille hommes, et refoulés vers l'Ouest.

### Epire ancienne.

Au Sud du royaume d'Illyrie, bornée à l'Ouest par la mer Ionienne, à l'Est par la Thessalie, au Midi par l'Acarnanie et le golfe Ambracique, s'étendait l'Epire ancienne qui se divisait en trois parties. Celle du Nord s'appelait : *Chaonie* et se trouvait dans la région des Monts Acrocérauniens, celle de l'Orient, l'*Athamanie* renfermait le massif du *Pinde*. La troisième province; la *Thesprotie* s'étendait en face de *Corcyre* (Corfou),

le long de la côte; elle était arrosée par le *Cocyté* et l'*Achéron* (aujourd'hui *Macropotamos*), fleuves infernaux qui doivent sans doute leur réputation aux phénomènes souterrains qui les caractérisent. Enfin, la *Molosside* occupait le Centre du pays et comptait de nombreuses villes dont les principales étaient : *Passaron*, près d'Argyrokastron, *Ambrakia* (Arta) et *Dodone* (Kastrizza), célèbre par son oracle. Les mœurs et l'organisation sociale de l'Épire étaient les mêmes que de nos jours. *Theopompe* y dénombrait quatorze peuplades dont celle des *Molosses* était la plus importante.

### Molosses.

#### Chronologie des rois d'Épire.

La légende les fait descendre de *Molossos*, né d'Andromaque (veuve d'Hector) et d'un fils d'Achille : *Pyrrhus I<sup>er</sup>*, qui, après la prise de Troie, s'était établi dans la contrée (1270 av. J.-C.). Des rois inconnus régnèrent après lui jusqu'à l'avènement d'*Admète* (480), puis vinrent : *Tarrutas* (429), *Alketas I<sup>er</sup>* (395), *Arymbas* et Néoptolème II (364), Alexandre I<sup>er</sup> (342), Eacide (334) *Alketas II* (312), Néoptolème III (?), Pyrrhus II (295), Alexandre II (272), Pyrrhus III (242), Ptolémée (229).

Le pays fut ensuite soumis par les Macédoniens, puis par les Romains; il fit partie de l'Empire byzantin jusqu'en 1435. A la fin de la domination turque (qui s'imposa à cette date), il formait quatre sandjaks : Janina, Preveza, Argyrokastron et Berat avec une population de 620.000 habitants.

### Histoire de l'Épire ancienne.

Résumons rapidement ici l'histoire de l'ancienne Épire, après les temps légendaires.

En 429 (av. J.-C.), durant la 3<sup>e</sup> année de la guerre du Péloponèse, les *Ambrakiotes* (habitants d'Arta) s'allièrent aux Lacédémoniens pour attaquer les *Acarnerniens*, alliés des Athéniens. Ils amenèrent au chef spartiate : l'amiral *Knemos*, des contingents de toutes les peuplades épirotes et marchèrent sur *Stratos* (actuellement *Lepeton*), capitale de l'Acarnanie. Placés à l'avant-garde, ils attaquèrent la ville, selon leur habitude, sans ordre et sans tactique, tombèrent dans des embuscades. Ceux d'entre eux qui ne furent pas massacrés jetèrent la panique dans le reste de l'armée qui fut forcée de se retirer.

Le roi d'Épire *Alketas I<sup>er</sup>* avait été obligé de fuir ses États et de chercher refuge auprès de *Denys l'Ancien*, tyran de Syracuse; il lui demanda de le rétablir sur son trône, en lui faisant entrevoir le pillage du temple de Delphes. Denys consentit, pénétra en Albanie par Alessio, défit les Molosses rebelles, restaura le gouvernement d'*Alketas*, mais fut arrêté dans sa marche vers le Sud par les Lacédémoniens (vers 384 av. J.-C.).

#### Alexandre I<sup>er</sup> le Molosse.

Le roi *Neoptolème II* laissa une fille, la célèbre *Olympias* qui fut la mère d'*Alexandre le Grand* et un fils : *Alexandre I<sup>er</sup> le Molosse*, qui lui succéda sur le trône d'Épire en 342 av. J.-C. et qui eut beaucoup à se louer de son alliance avec le roi de Macédoine : Philippe, son beau-frère, puis en même temps son beau-père, car il épousa la fille que ce dernier avait eue d'*Olympias*.

En 337, il fut appelé en Italie par les Tarentins qu'attaquaient leurs voisins les Messapiens, vainqueurs l'année précédente d'une armée lacédémonienne commandée par *Archidamos*, fils d'Agésilas. A cette époque, Tarente était une colonie spartiate. Alexandre I<sup>er</sup> fit une campagne heureuse, soumit les principales peuplades italiennes du Sud et rêva d'une confédération gréco-latine, mais il se rendit bientôt odieux et fut assassiné en 332 par un Lucanien, non loin de *Pandosia* sur le fleuve Achéron (près de *Cumes*). L'oracle de Dodone lui avait recommandé de se défier de ces deux noms, il les évitait donc en Epire, mais il ignorait qu'il y eût les mêmes en Italie.

### Olympias.

Après sa mort, sa sœur Olympias devint régente du royaume qu'elle avait d'ailleurs gouverné pour lui durant son expédition à l'étranger. Cette farouche princesse présente bien les traits du caractère albanais : violente, jalouse, cruelle et vindicative; d'après Plutarque elle se livrait à la magie et aux incantations. En 356 av. J.-C. elle avait épousé *Philippe de Macédoine* qui l'avait rencontrée aux mystères religieux de l'île de *Samothrace*, auxquels ils furent invités ensemble. La même année, elle donnait le jour à *Alexandre-le-Grand*. Cependant elle fut répudiée (337) et se réfugia en Epire auprès de son frère Alexandre-le-Molosse. L'année suivante, comme ce dernier épousait sa nièce *Kleopatra*, Philippe, au cours des fêtes données à cette occasion, fut assassiné, à l'instigation, dit-on, d'Olympias qui, rentrant en Macédoine, fit mettre à mort la seconde femme et le jeune fils du défunt.

### Alexandre-le-Grand.

A peine monté sur le trône, *Alexandre-le-Grand* eut à guerroyer contre les Illyriens. *Kleitos*, fils de *Bar-dyles*, dont nous avons déjà parlé, s'était fortifié à *Pelion*, au Sud du lac d'Okrida. En sacrifice aux dieux, il avait immolé avant de combattre : trois garçons, trois filles et trois béliers noirs. Ses troupes lâchèrent pied, mais son voisin, le roi *Glaukiás* survint à ce moment avec de grands renforts d'Albanais. Alexandre se mit en retraite, fit de nuit une marche forcée, surprit ses adversaires et remporta sur eux une victoire complète (335).

### Partage de l'Empire d'Alexandre.

Durant les expéditions du célèbre conquérant, le gouvernement de la Macédoine fut exercé intérimairement par Antipater auquel Olympias suscita des difficultés. Après la mort du héros (323), sa mère se retira pendant quelque temps en Epire jusqu'à ce que *Polysperchon*, rival du roi *Philippe-Arrhidée*, qui s'était établi sur le trône macédonien, la rappelât pour lui confier la tutelle de son petit-fils *Alexandre-Aiguos* (319). Elle marcha contre l'usurpateur, dont les soldats se rendirent, ne voulant pas combattre contre le rejeton d'Alexandre. Elle fit mettre à mort Philippe-Arrhidée ainsi que sa femme. Cependant *Kassandre*, fils d'Antipater, leva une autre armée, assiégea Olympias dans *Pydna*. Malgré les efforts de Polysperchon et des Epirotes pour délivrer la princesse, la famine la réduisit à se rendre. Elle fut égorgée ainsi que le fils d'Alexandre et *Roxane*, sa mère (317). N'ayant plus ainsi à craindre l'héritier naturel du grand conquérant, *Kassandre*, après avoir épousé la sœur d'icelui : *Thessa-*

lonice, s'unit avec deux autres généraux : *Lysimaque* et *Ptolémée*. Ils battirent et tuèrent à la bataille d'*Ip-sus* en Phrygie, leur concurrent : *Antigone* (304); puis se partagèrent les régions de l'Empire. Dans son lot, le fils d'Antipater reçut la Grèce et la Macédoine; il mourut en 297.

Pour la clarté du récit, en ce qui concerne l'histoire des pays albanais depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine, nous allons continuer la marche précédemment suivie, c'est-à-dire que nous exposerons séparément les faits concernant l'ancienne Illyrie, puis ceux qui regardent l'Épire.

### Histoire de l'ancienne Illyrie.

Après la mort du grand conquérant, les Illyriens prirent leur revanche de la défaite qu'il leur avait infligée sur le bord du lac d'Okrida et ils s'avancèrent vers le Sud jusqu'en Étolie. Ils étaient conduits par Glauko, second fils de *Bardyles*. En même temps, les Gaulois qui étaient restés arrêtés trois siècles à *Singidunum* (Belgrade) ravagèrent la Macédoine du Nord.

### Intervention romaine.

A Glauko succédèrent : *Pleurato I<sup>er</sup>* et *Agrone* dont la veuve, *Teuta*, qui mérita d'être appelée : la grande Catherine illyrienne, monta sur le trône en 232 av. J.-C. Ses rapides corsaires Liburnes causèrent de grands dommages au commerce de l'Adriatique et tuèrent même un ambassadeur romain : *Lucius Coruncanus*. Aussitôt, les consuls *Caius Fulvius Santumalus* et *Lucius Postumius Albinus*, à la tête d'une flotte de 200 navires, débarquèrent à Corfou 20.000 fantassins et 2.000 cavaliers, puis ils envahirent l'Albanie centrale.

S'emparant d'*Apollonie* (Pojani) et de *Durazzo*, ils étaient les maîtres de la route des grands lacs et de *Thessalonique* (Salonique). Ayant établi une solide base navale, ils purgèrent la mer des pirates; *Teuta*, vaincue, demanda la paix. Cette expédition dura de 229 à 227 av. J.-C.

Après la mort de la reine, son favori *Demetrius de Pharos* provoqua une nouvelle intervention romaine, mais le consul *Emilius* soumit les *Taulantes* (habitants de la *Musachia* et les *Dassarètes* (de l'albanais : *dash* : mouton) qui vivaient dans la région de Dibra et du lac d'Okrida. *Démétrius*, abandonné des siens, se réfugia près de *Philippe III*, roi de Macédoine. Les Romains donnèrent à *Pinna*, fils de *Teuta* et d'*Agrone*, le gouvernement de la base navale : *Alessio-Durazzo-Apollonie-Oricum* (Paleokastro, près Valona), base indispensable au développement des opérations dans l'intérieur, soit vers la route des lacs, soit vers les vallées du *Skombi*, du *Semeni*, de la *Voïoussa* ou vers la *Dalmatie* et l'Épire.

### Première guerre macédonienne.

Pendant qu'*Annibal* combattait en Italie, *Philippe III* de Macédoine, poussé par *Demetrius de Pharos*, pensa tirer parti des revers de Rome pour étendre sa domination vers l'Épire. D'accord avec les *Carthaginois* (215 av. J.-C.) *Philippe* leva une forte armée, occupa *Apollonie*, *Alessio*, s'appropriant à lever l'ancre pour attaquer le rivage opposé de l'Apulie. Mais le préteur *Marcus Valerius Levinus*, avec une petite escadre de navires légers, dispersa la flotte des Macédoniens qui retournèrent dans leur pays et qui signèrent plus tard avec le consul *Publius Sempronius Tuditanus*, la paix

de Durazzo (205) qui mit ainsi fin à la première guerre macédonienne.

### Deuxième guerre macédonienne.

Le seconde commença en 200. Le consul Publius Sulpicius Galba débarqua devant Apollonie avec deux fortes légions, mille cavaliers numides et les éléphants pris aux Carthaginois. Comme Philippe III, intimidé par ces forces imposantes, se bornait à garder les cols d'accès en Macédoine, les Romains en profitèrent pour commencer le tracé de la voie *Aegitana*. L'année suivante, ils s'allièrent aux Illyriens et combinèrent un grand mouvement convergent. Du Nord s'avancèrent *Pleurato*, chef des régions de *Scutari* et de *Podgoritza*; du Nord-Est, *Batone*, prince des *Dardanes* (habitants d'*Uskub*), enfin les Romains suivirent la route des lacs et de la vallée supérieure du Vardar. Philippe III échappa difficilement à l'enveloppement. Galba voyant son projet manqué, jugea plus prudent de revenir à la côte après avoir laissé de fortes garnisons dans la région des lacs. Les Macédoniens prirent cette tactique pour de la faiblesse et, en 198, descendirent la vallée de la Voïoussa. Ils construisirent un formidable camp retranché près des *Fauces Antigoniae* à l'emplacement du village actuel de *Drakoti*. Le consul *Titus Anicius Flaminius* mit son camp devant *Tébélen* avant d'entreprendre une attaque. Un prince épirote : *Karopo* lui adressa un berger qui le guida le long des contreforts du mont *Trebescini*. Après trois jours de marche, ils purent surprendre par derrière les redoutables fortifications des Macédoniens qui furent refoulés en Thessalie et vaincus définitivement à *Cynocéphale* (197 av. J.-C.). La deuxième guerre macédonienne était terminée.

### Troisième guerre Macédonienne.

La troisième commença en 167. Elle fut menée par *Persée*, héritier de Philippe III, qui avait réussi à détacher *Gentius*, roi d'Illyrie, de l'alliance romaine. Ce prince, fils de *Pleurato II* avait, en 172, tué son frère pour parvenir au trône. Séduit par les promesses des Macédoniens, il lança contre les navires romains ses audacieux corsaires liburnes, rassembla ses troupes près d'Alessio et tenta de s'emparer de *Bassiana* (près Elbassan) où des légionnaires tenaient garnison. La place résista suffisamment longtemps pour que le préteur *Lucius Anicius* pût venir la délivrer. Tandis que la flotte illyrienne était détruite, *Gentius* réfugié à *Scutari* était fait prisonnier, transporté à Rome pour orner le triomphe du vainqueur.

L'Illyrie fut réduite en province romaine et sa partie albanaise divisée en trois républiques, comprenant : 1° La rive gauche du Drin, capitale Durazzo (*Dyrrachium* en latin); 2° La Haute-Montagne, capitale *Scutari*, enfin 3° une partie de l'Albanie Moyenne, capitale : *Olcinati* (Dulcigno).

### Pyrrhus II.

Si nous revenons maintenant à l'histoire de l'Épire, nous voyons que ce royaume était formé en réalité de petites oligarchies qui se fédéraient suivant la communauté de leurs intérêts. Le roi *Pyrrhus II* réussit à grouper ces différentes tribus pendant quelques années sous son autorité, mais à sa mort les divisions reprirent de plus belle jusqu'à l'époque de *Skander-beg*.

La vie de *Pyrrhus* fut très mouvementée; il débuta dans l'armée d'Antigone, le vaincu d'*Ipsus*, puis passa en Égypte au service de *Ptolémée Soter*, l'un de ses

adversaires, dont il épousa la fille *Antigone*. Grâce à la protection de son beau-père, il fut réintégré dans son gouvernement héréditaire de la *Tesprozie* et d'*Ambracie* (293 av. J.-C.). Vers cette époque, la succession de Kassandre donna lieu à des troubles en Macédoine. Le roi Alexandre appela Pyrrhus à son secours contre son frère Antipater. L'Epirote, que ses compatriotes avaient surnommé l'*Aiglon*, venait d'arrondir ses domaines autour de *Passaron* (près Argyrokastron) en Moyenne-Albanie, jusqu'à *Durazzo* et *Apollonie*, occupant aussi *Corfou*. Il passa donc en Macédoine où la couronne royale finit par lui être offerte. Malgré ses mérites et ses vertus, rares chez les princes à cette époque, il ne put la conserver, car ses nouveaux sujets ne s'accommodèrent pas d'un souverain étranger. Il repassa en Epire en 287.

Quelques années plus tard, il tourna ses regards vers l'Italie où les Romains affermissaient leur domination sur la côte adriatique. Appelé par les peuplades illyriennes d'origine, qui voyaient ainsi menacer leur indépendance, il passa six années (280-274) à guerroyer. En quittant la Sicile, il s'écria : « Quel beau champ de bataille je laisse à Rome et à Carthage ! »

De ses conquêtes italiennes, il ne lui resta que Tarente où il laissa une garnison albanaise. En effet, il lui avait manqué une solide base d'opérations. Déçu dans ses rêves de conquêtes, il périt misérablement au cours d'une bagarre qui eut lieu dans une rue d'*Argos*, une vieille femme lui ayant jeté une tuile à la tête (272).

### L'Epire, province romaine.

Dès ce moment, les Epirotes se fractionnèrent de nouveau; beaucoup d'entre eux prirent une part aux côtés des Romains dans les guerres macédoniennes; mais leur tempérament turbulent, une tentative que fit *Céphale* de renouveler le geste de Pyrrhus, décidèrent *Paul-Emile* qui venait de vaincre *Persée* de Macédoine à *Pydna* (168), à raser toutes les forteresses, réduisant la contrée en province romaine.

Désormais l'Albanie présenta le caractère suivant qu'elle gardera, du reste, au cours de son histoire : les pays montagneux conservèrent leur autonomie cantonale et leurs caractères ethnographiques; ceux du littoral et des grandes voies de transit, solidement protégés par des forteresses, se modelèrent suivant les conquérants du moment, les Romains à cette époque, qui établirent leurs stations navales à *Durazzo* et *Apollonie*, *Alessio* et *Scutari*, nommée alors : *Scodera* (la ville postée sur une colline) qui s'accrurent ainsi en importance.

### La guerre civile entre César et Pompée.

L'Albanie servit de champ clos à *César* et *Pompée*. Le 5 janvier de l'an 48 av. J.-C., le premier débarqua sur la rive déserte de *Paleassa* (Mailika) sous les monts Acrocérauniens, à la tête de 20.000 hommes. Il occupa rapidement *Byllis* (Gradista sur la Voïoussa), *Oricum* (près Valona), *Apollonie*, mais il commit la faute de ne pas garder suffisamment sa flotte que son adversaire incendia. Coupée de ses bases de ravitaillement, son armée souffrit pendant plusieurs mois d'un grand dénuement autour d'*Apollonie*, tandis que Pompée ré-

solu à l'user de cette façon, se bornait à barrer la vallée du *Skombi* et s'établissait fortement à Durazzo.

A la fin, Marc-Antoine fit passer quatre nouvelles légions sur la côte d'Alessio. Avisé de ce débarquement Pompée descendit le *Skombi* vers la forteresse de *Dinallum* (Pecheni), afin de manœuvrer entre les deux fractions de l'armée césarienne, mais Marc-Antoine tourna Durazzo par le Nord, traversa le Mont Grabe et fit sa jonction avec César qui, parti du bas *Semeni*, se jugea désormais assez fort pour attaquer Durazzo. Il s'aperçut alors à ses dépens qu'on ne peut entreprendre en Albanie aucune opération importante sans avoir la maîtrise de la mer. En effet, affaiblies par le climat et les privations, prises comme dans un étau entre la garnison de la ville assiégée et l'armée conduite par Pompée, ses troupes furent vaincues dans leurs lignes mêmes d'investissement, et forcées de se retirer sur le *Semeni*. Heureusement pour elles les inondations des fleuves, et, il faut le dire aussi, la valeur des vétérans entravèrent la poursuite de la cavalerie pompéienne.

Peu après, tandis que *Calvinus* lui amenait d'Italie par la voie de terre deux fortes légions et de la cavalerie, César reçut de nouveaux renforts par Valona. Il établit solidement ses têtes d'étapes dans les ports d'*Oricum*, *Apollonie*, *Alessio*, puis se porta vers la Thessalie, mais tandis que Pompée l'attendait, comme il était naturel, sur la *via Aegitana*, il se jeta subitement par des sentiers de montagne dans la haute vallée de la *Voïoussa*, franchit la passe de Metzovo, rejoignit *Calvinus* sous *Aeginone*, dans le massif du Pinde, près la source du *Pénée*, se retourna soudainement vers son rival qu'il battit à *Pharsale* (48 av. J.-C.) et

qu'il poursuivit jusqu'en Egypte, tandis que ses lieutenants, notamment *Publius Valinius*, lui soumettaient la plus grande partie de l'Albanie.

### Bataille d'Actium.

La lutte suprême entre *Antoine* et *Octave* eut lieu entre leurs deux flottes dans le golfe d'Arta, près du promontoire d'Actium (Preveza) où l'on fonda la ville de Nicopolis sur l'emplacement même du quartier général du vainqueur (31 av. J.-C.). Une époque de prospérité commença dès lors pour les pays albanais où des négociants grecs fondèrent des comptoirs commerciaux.

### L'Albanie pendant l'Empire romain.

Le cours du Drin formait alors la frontière d'union entre les deux civilisations, gardant son caractère ethnographique et même l'usage de la langue illyrienne conjointement avec le latin dans les actes publics. Ce fut le grand passage des légions vers l'Asie. Elles étaient embarquées à *Brundisium* (de : Bren-dashi, corne de bélier), la moderne Brindisi, terminus de la voie Appienne. De là, transportées à Durazzo ou bien Apollonie, elles se dirigeaient vers l'Orient par la *Via Aegitana* dont nous avons donné le tracé dans un chapitre précédent.

### Démembrement de l'Empire romain.

Après le démembrement de l'Empire romain (395 après J.-C.), l'Albanie passa sous la domination de *Byzance* et fit partie de la province d'*Illyrie orientale* qui comprenait : 1° l'*Illyrie classique* ou Albanie septentrionale, dénommée alors : *Prévalitane* entre les

bouches de *Cattaro* et le *Skombi* avec *Scutari* pour capitale; 2° La *Nouvelle Epire* ayant pour frontières : le *Drilo* (Drin), le *Skombi*, la *Voïoussa*, capitale : *Durazzo*; 3° la *Vieille Epire*, s'étendant entre la *Voïoussa* et le golfe d'*Arta*, capitale : *Nicopolis* (Preveza). Le district de *Plagonia* (Monastir) fut adjoint à la Macédoine orientale.

### Invasions des Barbares.

Du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècles les Barbares ravagèrent l'Albanie; les *Goths* y dominèrent pendant 130 ans, s'étant emparés vers 493 des deux Epires tandis que leur roi *Ostrylle* se faisait appeler : seigneur de la *Prévalîtane*. Les *Hongrois*, les *Obres* et les *Langobards* y apparurent également. *Justinien* récupéra cette province en 535; il était d'ailleurs originaire de la Moyenne Albanie. En l'honneur de sa victoire sur les Barbares, il embellit *Okrida*, releva plusieurs villes détruites, dans la *Musachia* notamment, et construisit de nombreuses forteresses; mais ceci n'arrêta pas le flot des envahisseurs. Au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, les *Avares* saccagèrent *Scutari*; cent années plus tard, les armées du Tzar *Kardam* franchirent les Balkans et constituèrent un royaume consolidé par : *Boris* (852-80), puis *Siméon* (892-927) qui conquiert les deux Epires, *Butrinto*, *Valona* et prit le titre de : *Tzar de tous les Bulgares et des Grecs*, titre qui eut cours jusqu'en 1393. C'est de l'époque de ce prince que datent sans doute les noms de beaucoup de localités de l'Albanie centrale, comme : *Berat* (Belgrade), *Gradista*, *Visoka*, etc.

Sous le Tzar *Pierre de Bulgarie* (963), un boïar de *Tirnovo* se tailla une principauté indépendante qu'il appela : *Bulgarie Occidentale*, avec *Okrida* comme ca-

pitale. Son fils *Samuel* occupa les principales villes de la côte. Cependant la séparation des deux royaumes bulgares affaiblit leurs forces; ils furent vaincus par l'Empereur byzantin *Basile II*, à la bataille de *Belasitsa* (1014), et celui de l'Orient transporta sa capitale de *Preslav*, sur le Danube, dans cette même *Okrida*. Leur patriarche y résida jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Les Serbes.

Vers l'année 640, l'Empereur *Heraclius* appela les Serbes, établis alors dans la *Haute-Moesie*, pour les opposer aux *Avares*, puis les laissa pénétrer dans le *Montenegro* actuel. A cette époque, vécut leur roi *Saint-Vladimir* qui fut martyrisé près d'*Elbassan* et se voit aujourd'hui vénéré en tant que patron orthodoxe de *Durazzo*.

Parmi les souverains qui succédèrent à ce saint, nous pouvons citer : *Glava*, *Golem*, Michel *Voïslavliévitch* (1077), qui consacra l'indépendance de l'Eglise serbe sur le littoral en fondant un évêché à *Bar* (*Antivari*). Son fils *Konstantin Bodine* régna de 1081 à 1101. Son royaume s'étendait de la *Morava* à l'*Adriatique* et de la *Save* au *Drin*. Il résidait à *Scutari* où il hébergea le prince sicilien *Tancrède* quand celui-ci se rendit à la première croisade. Son tombeau et celui de son père se trouvent au couvent de *Saint-Serge*, près *Scutari*.

### Les Normands et Robert Guiscard.

Durant tous ces avatars serbes et bulgares, il se fonda petit à petit des principautés autonomes, sortes de républiques commerçantes. Citons l'oligarchie des *Amalfitains* à *Durazzo*, les établissements des Vénitiens à *Scutari* et *Alessio*.

C'est vers cette époque que se placent les expéditions de *Robert Guiscard* (mot qui signifie : l'*Avisé*), fils de *Tancrède de Hauteville*, gentilhomme normand. Après avoir conquis une partie de l'Italie méridionale et la Sicile, il voulut intervenir dans les affaires de l'Empire d'Orient pour la raison suivante. Il avait marié une de ses filles à l'héritier de l'Empereur *Michel* (dit *Parapinace* parce qu'il vendait du blé au peuple avec une fausse mesure), lequel régna de 1071 à 1078, époque à laquelle *Nicéphore Botoniate* le déposa et le fit évêque de d'Ephèse, pour se voir lui-même déposé par un *Comnène*. Guiscard outré de savoir sa fille frustrée de la sorte des droits de la famille impériale des *Dukas*, projeta d'envahir les Etats de l'Orient. Il obtint la protection du pape Grégoire VII, qui lui remit l'Etendard de Saint-Pierre lors de l'entrevue de *Ceperano*. Treize cents chevaliers normands consentirent seuls à se joindre à l'expédition composée ainsi en majeure partie d'Italiens. La flotte comptant cent cinquante transports en plus de galères fournies par *Raguse*, partit d'Otrante (Juin 1081) pour s'emparer de *Corfou* et de *Valona* sous la direction de *Bohémond*, fils de Guiscard qui vint lui-même diriger les opérations du siège de *Durazzo*. Cette ville avait subi récemment les méfaits de la guerre, car le général byzantin *Nicéphore Bryenne* s'était révolté contre Michel Parapinace, puis proclamé duc de *Durazzo*, mais il y avait été battu (1078) par *Botoniate*, qui lui avait fait crever les yeux. Lorsque Guiscard vint mettre le siège devant la place, elle était défendue, pour le compte d'*Alexis Comnène*, par le Doge de Venise : *Domenico Selvo*. A ce moment, une tempête terrible dispersa la flotte

normande dont les tronçons furent détruits en deux batailles malgré la valeur de *Bohémond*.

Livré à lui-même, son père se trouva dans une situation critique d'autant plus qu'une maladie pestilentielle lui enleva dix mille soldats et cinq cents chevaliers. C'est alors qu'*Alexis Comnène* vint l'attaquer à la tête de soixante-dix mille hommes, parmi lesquels on comptait des archers turcs et des *Varangiens* armés de lourdes haches. On n'est pas d'accord sur l'identité de ces derniers; certains auteurs, s'appuyant sur la signification du mot : *warg* (bannis) pensent que c'étaient des Saxons bannis après la bataille de *Hastings*, d'autres croient que c'étaient des aventuriers slaves et scandinaves, commandés par des chefs de cette race.

Guiscard, secondé par sa femme *Sichelgaite*, sœur d'un prince de *Salerne*, combattit en désespéré. Comme ses auxiliaires italiens lâchaient pied, il leur coupa la retraite en incendiant ses derniers vaisseaux et ses équipages de terre. Il parvint à les rallier, tandis que huit cents chevaliers normands tournaient les troupes byzantines et décidaient de la victoire. Les Vénitiens envoyèrent de nouveaux renforts, mais cela n'empêcha pas la chute de *Durazzo* (1082).

Très rapidement l'armée de Guiscard s'empara d'*Okrida*, d'*Uskub*, de *Janina*, de *Butrinto*, d'*Arta* et même de *Trikkala* en *Thessalie*, menaçant *Salonique*. A *Kastoria*, 300 *Varangiens* avaient été tués.

Le Pape Grégoire VII appela, sur ces entrefaites (1084), Guiscard pour le protéger contre l'Empereur *Henri IV*. Le Normand passa une année en Italie, laissant à *Bohémond* son armée d'Albanie, où il revint mourir en 1085, au moment d'attaquer *Céphalonie*.

### Bohémond.

Bohémond lui succéda dans de mauvaises conditions; pressé par des forces byzantines supérieures, il dut se replier vers la côte. Alexis Comnène fit de nouveau alliance avec les Vénitiens, dont le doge *Vital Falieri* battit les Normands dans les eaux de Butrinto. Après des alternatives diverses, Bohémond fut obligé de quitter définitivement l'Albanie où il ne laissa comme traces que l'attachement des Guègues à la religion catholique. Il mourut en Italie en 1144.

### Les dernières expéditions normandes.

Sous le règne d'Emmanuel Comnène, *Roger II, des Deux-Siciles* recommença les audacieuses tentatives des Normands contre l'Albanie et la Grèce, occupa Corfou, l'Épire et poussa jusqu'aux îles de la mer Egée. Les Vénitiens, qui tiraient de leur alliance avec les Byzantins d'importants privilèges commerciaux, entrèrent de nouveau en ligne; le doge *Dominique Morosini* débarqua dans Corfou et en chassa les Normands (1148).

Les dernières expéditions sur les côtes albanaises furent celles de Guillaume I<sup>er</sup> et de Guillaume II, celui-ci mettant Durazzo à sac en 1185.

### Passages des croisés.

L'Albanie fut à cette époque un lieu de passage très fréquenté par les Croisés de France et d'Italie. Comme, en 1203, ils assiégeaient *Zara*, un prince Comnène, *Alexis*, vint leur demander de remettre sur le trône de Byzance son vieux père *Isaac-Ange* que son propre frère *Alexis Andronicos* avait dépossédé après l'avoir aveuglé. Les Croisés s'embarquèrent le 7 avril, s'em-

parèrent de *Duras* (Durazzo) et de Corfou dont ils firent don aux Vénitiens. Ceux-ci érigèrent Durazzo en duché, sous le gouvernement de *Marino Vellarisso*, qui institua une large autonomie.

### Les Comnène en Épire.

Cependant les Comnène furent chassés de Byzance que les Latins occupèrent pour leur propre compte (1203), *Baudouin* se proclamant Empereur et instaurant le régime féodal. Il donna le royaume de Salonique au marquis de *Montferrat*, dont l'ami, *Michel-Ange Comnène*, groupant autour de lui la noblesse albanéo-épirote, soumit peu-à-peu les domaines vénitiens. Les Doges concentrèrent leurs intérêts maritimes dans quelques Echelles de la côte, conservèrent le contrôle du commerce de l'Orient et cédèrent leurs possessions d'Albanie méridionale aux Byzantins, moyennant le versement d'un tribut annuel. Michel-Ange Comnène, assassiné en 1205, fut remplacé par son frère *Théodore-Ange*, qui s'empara de la *Thessalie*, d'*Okrida*, de *Prilép* et même de *Durazzo*, malgré les protestations des Vénitiens.

### Pierre de Courtenai.

Ces derniers acceptèrent les services de *Pierre de Courtenai*, comte d'Auxerre, qui, en 1216, après avoir vendu tous ses biens, avait levé une armée de 40 chevaliers et de 5.000 hommes pour conquérir le trône d'Orient. Ce prince avait pris le nom et les armes des Courtenai auxquels il appartenait par sa mère, afin de recueillir leur héritage, mais il était en réalité le petit-fils du roi de France. Louis-le-Gros. Les Vénitiens lui facilitèrent le passage à la condition qu'il

obligerait Théodore-Ange Comnène à leur restituer Durazzo, mais le prince épirote entoura, affama l'armée de son adversaire et le fit prisonnier avec le Légat du Pape qu'il relâcha du reste. Pierre de Courtenai, lui, mourut en captivité.

### Deuxième Empire Bulgare.

Les Bulgares, sur ces entrefaites, étaient rentrés en scène. Leur Tzar *Kalojan* (le beau Jean) ou *Joanice* avait soulevé les Grecs contre l'Empereur Baudouin de Flandre, l'avait battu et fait périr à Andrinople (1205). Comme il assiégeait *Boniface de Montferrat* dans Salonique, il périt assassiné par son général *Manastras*, dit-on. Son successeur, *Arsène II*, s'allia, au contraire, avec les Latins et déclara la guerre à *Théodore-Ange Comnène* dont il vient d'être question. Il battit ses troupes albano-épirotes à *Klokonitza*, sur les bords de la *Maritza*, le prit et le rendit aveugle (1230).

Il étendit sa domination jusqu'aux rives de l'Adriatique, mais pour peu de temps, car *Emmanuel-Ange Comnène*, frère cadet de Théodore, reconquit peut-être l'Albanie méridionale. Son successeur, *Michel-Ange*, défendit ces conquêtes contre Byzance et fonda la première principauté albanaise indépendante après avoir vaincu plusieurs fois le Tzar bulgare *Asan*. Quand il mourut, ses Etats furent partagés entre ses trois fils de la manière suivante : Demetrius eut Durazzo, Nicéphore : la Vieille-Epire, l'Akarnanie et les Iles Ionniennes, Jean : la Thessalie. Sur les ruines de l'empire bulgare s'édifia la puissance serbe qui eut ensuite à lutter contre les Angevins de Sicile.

### Manfred.

Manfred, roi des Deux-Siciles, fils de l'Empereur Frédéric II, avait fait, en Epire, une heureuse expédition. Pour légitimer ses conquêtes, il épousa *Hélène Ange*, fille du despote *Michel Comnène*, qui lui attribuait en dot : Corfou, Durazzo, Valona, Chimara, Butrinto, Bérat.

Quelques mois après, le prince épirote donnait en mariage sa seconde fille à *Villehardouin*, seigneur d'Achaïe et de Morée. Ces deux alliances lui procuraient l'appui de troupes françaises et allemandes qui lui furent de grande utilité quand l'Empereur *Michel Paléologue* envoya contre lui une armée commandée par son frère le *Sebastocrator* : Jean. En Octobre 1259, grâce à la trahison de son bâtard, nommé Jean également, le Comnène vit ses troupes battues à Pelagonia et la plupart des chevaliers massacrés. Cependant, le traître revint bientôt au service de son père auquel il parvint à conserver ses Etats.

### Philippe Chinard.

Manfred, rappelé en Italie par la guerre dont le menaçait *Charles d'Anjou*, laissa le commandement de ses possessions d'Albanie à l'amiral *Philippe Chinard*, seigneur français de Chypre.

Ce dernier apprit à Corfou, dont il avait fait sa résidence, la nouvelle de la bataille de *Bénévent* où Manfred perdit la vie. Sachant qu'il ne pouvait entrer dans les bonnes grâces du vainqueur, il se proclama indépendant et pour asseoir, à son tour, sa domination sur Corfou, Berat, Valona et Kanina, il épousa *Maria Petralipha*, belle-sœur de Michel Comnène, qui lui apportait ces fiefs en dot. Cette princesse descendait

d'un seigneur provençal : *Pierre d'Aulps*, venu en Epire avec les Normands et passé au service d'Alexis Comnène en 1033. Elle détesta vite son mari, et, à l'instigation de son beau-frère qui voulait rentrer en possession des pays aliénés, elle fit poignarder Chinard et exposer sa tête sur un plat d'or.

### Les Angevins.

Les Français d'Epire résistèrent au despote, sous la direction d'*Hugues Chabot*, à Corfou, et de *Jacques de Baligny*, à Valona. Mais, étant isolés, ils auraient succombé s'ils n'avaient appelé à leur aide *Charles d'Anjou*, lui offrant ainsi d'entrer en possession de la dot de sa femme : *Hélène*.

Les fils de *Philippe Chinard*, eux, résistèrent dans *Bérat* aux troupes angevines, mais celles-ci entrèrent à *Durazzo* en 1272, après la mort de Michel Ange Comnène, survenue l'année précédente. Le roi de Sicile négocia avec les principaux chefs albanais catholiques, soumit les Chinard qu'il envoya en captivité à Naples, où ils finirent par se fondre dans la noblesse du pays.

Charles d'Anjou imposa sa domination sur l'Epire, et rêva l'Empire d'Orient. Il laissa le duché de *Durazzo* à son fils *Charles* qui fut mis à mort par le roi de Hongrie à la suite d'un drame de famille. Son héritage échut à *Louis, comte de Beaumont-le-Roger*, frère de *Charles-le-Mauvais*, roi de Navarre. Rentré par la suite en possession du roi de Naples, *Ladislas*, le duché de *Durazzo* devint, en vertu d'un contrat de vente, la propriété de la famille *Balsa*.

### Les Nemanitch.

La puissance angevine en Albanie avait décliné dès 1292, à la suite des incursions continuelles des Serbes qui n'avaient cessé, depuis le siècle précédent, de tenter l'extension de leurs domaines de la *Zeta* (Montenegro).

En 1189, la Prévalitane serbe prit le nom de *Rascie* (de l'albanais : *Rasha*, plaine) et fut sous la domination de *Nemania*. Ses neveux : *Stevan* et *Valkan Nemanitch* devinrent, l'un *joupan* de Serbie, le second, roi de *Dalmatie* et de *Podgoritza*. Quand celui-ci mourut, son frère réunit les deux royaumes qui, en Albanie, comprenaient, non seulement la région du Nord, mais encore celles de *Croïa* et de *Lieche* (Alessio).

Il laissait sa couronne à son fils *Dragoutine* qui mit le siège devant *Durazzo*, mais y échoua, étant tombé de cheval en se fracturant le pied. C'est le roi *Miloutine* qui prit la ville et ajouta à ses titres celui de *roi d'Albanie*.

L'apogée de la puissance serbe eut lieu sous le règne de *Stevan Douchane* (1331-1355), qui combattit avec succès les Byzantins, les Magyars, les Bulgares et les Musulmans. En Albanie, il s'empara de l'Epire que l'Empereur *Cantacuzène* avait soumise en 1340 et dont il avait partagé le gouvernement entre plusieurs seigneurs albanais, notamment : *Guini* à Janina et *Musaki-Topia* à Arta. C'est en 1346 qu'il fit cette conquête, dont il donna le despotat à son frère *Siméon*. La même année, le 16 avril, il s'était fait couronner à *Uskub* (en serbe : *Skoplié* : lieu d'où l'on voit de loin) Tzar des Serbes et des Grecs. Dans les actes latins, ses titres étaient : *Romanix, Slavonix* et *Albanix Im-*

*perator*. La légende dit qu'avant sa mort (1355) il se fit transporter sur une haute montagne afin d'apercevoir les deux mers si convoitées : l'Égée et l'Adriatique.

Il ne laissait qu'un fils mineur : *Ourosch le Faible*, avec lequel finit tragiquement la dynastie des Nemanitch (1368) et sous le règne duquel l'empire serbe se disloqua avant d'être anéanti à Kossovo (1389). Il est intéressant de noter que le bruit d'une victoire avait couru en Europe, notamment à Paris, où le roi Charles VI fit chanter un *Te Deum* à Notre-Dame auquel il assista.

En Epire, tout d'abord, *Siméon* se vit contraint de céder le despotat au cruel Thomas (1367) lequel reprima de sanglantes révoltes albanaises, notamment celle de *Pierre Leosa* à Janina (1379). Il vainquit également les Turcs (1380), abjura publiquement l'orthodoxie pour s'assurer l'assistance du Pape et bannit le métropolitain *Mathieu*. Ses propres officiers l'assassinèrent en 1383. L'Epire retomba sous la domination plus ou moins paisible des Byzantins jusqu'au moment de la conquête turque (1431).

### Les Balsa.

*Stevan Douchane* avait mis des gouverneurs à la tête des différentes provinces de son vaste empire; celui qui était à *Scutari* et dans la Zéta inférieure appartenait à la maison des *Balsa* (Baltcha en serbe) qui était venue en Albanie avec Charles I<sup>er</sup>, roi de Sicile. On fait descendre cette famille, soit de celle des *Baux* en Provence qui apporta la principauté d'Orange aux Nassau, soit des seigneurs de Ballesum, près de Rome.

Après la mort de Douchane, *Balsa I<sup>er</sup>* se rendit indé-

pendant et conquit toute la Zeta, avec l'aide de ses trois fils : *Stracimir*, *Georges* et *Falsa*, puis, tandis que tous étaient passés à la religion catholique, il prit encore Croïa à *Charles Topia*, chassa de leur pays les *Doukadgines* et les *Sophi*, princes albanais.

*Georges Balsa*, aidé de ses frères et de seigneurs skiptars, continua d'arracher aux Serbes leurs dernières provinces d'Albanie, prenant *Berat*, *Avlone*, une partie de la Thessalie, de la Macédoine et *Kastoria*, qui lui fut livrée par Hélène, sœur de *Marko Kralievitch* (1374) Ils soumirent aussi des féodaux albanais, notamment *Biagio Malarango*, qu'ils firent tuer, et ils dévastèrent les domaines de *Charles Tocco*. La République de *Raguse*, qui avait su garder son indépendance en payant tribut aux divers conquérants, rétablit la paix entre les Balsa et Tocco, qui épousa leur sœur Catherine. Georges Balsa mourut en 1379, sa domination s'étendait jusqu'aux monts Acrocérauniens. A ce moment, les Turcs firent leur apparition, battirent et tuèrent *Stracimir Balsa*, en 1383, près de Bérat. *Balsa II*, en 1384, put récupérer Durazzo et Valona, mais il fit don de cette dernière ville à Venise, ayant été battu par le vizir *Hirouz* dans la plaine de *Saura*. Son successeur *Georges Stracimir*, dit *Balsa III*, gendre de *Lazare*, le dernier Tzar serbe qui périt à Kossovo, ne conservait plus que la Zéta et *Scutari*, qu'en 1394, il céda contre indemnité annuelle aux Vénitiens.

S'étant brouillé avec ceux-ci, il entama contre eux une lutte que sa veuve Hélène continua sans succès. Son fils réussit à reprendre *Scutari* (1419), mais il mourut bientôt sans postérité. Les Vénitiens réoccupèrent aussitôt la ville qu'ils conservèrent malgré les efforts de *Georges Brankovitch* (1425), le nouveau sei-

gneur de la Zéta, et qu'ils vendirent définitivement aux Turcs en 1479.

### Les féodaux albanais.

Nous venons de voir que la Zeta devint l'apanage d'un prince serbe après l'extinction de la famille des Balsa. Le reste de leurs domaines fut partagé entre les principaux seigneurs albanais, à l'exception des Echelles qui restèrent sous la suzeraineté de Venise. Dans le Nord, les *Doukadgines* prirent les hautes terres. Les *Spani* gouvernèrent les tribus des *Shala* et des *Shoshi*; les *Douchmani*, celles des *Poulati*, etc. Citons encore parmi les féodaux en question : les *Zaccaria*, les *Gropa*, les *Musachi*, les *Bua-Spata*, seigneurs d'*Argyrokastron*, et enfin les suzerains du pays de *Croïa* : les *Castriota*.

*Mourad II*, déjà maître de la Thrace, pénétra en Albanie (1412) dont les différents féodaux gagnèrent les montagnes.

*Jean Castriota* voulut résister, mais le Sultan le soumit et le força de lui donner en otages les fils qu'il avait eus de la princesse *Voïssava*, sa femme, serbe d'origine. Ils se nommaient : *Reposio*, *Stanislas*, *Constantin*, et, enfin, *Georges* qui fut : *Skander-beg*.

## CHAPITRE II

### SKANDER-BEG

- 1404** Georges Castriota naît à Gursi (aujourd'hui : Petrella) ; c'est le quatrième fils de Jean Castriota et de Voïssava, princesse serbe.
- 1413** Jean Castriota livre en otages ses quatre fils à Mourad II qui fait empoisonner, dit-on, les trois aînés ; élève, malgré ses promesses, le dernier : Georges, dans la religion musulmane et lui fait prendre du service dans ses armées.
- 1422** Georges Castriota se distingue durant des campagnes en Asie-Mineure. A cause de sa vaillance, les Turcs le surnomment : *Ikander-beg* : le prince Alexandre, dont on a fait : *Skander-beg* ou *Scanderbeg*.
- 1432** Mort de Jean Castriota. Sa principauté de Croïa est donnée par le Sultan à Sabel-Pacha au mépris des droits de *Skander-beg*.
- 1443** (Novembre) : *Skander-beg*, durant la déroute qui suivit la bataille de Nisch, remportée par Jean Hunyade sur Mourad II, arrache au secrétaire de ce dernier un ordre écrit à Sabel-Pacha de lui livrer Croïa. Il s'y rend en hâte, proclame l'indépendance de l'Albanie et embrasse de nouveau la religion catholique.

- 1444** (1<sup>er</sup> Mars) : Réunion solennelle des princes albanais dans la cathédrale d'Alessio. Skander-beg y est proclamé chef de « La Ligue des peuples albanais ».
- 1444** (29 Juin) : Bataille de Torviolo (Pays de Dibra). Skander-beg, avec 15.000 hommes peu aguerris, bat les 30 ou 40.000 hommes conduits par le général turc Ali-Pacha.
- 1444** (12 Juillet) : Trêve de dix ans, signée à Szegedin, entre Mourad II et les Hongrois. Le Sultan reconnaissait la principauté de Skander-beg.
- 1444** (9 Novembre) : Rupture de la trêve. Victoire de Mourad II sur Jean Hunyade.
- 1445** (10 Octobre) : Mourad II envoie un gros parti de cavalerie commandé par Fizour-Pacha contre Skander-beg, qui l'anéantit dans les défilés du Mont Mocri (pays de Dibra).
- 1446** (27 Septembre) : Mustapha-Pacha est vaincu à la bataille d'Ottonetta, dans la même région. Skander-beg lui tue 5,000 hommes et n'en perd que 70.
- 1447-1448** Guerre contre les Vénitiens. Skander-beg échoue au siège de Dogna. Son neveu Hamza également à Drivesto. — Une armée vénitienne de secours est battue par le premier sur les bords du Drin Noir. — Mustapha-Pacha est vaincu et pris à Oroschi. — Les Vénitiens offrent la paix, gardant Dogna en échange de territoires considérables le long du Drin.
- 1449** Prise de Sfétigrad par Mourad II grâce à une trahison. Retraite de son expédition qui perd 30.000 hommes. Skander-beg tente vainement de reprendre Sfétigrad (Octobre).
- 1450** Mourad II et son fils (le futur Mahomet II) à la tête de 160,000 hommes échouent devant Croia. Ils se retirent, harcelés par le prince albanais.

- 1451** Mort de Mourad II, avènement de Mahomet II (5 Février). Mariage de Skander-beg avec la fille d'Arianites Comnène, prince d'Epire. Elle s'appelait Marina ou Donika (Mai 1451).
- 1452** Première expédition en Albanie sous le règne de Mahomet II. Le général turc Hamza-Pacha est battu et fait prisonnier à la bataille de Modrissa. Une nouvelle armée, commandée par Débréas est envoyée pour le venger ; Skander-beg la détruit près d'Uskub.
- 1453** Une autre armée turque est surprise et défaite dans les vallées du Mont Mocri. Skander-beg ne peut s'emparer de Belgrad (d'Albanie).
- 1455** Trahison de Golemi, le meilleur lieutenant de Skander-beg, qui se met au service des Turcs ; il est battu près d'Oroschi. Pris de remords, il se livre à son ancien chef qui lui pardonne.
- 1457** Trahison du neveu préféré de Skander-beg : Hamza qui, séduit par les promesses de Mahomet II, prend le commandement d'une armée turque. Battu et pris à Delbenisti (2 Septembre) est envoyé en captivité à Naples.
- 1457-1458** Mahomet II envoie deux armées d'observation dans les Dibres. Trêve.
- 1458** Mort du roi de Naples, Alphonse d'Aragon, fidèle ami de Skander-beg.
- 1460** Ferdinand, fils et successeur d'Alphonse, appelle Skander-beg à son aide contre Jean d'Anjou. L'Albanais confirme la trêve avec les Turcs et passe en Italie.
- 1461** Heureuse campagne d'escarmouches dans les Abruzzes. Victoire de Skander-beg à Ursara (18 Août).

**1461-1462** Retour de Skander-beg en Albanie. Il est successivement victorieux (dans le pays de Dibra) de Sinam-Pacha et de Hassem-bey. Il gagne la bataille d'Uskub sur Jussum-bey et celle de Livad sur Karaza-bey. La paix est signée avec les Turcs.

**1464** La guerre recommence à l'instigation des Vénitiens. Les Turcs, commandés par Scheremet-bey sont battus le 14 Août près d'Okrida. — Nouvelle armée conduite par Balabane, renégat albanais, qui est battu dans les gorges de Valkhalia, mais qui peut s'emparer de Golemi et de sept autres chefs. Le sultan les fit écorcher vifs. L'armée de Balabane est définitivement détruite près d'Orosch. Il en reforme une seconde qui subit le même sort à Sfétigrad. — Balabane envahit de nouveau l'Albanie par Valkhalia, tandis qu'un autre Albanais d'origine : Yakoub, dessine un mouvement tournant par l'Épire. Avant qu'ils ne puissent se réunir, Skander-beg les disperse successivement ; le second au combat de Kassar, près Belgrad d'Albanie.

**1465** Mahomet II vient avec cent mille hommes au secours de Balabane et met le siège devant Croïa où résiste Balthazar Perducci. Il est obligé de se retirer, prend par trahison la ville de Chidna dont il massacre la garnison. Il laisse à Balabane une armée de quatre-vingt mille hommes. — Skander-beg cherche en vain du secours auprès du Pape, lève une armée en Illyrie, fait prisonnier Jonyma, frère de Balabane, qui, lui-même, est vaincu et tué.

**1466** Mahomet II retourne au printemps en Albanie avec une armée formidable. Il échoue encore aux sièges de Durazzo et de Croïa. Après une campagne de six mois, il est forcé de quitter le pays en laissant un corps d'observation de 30.000 hommes aux frontières.

**1467** Mort de Skander-beg à Alessio.

### Jeunesse de Skander-Beg.

Des quatre fils que Jean *Castriota* donna en otages à *Mourad II*, le dernier, *Georges*, survécut seul ; les aînés ayant disparu bientôt, empoisonnés, dit-on. Par sa grâce et par sa précoce vigueur (il fut dans la suite un des hommes les plus forts de son temps), cet enfant de neuf ans séduisit le sultan qui, après l'avoir fait élever, au mépris des promesses faites à *Castriota*, dans la religion musulmane, lui donna une place dans ses armées. A peine âgé de dix-huit ans (1422), il commandait une troupe en Anatolie et s'attirait le surnom de : *Iskander-Beg* : le prince Alexandre, dont on a fait : *Skander-Beg* ou *Scanderbeg*. Il guerroya plus tard en Grèce, Hongrie, Vieille-Serbie, ne frappant d'ailleurs jamais les chrétiens de son épée.

### Son retour en Albanie. 1443.

Sa situation vis-à-vis de *Mourad* était de plus en plus fautive quand, en 1432, à la mort de son père *Jean Castriota*, le sultan, au lieu de le faire entrer en possession de son héritage, donna la principauté de *Croïa* à *Sabel-Pacha*, l'un de ses favoris. Cette injustice acheva de détacher *Skander-Beg* des Turcs ; aussi, dès qu'il crut pouvoir en saisir l'occasion, retourna-t-il à la religion de ses pères en reprenant son indépendance. Il ne put le faire qu'en 1443, pendant la déroute qui suivit la défaite de *Nisch*, infligée par *Jean Hunyade* à *Mourad II*. Il arracha au secrétaire de ce dernier l'ordre écrit de lui livrer la citadelle de *Croïa*, puis lui trancha la tête. A marches forcées, il gagna la ville au bout de sept jours, se fit remettre la place par *Sabel-Pacha* qui ne soupçonnait rien, et massacra les Musulmans qui refusèrent le baptême.

Ayant réuni douze mille hommes, il s'empara vivement des citadelles principales, gardant les passages de Macédoine en Albanie comme : *Petrella* (près Tirana), sa ville natale; *Sfétigrad* (Ville sainte) au Sud de Dibra, sur la rive droite du Drin noir, près le village actuel de *Kodsciasik*, etc.

#### Congrès d'Alessio. 1444.

Ces premiers succès lui attirèrent une grande réputation et le titre de chef de « *La Ligue des peuples albanais* » que proclamèrent, le 1<sup>er</sup> mars, dans la cathédrale d'Alessio, les principaux seigneurs skiptars. Citons parmi eux : *Arianites Comnène* (futur beau-père de Skander-Beg), les *Thopia*, *Pierre Span*, *Théodore Krana*, *Paul* et *Nicolas Doukadgine*, *Musakhi*, etc., et enfin : *Stevan Czernowitz*, prince du Montenegro, ainsi que des délégués de Venise, suzeraine d'Alessio. Ce congrès présente historiquement une grande importance, car c'est la dernière fois qu'il y eut une pareille unanimité contre les Turcs.

#### Bataille de Torviolo.

Cependant, Mourad II ayant terminé sa guerre avec les Hongrois, songea à réprimer la révolte albanaise et il envoya 25.000 cavaliers éprouvés qui, sous la conduite d'Ali-Pacha, descendirent le Drin noir. Skander-Beg n'avait que sept mille fantassins, huit mille chevaux et ne comptait que des troupes non exercées. Livrer bataille dans ces conditions était donc chose hasardeuse; il s'y résolut néanmoins le 29 juin 1444, à *Torviolo*. Les dispositions qu'il adopta furent très habiles. Utilisant le terrain, il forma sa cavalerie en colonnes souples entre lesquelles il plaça des groupes

de fantassins qu'il pouvait ainsi faire manœuvrer sans qu'ils gênassent les cavaliers. Golemi commandait la gauche, avec mission de reculer peu-à-peu afin d'engager les Turcs sur les emplacements choisis. La droite obéissait à *Tanusios Thopia* et le centre à Skander-Beg qui avait caché trois mille chevaux derrière le mont *Mocri* et confié sa réserve au comte de *Vrana*.

Les Turcs chargèrent avec vigueur les jeunes troupes albanaises, mais les cavaliers embusqués derrière le mont Mocri, conduits par *Hamza*, neveu du chef des Chétiens, surgit à point pour jeter le désordre parmi eux et les mettre en fuite, laissant huit mille des leurs sur la place.

Skander-Beg remonta son infanterie avec les chevaux des morts et fit une riche razzia en Macédoine. Les Turcs équipaient alors leur cavalerie à la légère, les Albanais adoptèrent cette méthode qui, par eux, passa aux Italiens. Telle est l'origine de la célèbre cavalerie légère italienne de la Renaissance.

#### Trêve de Szegeddin.

Cette victoire de Torviolo eut un grand retentissement en Europe, d'autant plus que les Hongrois avaient battu les Ottomans quelques mois auparavant à *Sofia* (3 Nov. 1443). Le Pape *Eugène IV* crut le moment venu d'instaurer une nouvelle croisade. Il abandonna deux années du produit du denier de Saint-Pierre en faveur d'une Ligue où il fit entrer : l'Empereur *Jean Paléologue*, les *Hongrois*, *Philippe de Bourgogne*, *Venise*, *Gènes*, les *Albanais*, etc. Son plan était de faire attaquer le sultan par les Anatoliens en Asie-Mineure et de le prendre à revers en Europe.

Alarmé, Mourad II, malgré les efforts du Cardinal-

Légat, *Julien*, signa la trêve de *Szegeddin* (12 Juillet 1444). Entre autres choses, il rendait la *Serbie* à *Georges Brankovitch*, reconnaissait la principauté de *Skander-Beg* et ne gardait de ses conquêtes qu'une partie de la *Bulgarie*. Peu après, il « posa son pied sur l'oreiller du repos », c'est-à-dire qu'il abdiqua et se retira en *Asie*, à *Magnésie*.

### Bataille de Varna.

*Wladislas* de Hongrie rompit au bout de quelques mois la trêve qui devait durer dix ans; *Skander-Beg* se disposait à lui amener trente mille hommes. Cependant les anciens alliés ne marchèrent pas tous; les *Génois* firent traverser le *Bosphore*, moyennant un ducat par homme, aux troupes que *Mourad*, sortant de sa retraite, conduisait en Europe; *Georges Brankovitch* refusait aux *Albanais* le passage de ses Etats, ce qui fut cause qu'ils ne purent assister à la bataille de *Varna* (9 Nov. 1444) que *Wladislas* et *Jean Hunyade* perdirent après avoir un instant tenu la victoire.

Le premier fut tué ainsi que le Cardinal-Légal *Julien*; le second, fait prisonnier par *Vladd III, drakul* (despote) de *Moldavie*, ne fut relâché qu'après une forte rançon. Ce désastre des *Chrétiens* eut une grande influence sur le raffermissement de la puissance turque.

1445.

*Mourad* offrit vainement la paix à *Skander-Beg* qui, pour punir *Georges Brankovitch*, ravageait la *Serbie*. Il envoya donc contre lui un gros parti de cavalerie sous les ordres de *Fizour-Pacha* qui fut battu dans les mêmes conditions de tactique que celles de la bataille de *Torviolo* et presque au même endroit (10 Octobre 1445).

### Bataille d'Otonetta. 1446.

L'année suivante (27 Septembre), *Mustapha-Pacha* se retrancha fortement avec quinze mille cavaliers dans la conque d'*Otonetta* (pays de *Dibra*). Averti par des prisonniers échappés que les *Ottomans* ont détaché une partie des leurs pour aller piller, *Skander-Beg* tombe à l'improviste sur le camp et tue près de cinq mille hommes, n'en perdant lui-même que 70.

### Expédition de Dagno. 1447-1448.

A cette époque (1447), *Zacharie (Letcha) Altissvero*, seigneur de *Dagno*, fut assassiné par *Alexis Doukadgine*. La victime n'ayant pas d'héritiers, sa mère : *Bosa* céda la ville aux *Scutariens* pour le compte de la République de *Venise*. *Skander-Beg*, en vertu d'un traité de cession mutuelle au dernier survivant, aurait dû recueillir cet héritage; il vint donc le réclamer les armes à la main et mit le siège devant *Dagno*.

Le gouverneur de *Scutari* : *Daniel Guirich*, à la tête d'une armée composée d'*Esclavons*, de *Vénitiens* et d'*Albanais* dissidents, s'avança pour débloquer la place. Une bataille eut lieu sur les bords du *Drin Noir*; elle fut à l'avantage de *Skander-Beg* qui écrasa l'aile droite ennemie tandis que son lieutenant *Tanusios Thopia* faisait de même pour la gauche. *Dagno*, toutefois, ne se rendait pas. *Hamza* avait été chargé de s'emparer de *Drivasto*, citadelle vénitienne placée dans la vallée du *Chiri* et défendue par *Andrea Angeti*; il devait aussi reconstruire l'oppidum romain de *Ballesio*, mais il échoua dans ses deux missions.

Le bruit courut alors (1448) que *Mustapha-Pacha* envahissait l'*Albanie*. *Skander-Beg* courut en hâte dans la *Dibra*, sa classique place d'armes, et ayant chargé

le comte de Vrana d'attirer les Turcs par d'habiles feintes, il les battit, une fois de plus, près d'Oroschi.

1449.

Voyant qu'il ne pouvait s'emparer de Dagno, le chef des Albanais céda cette ville aux Vénitiens en échange de certains avantages, afin d'avoir les mains libres contre Mourad II, qui, en 1449, résolut de conduire lui-même une nouvelle expédition, après être sorti une seconde fois de sa retraite de Magnésie afin de réduire une révolte de janissaires à Andrinople. Il amenait avec lui 140.000 hommes dont 90.000 cavaliers, disent certains auteurs, beaucoup d'artillerie légère et deux gros canons de siège. Skander-Beg en fut réduit à une guerre d'embuscades, dans laquelle il excellait d'ailleurs. Il fit néanmoins occuper par ses lieutenants les passages entre le *Drim* et le *Mati*.

### Mourad II prend Sfétigrad.

Golemi, contraint de s'enfermer à *Sfetigrad* qui fut vigoureusement bombardée, subissait de nombreux assauts infructueux. Skander-Beg harcelait jour et nuit l'armée d'investissement, lui livrant des combats dans lesquels il lui tuait jusqu'à 3.000 hommes.

Il provoqua et occit de sa propre main son vieil adversaire Fizour-Pacha. Comme Mourad II, lassé, allait abandonner la partie, la trahison lui livra la ville. Un individu jeta un chien crevé dans l'unique puits qui alimentait la ville, et comme les gens de ce pays n'auraient voulu à aucun prix boire d'une eau polluée par un cadavre d'homme ou d'animal, car la souillure du corps, d'après eux, se communique à l'âme, ils capitulèrent mais quittèrent la ville avec armes et bagages.

Mourad, satisfait, rentra dans sa capitale d'Andrinople; il avait perdu 30.000 hommes néanmoins.

Après son départ, Skander-Beg voulut chasser la garnison turque de Sfétigrad. A son tour il échoua, car son artillerie, bien que servie par des Français, était trop faible et trop légère. D'autre part, il n'avait pas de troupes capables de conduire une guerre de sièges, c'est ce qui explique tous ses insuccès dans ce genre.

Comme Théodore Corona, seigneur de Berat avait fait de lui son héritier, il leva le blocus de Sfétigrad (23 Octobre 1449), pour aller occuper son nouveau fief, très important au point de vue stratégique; mais il fut devancé par les Turcs et, d'autre part, il ne put obtenir de secours ni de certains seigneurs albanais, ni des Vénitiens ou du roi de Naples.

### Premier siège de Croïa. 1450.

Mourad II, secondé par son fils Mahomet, voulut en terminer une bonne fois en détruisant *Croïa* et avec une puissante armée, il entreprit le siège (3 Avril 1450). Son artillerie était la plus formidable qu'on eût jamais vue et elle ouvrit des brèches considérables. Cependant le comte de Vrana, le défenseur, tenait bon et Skander-Beg, renouvelant sa tactique de Sfétigrad, rendait précaire la situation des masses turques en les alertant sans trêve et en coupant leurs convois. Au bout de cinq mois, décimés en outre par les maladies dues aux grandes pluies, les Ottomans firent retraite sur Andrinople.

### Mort de Mourad II. 1451.

Mourad II y mourut le 5 Février 1451; ce fut un prince remarquable, pieux et tolérant. Lorsqu'il avait

essuyé un échec à la guerre, il disait : « Quand le Créateur est contraire, que peut faire la créature ? ». Il voyait dans ses revers une punition de ses péchés. Scrupuleux observateur de sa parole donnée, il fut terrible pour les parjures. Grâce à sa longanimité, l'agonie de Byzance fut prolongée. Il fonda des œuvres hospitalières et des écoles. C'est lui qui construisit la célèbre mosquée d'Andrinople nommée : *Utch-Chéraféli* (des trois galeries).

Sous le règne de son fils et successeur : *Mahomet II*, les expéditions en Albanie furent incessantes. C'était un prince redoutable et très dissimulé. Un de ses vizirs lui ayant demandé un jour le motif d'armements considérables, il répondit : « Si un poil de ma barbe le savait, je l'arracherais et je le jetterais au feu ». Quand il prononçait une sentence de mort, il souriait toujours. Il était fort habile à tous les exercices du corps, mais débauché, fanatique et injuste. Au physique, un poète turc a dit de lui : « Son nez aquilin ressemble à un bec de perroquet reposant sur des cerises ».

#### Mariage de Scander-Beg.

En mai 1451, Skander-Beg épousa une fille du prince épirote *Arianites Comnène*; c'était la belle *Marina* que d'autres auteurs appellent : *Donika*. Il y eut à ce propos de grandes fêtes; Venise et Naples envoyèrent de riches présents.

#### Batailles de Modrissa et d'Uskub. 1452.

Le nouveau marié profita de ce moment de répit pour inspecter les villes frontières et construire la forteresse de *Modrissa*, dans la basse Dibra. Cette dernière

reçut le baptême du feu peu de temps après, car *Hamza-Pacha* y fut battu et fait prisonnier (1452). Presque dans le même moment, une autre armée turque débouchait par *Uskub*. Skander-Beg tua de sa main son chef *Débréas*, suivant son principe favori : « Quand la tête est coupée, le corps tombe de lui-même », principe qui se vérifia une fois de plus.

En 1453, une autre troupe qui s'était engagée dans les monts Mocri s'y vit, comme d'habitude, surprendre et détruire par les Albanais.

#### Skander-Beg échoue devant Belgrad. 1453.

Après cette victoire, Skander-Beg vint mettre le siège devant *Belgrad* qui avait été surnommée de la sorte par les Bulgares, car son nom primitif était *Pulcheriopolis*, en l'honneur de la sœur de Théodore. Le chef albanais avait demandé des artilleurs et des troupes spéciales au souverain de Naples en lui écrivant : « Mes soldats, roi très catholique, n'ont appris à combattre que des hommes, quant aux murailles, ils n'y entendent rien ». Il reçut un renfort de mille auxiliaires de ce genre, qui, d'ailleurs, furent anéantis lors d'une soudaine sortie des Turcs commandés par *Sevati*. L'échec de Skander-Beg devant Belgrad d'Albanie lui coûta cinq mille hommes et son général *Musakhi*.

#### Trahison de Golemi. 1455.

Pour la troisième fois, Mahomet II offrit vainement la paix à son indomptable adversaire. Il résolut alors de le combattre avec sa propre tactique et pour cela, ayant détaché de lui son meilleur lieutenant, *Golemi*, auquel il avait promis la couronne d'Albanie, il dirigea ce renégat vers l'Epire à la tête de 15.000 hommes

(1455). Skander-Beg en avait 10.000 et rencontra les Turcs près d'*Oroschi* où il avait jadis battu Mustapha. Golemi lui offrit un combat singulier, mais pris de remords ou de terreur, tourna soudain bride.

Il se ressaisit néanmoins et, dans le cours de la bataille, accomplit de tels prodiges de valeur que Skander-Beg s'écria : « Vraiment la trahison le rend encore plus brave que la fidélité ! » Vaincu, en proie au repentir, Golemi s'échappa du camp turc et vint se soumettre à son ancien chef, lui demandant pardon avec, suivant l'usage albanais, sa ceinture enroulée autour du cou. Il fut absout, réintégré dans ses biens, et un édit interdit de faire la moindre allusion au passé.

#### Trahison d'Hamza. 1457.

Deux années plus tard (1457), le héros eut une douleur du même genre qui le frappa dans ses plus chères affections : A son tour *Hamza*, son neveu, passa aux Turcs qui lui adjoignirent *Izza Pacha* et plus de 50.000 hommes. Il s'établit avec eux, d'abord le long du *Mati*, puis sur la colline de *Delbinisti* (Tumenstiolo) pour, de là, marcher sur Croïa. Skander-Beg n'avait que 11.000 soldats avec lesquels ils ne pouvait employer sa tactique habituelle, vu qu'elle était trop connue de son adversaire. Il fit donc semblant de se retirer sur Alessio, cacha sa cavalerie dans des fourrés, surprit et tailla en pièces les Ottomans (2 Septembre 1457).

Hamza fut pris et, comme Mahomet ne voulut pas payer rançon pour lui, on l'envoya dans les prisons du roi de Naples, après la mort duquel il put gagner à nouveau Constantinople; là, paraît-il, on l'empoisonna.

#### 1457-1458.

Le Sultan voulut encore proposer la paix à Skander-beg, mais en lui imposant de renoncer à Belgrad et à Svetigrad; il essuya un nouveau refus. Il reprit donc la guerre, mais les deux armées qu'il fit pénétrer dans le pays de Dibra reçurent l'ordre de rester sur la défensive.

#### Expédition albanaise en Italie. 1461.

En l'Automne de cette même année 1458, Alphonse d'Aragon, roi de Naples, mourut. Son fils, Ferdinand, eut maille à partir avec Jean d'Anjou et demanda secours à Skander-Beg. Celui-ci rendit officielle la trêve tacite qui régnait en Albanie et s'embarqua pour la Pouille avec un millier de ses vétérans en Juillet 1461, délivrant Ferdinand assiégé dans *Barletta* par *Piccino* et poursuivant celui-ci, tandis que le roi guerroyait dans les Abruzzes contre *Sforza*.

#### Campagne de 1462 contre les Turcs.

Habitué à la guerre de guérillas dans la montagne, les Albanais sur leurs légers petits chevaux s'escri-maient avec ardeur contre les lourds chevaliers italiens empêtrés dans leurs armures, ils les défirent dans de nombreuses rencontres notamment à la bataille plus importante d'*Ursara* (18 Août 1461). Ferdinand fut remis en possession de ses Etats, combla de richesses et d'honneurs Skander-Beg qui était rappelé en Albanie par l'annonce d'une nouvelle attaque des Turcs qui pensaient le surprendre à son arrivée (Mai 1462). Ce furent successivement : *Sinan-Pacha*, puis *Hassem-bey* qui se trouvèrent surpris et battus dans le fameux massif du *Mont Macri*. Comme *Jussum-Bey*

se préparait à venir les venger, l'Albanais ne lui laissa pas le temps de s'avancer dans le pays et le mit en fuite près d'*Uskub*.

### Trêve de deux ans.

Un ancien compagnon d'armes du vainqueur en Asie-Mineure : *Karaza-Bey* se vanta auprès du Sultan d'en venir à bout. Il reçut 40.000 hommes, mais après la bataille de *Livad* (Automne de 1462) qui lui fut contraire, il dut rentrer à Constantinople. Mahomet offrit une fois de plus la paix à Skander-Beg en échange de la reconnaissance de la souveraineté dudit en Albanie. Les lieutenants de ce dernier, fatigués par vingt années de luttes, le pressèrent de la signer.

### Mort de Pie II. 1464.

Elle ne dura pas plus de deux années. Le Pape *Pie II* rêvait à son tour d'organiser une croisade; les Vénitiens, les premiers en guerre, firent agir *Paul Angelo*, archevêque de Durazzo, ancien précepteur de Skander-Beg qui, à son instigation, se mit en campagne. *Pie II* lui-même se disposait à passer en Albanie à la tête d'une grande armée, lorsqu'il mourut (14 Août 1464) à Ancône.

Ce jour-là même, le général turc *Scheremet-Bey* qui occupait une forte position avec 14.000 cavaliers, près d'*Okrida*, fut attiré dans une embuscade et défait par le héros albanais.

### Campagne contre Balabane.

Un ancien compagnon d'armes de celui-ci, très ambitieux, mais dont il avait eu le grand tort de railler les humbles origines : *Balabane-Badera*, avait offert ses services au Sultan qui lui confia une grosse armée,

laquelle, mal engagée dans les gorges de *Valkhalia*, y subit un premier échec, tout en s'emparant de *Golemi* ainsi que de sept autres chefs qui s'étaient imprudemment aventurés malgré les ordres donnés. Ils furent envoyés à Constantinople où Mahomet II les fit écorcher vifs; leur supplice durant quinze jours.

### 1464.

*Balabane* ayant reformé ses troupes, manqua surprendre Skander-Beg près d'*Oroschi*, mais, grâce à un mouvement tournant exécuté à propos, fut définitivement vaincu. Ne voulant pas rester sur cet échec, il obtint de nouvelles troupes et s'en fut camper près de *Sfétigrad*. Son adversaire partagea ses forces en quatre corps et donna une furieuse attaque. Après avoir failli être tué, il massacra les trois quarts de l'armée turque.

Sans se lasser, *Balabane* soumet un nouveau plan au Sultan; il lui demande vingt mille cavaliers et quatre mille fantassins pour pénétrer en Albanie par *Valkhalia*, tandis qu'un autre Albanais transfuge : *Yakoub l'Arnaute*, débarquait en Epire. Skander-Beg, devant le danger, força *Balabane* à combattre avant la jonction des deux armées, il enfonce le centre turc, tourne son aile gauche et les met en fuite. Puis, avisé par sa sœur *Mamiza* que *Yakoub* est près de Belgrad d'Albanie avec 16.000 cavaliers, il s'avance vers lui. Comme les Turcs reculent, il les rejoint à *Kassar*, leur livre une bataille terrible et les anéantit tandis qu'il tue leur chef de sa propre main.

### Second siège de Croÿa. 1465.

Malgré tous ces échecs, Mahomet II ne retirait pas sa confiance à *Balabane* qu'il vint rejoindre (Juillet

1465) devant *Croïa*; l'armée turque, suivant la tradition, comptait 200.000 hommes et une nombreuse artillerie. Néanmoins *Balthazar Perducci* put résister tandis que Skander-beg, employant la seule tactique en son pouvoir, escarmouchait sur les derrières de l'armée d'investissement et finissait par laisser Mahomet qui, laissant Balabane, devant la place assiégée, avec 80.000 hommes, se retira tout en ravageant l'Albanie. C'est ainsi qu'ayant pris par trahison la ville de *Chidna*, il en massacra les huit mille habitants bien qu'il leur eût promis la vie sauve.

Skander-Beg ne pouvant, à cause de ses faibles ressources, obtenir un avantage décisif sur les forces trop considérables de ses adversaires, résolut d'aller demander du secours au Pape *Paul II*, auprès duquel il se rendit déguisé en simple cavalier; il n'obtint que trois mille ducats. Toutefois il parvint à lever une armée de treize mille hommes en Illyrie et battit, au milieu des montagnes, *Jonyma*, le frère de Balabane, avant de tuer ce dernier et de disperser son armée qui fit une désastreuse retraite.

### Dernière campagne de Mahomet II contre Scander-Beg. 1461.

Au Printemps de 1466, Mahomet II tenta une dernière tentative pour en terminer avec les Albanais. Il réunit une armée plus formidable que toutes les précédentes et se mit à sa tête.

Pour servir de base et de place d'arme, il fortifie d'abord *Sopoto*, puis se dirige sur *Durazzo* devant laquelle il échoue. Se rabattant sur *Croïa*, il est encore forcé de se retirer. Au bout de six mois de campagne, comprenant qu'il ne pourrait venir à bout de Skander-

Beg, il renonce à le dompter et quitte l'Albanie, laissant un corps de trente mille hommes pour garder les frontières.

### Mort de Scander-Beg. 1467.

Aussi bon administrateur que vaillant général, le célèbre prince des Albanais se mettait à l'œuvre pour organiser son pays devenu libre après tant d'années de luttes, quand il fut pris par une fièvre maligne qui le conduisit à la tombe le 17 Janvier 1467, à Alessio, où il avait convoqué une assemblée générale des princes albanais.

Avec lui disparut la figure la plus noble et la plus pure de l'Albanie, l'une de celles qui demeurent parmi les plus belles du Moyen-Age. Il était si vénéré, même parmi les Turcs, que ceux-ci, lorsqu'ils s'emparèrent d'Alessio, en 1478, ouvrirent sa sépulture et partagèrent ses ossements en menus morceaux afin de les porter comme amulettes.

Au physique, c'était un homme d'une stature et d'une force prodigieuses. Il triompha dans maints combats singuliers contre de redoutables adversaires. On raconte que, lors de la campagne qu'il fit en Bithynie avec Mourad II, ayant escaladé le premier les murailles de la ville d'Otrée, il sauta dans la place et se trouva seul, mais à son aspect, les défenseurs furent tellement épouvantés qu'ils demandèrent à capituler.

Contrairement aux autres batailleurs de son temps, il donna l'exemple de toutes les vertus et l'on peut citer bien des traits de sa générosité. Il fit, il est vrai, la guerre sans merci, mais c'étaient les mœurs de son temps et les circonstances ne lui permettaient pas toujours de ménager ses adversaires.

Ce fut un grand malheur pour son pays qu'il n'ait pas eu le temps de l'organiser entièrement avant de mourir, car son œuvre ne put lui survivre. Grâce à ses rares qualités d'administrateur, il réussit (et ce fut la seule fois dans l'histoire) à grouper la plupart des tribus albanaises en une véritable nation, tâche à laquelle seul un homme de son prestige et de son génie pouvait prétendre.

Quand on relit les éphémérides de sa vie, on est pénétré d'admiration en comptant les victoires ininterrompues que, pendant plus de vingt ans il remporta sur des troupes formidables par leur nombre, leurs ressources et leur valeur. Il faut songer aussi qu'il finit par décourager, lui, petit prince montagnard, deux adversaires qui s'appelaient : Mourad II et Mahomet II !

Et pourtant, quels faibles moyens il avait à sa disposition ! Pauvre, n'ayant jamais eu sous ses ordres, au grand maximum, qu'une vingtaine de mille hommes, braves, il est vrai, mais peu disciplinés, tellement peu sûrs qu'il les gardait autant que possible sous la main, de crainte de défections, comme ses meilleurs lieutenants en avaient donné le funeste exemple, il fut obligé de déployer les ressources les plus variées d'un incontestable génie militaire, tout en frappant d'estoc et de taille dans la mêlée.

Les princes chrétiens ne comprirent pas le rôle immense qu'il eût pu jouer dans les guerres contre les Turcs au moment décisif où ceux-ci prenaient décidément pied en Europe. Ils ne surent pas lui venir en aide, aussi dût-il se borner à une guerre purement défensive; ses victoires demeurèrent stériles, faute par lui de pouvoir en recueillir les fruits.

En terminant cette étude succincte sur Skander-Beg, nous pouvons donc avancer qu'il doit être placé au rang des plus grands généraux dont l'histoire fait mention et que les Turcs furent bien avisés en le nommant : Prince Alexandre.

## CHAPITRE III

# DE SKANDER-BEG AU TRAITÉ DE BERLIN

SOMMAIRE : LES VÉNITIENS HÉRITIERS DE SKANDER-BEG. — SIÈGES DE SCUTARI EN 1474 ET 1478. — LES TURCS EN ALBANIE. — LES USCOQUES. — CAMPAGNES AUTRICHIENNES ET RUSSES DU XVII<sup>e</sup> ET DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES. — PACHAS INDÉPENDANTS DE SCUTARI. — ALI, PACHA DE JANINA. — SES DEUX PREMIÈRES EXPÉDITIONS CONTRE SOULI. — SES RAPPORTS AVEC LA FRANCE. — COMBAT DE NICOPOLIS-PREVEZA. — PRISE DE CORFOU PAR LA FLOTTE RUSSO-TURQUE. — TROISIÈME ET DERNIÈRE EXPÉDITION D'ALI CONTRE LES SOULIOTES. — SON RAPPROCHEMENT AVEC LES FRANÇAIS. — PAIX DE TILSITT, LA FRANCE RÉCUPÈRE LES ILES IONIENNES (1807). — LE RÉGIMENT ALBANAIS. — REDDITION DES ILES AUX ANGLAIS (1814). — AFFAIRE DE PARGA. — LES FRANÇAIS QUITTENT L'ÉPIRE. — CAMPAGNE DES TURCS CONTRE ALI. — SA MORT. — LES PAYS D'ALBANIE DE 1830 A 1878.

### Les Vénitiens héritiers de Skander-Beg.

En mourant, Skander-Beg laissa aux Vénitiens la principauté qu'il avait fondée; il était, en effet, à bout de ressources, son fils en bas âge, ne pouvait maintenir l'union précaire des seigneurs albanais.

### Siège de Scutari. 1474.

Les Turcs, sous la conduite de *Suleiman-Pacha*, vinrent mettre le siège devant *Scutari* en 1474. La place, défendue par le sénateur *Antonio Loretano*, résista

pendant trois mois. A ce moment, la flotte ottomane, massée à l'embouchure de la Bojana, fut dispersée par l'amiral *Triadano Gritti* et le siège fut levé, grâce également à une diversion du roi de Hongrie.

### Siège de 1478.

Vers la fin de 1477, une puissante armée, commandée par *Ali-Bey* et *Gaiolla-Pacha* vint à nouveau investir la ville. Ils établirent leur camp sur les collines qui l'enserrent au Nord et qui portent le nom de : *Kodéra é Pashes* (colline des Pachas), puis ils installèrent un grand parc dans la vallée du *Chiri*, où ils fondirent des canons avec du bronze apporté là au moyen de chameaux. Ce siège est très remarquable au point de vue de l'artillerie. On y fit pour la première fois, usage d'obus incendiaires. Les bombardes atteignirent des poids de 600 et même 1.200 livres. Une autre innovation fut celle d'une pièce à double canon, appelée : *canon du prince*.

Le bombardement fut terrible; quand Mahomet II vint lui-même devant la place, on lança sur elle (du 5 au 19 juillet 1478) plus de 2.600 boulets de tous calibres et du poids de 3 à 11 quintaux, plus 10 pots à feu, chiffres énormes pour l'époque.

Pendant la ville tenait bon, même les femmes combattaient.

« Quel excellent nid l'aigle s'est choisi pour y soigner ses petits », avait dit le Sultan. Les furieux assauts qu'il fit livrer, notamment les 22, 27, 28 juillet, furent inutiles, aussi laissa-t-il à ses généraux le soin de poursuivre le blocus; faisant occuper *Drivasto* et *Zabliak* (citadelle monténégrine située à l'embouchure de la *Moracia*, il prit Alessio. *Croïa*, le 5 juin, avait

capitulé au bout de treize mois et ses habitants furent décapités au mépris de la parole donnée. C'est la famine qui les fit succomber, de même qu'au bout de quinze mois les 1.600 défenseurs de Scutari furent enfin obligés de se rendre aux 40.000 soldats de *Ahmed-Pacha* (25 Janvier 1479). Le Provéditeur vénitien : *Antonio de Lezze*, stipula que la garnison se retirerait avec armes et bagages. Une partie s'en fut à Venise où les Albanais reçurent des terres dans le Frioul; ceux qui restèrent dans la ville-même se groupèrent en confréries sous les vocables de *Saint-Maurice* et de *Saint-Gallo*. Les uns se firent tondeurs de drap près du *Rio Marin*, les autres bonnetiers près du port *S. Salvador*, d'autres, enfin, exercèrent les métiers de vanniers et de peintres; ils étaient placés sous l'autorité de magistrats particuliers.

Parmi les autres défenseurs de Scutari, les Monténégrins se réfugièrent à *Cettigné*, les Albanais se confondirent avec les *Mirdites* et obtinrent une quasi indépendance sous la direction de la famille de *Gio-Markai*, d'*Orosh*.

### L'Albanie devient turque.

A cette époque, l'Albanie intérieure tomba sous la domination turque; les Vénitiens ne purent conserver leurs Echelles d'Albanie et leurs Etablissements de Morée qu'en payant un tribut annuel à Mahomet II, qui, avant de mourir (3 Mai 1481), donna le commandement de l'Epire à un petit-fils musulman de Hamza, le neveu félon de Skander-Beg. Le dernier descendant direct de ce dernier fut le marquis de Saint-Ange, tué par les Français, le 25 Février 1575 à la bataille de Pavie.

En 1499, Durazzo fut enlevée par surprise aux Vénitiens qui, par contre, prirent Alessio aux Turcs; la paix se fit entre eux en 1501 et ne fut troublée qu'au moment de la bataille de *Lépante* (1571). Vers cette époque, les Albanais firent des tentatives désespérées pour secouer le joug ottoman et pour intéresser les chrétiens à leur sort. Ce fut en vain et, en 1592, ayant vu les princes italiens : *Charles-Emmanuel I*, et le duc de Parme *Ranuccio II Farnèse*, refuser la couronne d'Albanie, ils se résignèrent, sauf les montagnards du Nord et les Chimariotes du Sud, à la domination turque dont ils devinrent parmi les meilleurs soldats.

#### Expédition contre les Uscoques.

Les Vénitiens, eux aussi, étaient restés sourds à leurs appels, car ils avaient à lutter contre les Impériaux, surveillaient l'Espagne et faisaient de difficiles expéditions contre les *Uscoques*, pirates qui désolaient l'Adriatique. C'était un ramassis de Croates, de Dalmates et d'Albanais qui, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, s'étaient établis dans le château de *Clissa* au-dessus de *Spalato*. Les Turcs prirent ce repaire, mais les bandits se réfugièrent à *Segna*, au fond du golfe de *Quarnero*. Entre 1562 et 1602, les Vénitiens les combattirent; ils étaient peu nombreux, à la vérité, mais soutenus en sous-main par les Impériaux qui, à la fin, furent, eux aussi, obligés de sévir.

Les Uscoques recommencèrent bientôt; en 1606, la flotte du Doge bloqua *Segna* sans grand succès et la situation devint intolérable, si bien que les Autrichiens se joignirent aux Vénitiens pour cette œuvre de répression (1613), mais il y mirent tant de mauvaise foi, que la guerre éclata entre les alliés et ne prit fin qu'en 1617.

#### Campagnes autrichiennes du XVII<sup>e</sup> siècle.

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, les Impériaux eurent fort à faire avec les Turcs. Durant la campagne de 1689, leur général *Piccolomini* franchit la Save, pénétra par Kossovo et Prizren jusque dans les vallées du Vardar et de la Liouma, battant le Turc Mahmoud Begovitch, s'alliant avec une partie des Chrétiens albanais, tandis que les Ottomans entraînaient avec eux quelques milliers de montagnards musulmans. Le duc de *Holstein*, qui remplaça *Piccolomini* après sa mort, ne sut pas comprendre ses alliés skipétars, les froissa de telle sorte qu'ils le forcèrent de rentrer en Hongrie, entraînant dans la retraite le patriarche *Arsène II Cernogévitch* et les habitants de la Vieille-Serbie ou, pour parler plus justement, le clergé orthodoxe de ce pays, laissant ainsi la place à une large islamisation qui s'étendit aussi vers 1700 dans le Sandjak de *Novi-Bazar* où les Turcs établirent de force des Slaves musulmans albanisés.

La paix de Passarovitz amena une trêve en 1718 entre les Chrétiens et le Sultan. Elle conférait à Venise la possession de : *Cattaro*, *Parga*, *Preveza*, *Buthrinto* et *Vonitza*.

#### Campagne austro-russe de 1737.

Lorsque les Austro-Russes envahirent l'Albanie du Nord en 1737, les tribus catholiques : *Hoti*, *Clementi*, etc., et orthodoxes : *Koutchi*, *Piperi*, *Brda*, etc., crurent l'heure de leur libération arrivée. Malheureusement, le chef des Alliés, le colonel autrichien *Lentulus* manqua de décision, il rétrograda du sandjak de *Novi-Bazar*, abandonnant ses auxiliaires à la vengeance des Turcs qui, néanmoins, ne purent en venir à bout

qu'après deux sanglantes répressions en 1740. Cette expédition manquée eut également une grande influence sur les progrès de l'Islam.

Les Ottomans avaient fort bien compris la mentalité politique des Albanais, et soigneusement entretenu leur rivalité de clans; ils les avaient laissés se diviser en une multitude de petites principautés militaires, gouvernées par des beys jaloux et ennemis les uns des autres. Quelques-uns, plus habiles ou plus heureux, purent s'imposer à leurs voisins et jouèrent ainsi un rôle important, tels ceux de Janina et de Scutari.

#### Pachas indépendants.

Près de cette ville, vivait au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un village nommé : *Boushattie*, un seigneur descendant, dit-on, de la noble famille monténégrine des *Tzernoïévitch*. Il s'acquit une telle renommée que le Sultan fut obligé d'envoyer contre lui des troupes commandées par un général du même nom : *Mehemet*. L'Albanais sut tellement circonvenir ce dernier qu'il l'amena à obtenir pour lui de la Porte, le titre de Pacha héréditaire de Scutari.

Puis, aidé de ses quatre fils, à la faveur de la violence et de l'astuce, il réussit à supprimer par des procédés renouvelés de ceux des Mérovingiens, les principales familles de l'Albanie du Nord. Il étendit sa domination sur Alessio, Elbassan, Tirana et Okrida. N'ayant pas voulu marcher contre les Russes, le Sultan le fit, paraît-il assassiner, et son fils, *Kara Mahmoud*, lui succéda. Les Toskes et les Guègues se livraient alors une guerre acharnée, le Scutarien vint à la tête de 20.000 de ces derniers y prendre part (1770). Il aida de la sorte à dompter les premiers mouvements

de l'indépendance hellénique. Rentré chez lui, il guerroya contre le pacha d'*Ipek* et, en 1775, contre les Monténégrins, aux prises avec les Ottomans.

Dix années plus tard, il envahissait de nouveau le Montenegro, battait le *Vladika Pierre I<sup>er</sup>*, occupait *Cettigné* dont il dévastait le monastère. En même temps, il pénétrait sur des territoires soumis aux Vénitiens qui appelèrent les Turcs à leur aide. Ceux-ci furent battus à *Kosovo*; leur vainqueur négociait alors avec Joseph II d'Autriche pour s'allier contre le Sultan qui envoya une armée assiéger Scutari avec le concours d'*Ali, Pacha de Janina*. Mahmoud se retira dans la vieille forteresse de Rosafa et là, grâce à de secrètes intrigues, réussit à jeter la discorde dans le camp ennemi. Les soldats désertèrent en masse et l'artillerie musulmane devint une proie facile pour le rebelle qui détruisit encore une troisième armée ottomane dans le pays mirdite.

Joseph II ayant envoyé de nouveaux ambassadeurs à Scutari, ceux-ci furent tués (Juin 1789) et les revers commencèrent. Les Monténégrins battirent et mirent à mort Ibrahim, frère du Pacha qui, lui-même, vaincu à plusieurs reprises par le *Vladika*, finit par être décapité près de *Orhía Luka*.

Le dernier Pacha indépendant de Scutari fut *Mustapha* qui, pressé par l'armée de *Rechid Pacha*, se rendit à lui en 1829.

#### Ali, Pacha de Janina.

Abordons maintenant l'étude de la plus grande figure de l'histoire albanaise après Skander-Beg, mais qui, au contraire du héros du XV<sup>e</sup> siècle, n'éveille que

des images de cruautés et de vices; nous voulons parler d'Ali, *Pacha de Janina*.

### Ali de Tepelen. Son origine. Sa jeunesse.

De famille albanaise, il naquit en 1740, à *Tépélen*. Son père *Véli-Bey* avait été chassé de son pays par ses deux frères aînés; il se fit brigand, s'enrichit, revint auprès de ses persécuteurs qu'il mit à mort, puis épousa la princesse *Khamco*, fille d'un bey de *Konitza* qui lui donna deux enfants : *Ali* et une fille, *Chaïnitza*. Il mourut à 45 ans. Sa veuve était une véritable vira-go, combattant à la tête de bandes de *Kleptes*; faite prisonnière près de *Kardiki* avec ses enfants, elle fut rachetée par un grec d'Argyrokastron. Elle élevait Ali en lui citant des maximes de ce genre : « Celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse », ou « Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts, et si vous l'emportez, il vous appartiendra » et encore : « Tout est permis au prince ».

Muni de ces pratiques conseils, Ali débuta dans le brigandage d'une façon peu brillante et peu courageuse. Sa bande fut prise et pendue par *Kourd*, Pacha de la Moyenne et Basse-Albanie, qui ne fit grâce au jeune homme qu'à la condition qu'il s'amenderait. Il commença par épouser la douce princesse *Eminé*, renommée pour ses vertus bien qu'elle fût la fille de *Kapetan le Tigre*, Pacha de *Delvino*, féroce autant qu'ambitieux et rusé. Afin d'hériter plus vite des biens de son beau-père, Ali s'arrangea durant une expédition contre les gens de *Chimara* de façon à le faire tomber en disgrâce auprès des Turcs, en sorte qu'il fut décapité à *Monastir*. Mais cet héritage échut à

Ali, bey d'Argyrokastron, qui épousa *Chaïnitza*, digne sœur, d'ailleurs, de notre héros. Celui-ci prit possession par ruse de *Tépélen*, où il supprima ses ennemis avant de faire assassiner le mari de sa sœur par le propre frère de ce dernier : *Soliman* qui, ayant épousé à son tour la veuve de sa victime, entra en possession de *Delvino* et combla Ali de bienfaits. Celui-ci, néanmoins le dénonça comme traître auprès du Sultan et obtint l'autorisation de le faire poignarder. Il reçut le gouvernement de la Thessalie avec le titre de : *Dervendgi-Pacha* ou : Grand Prévôt des Routes. Il rétablit par la terreur l'ordre dans ce pays que, depuis neuf ans, les Albanais ravageaient ainsi que la Morée. Entre temps, il se ménageait des amitiés à Constantinople, « car, disait-il, l'eau dort, mais pas l'envie ». Il s'enrichissait, tout en répandant des largesses intéressées, c'est ainsi qu'il put marchander le pachalik de *Janina* qui lui livrait la suprématie de l'Épire.

Sur ces entrefaites, sa mère *Khamco* mourut; elle lui fit jurer, ainsi qu'à *Chaïnitza*, de respecter ses dernières volontés qui consistaient à commettre des dévastations et des assassinats désignés en détails.

### Ali devient Pacha de Janina.

Il eut beaucoup de mal à recevoir son investiture à *Janina*, car les habitants, soumis à l'ochlocratie (gouvernement de la canaille), craignaient de ne plus vivre dans l'anarchie où ils se complaisaient. Néanmoins, en 1788, il fut confirmé dans ses prérogatives par le Sultan *Sélim*. Subventionnant régulièrement les ministres du Sultan, il commença par flatter tout le monde et toutes les religions; il buvait au besoin à la santé de la Bonne Vierge, mais, encouragé en sous-

main par Katherine de Russie qui voulait se servir de lui pour libérer la Grèce à son profit, il s'attachait à ruiner la puissance des beys ses voisins.

Pour obéir aux dernières volontés de sa mère Khamco, il prit *Kormovo* par trahison et y commit des atrocités. *Ibrahim*, Pacha de Berat, jaloux des empiètements d'Ali, marcha contre lui, mais un arrangement intervint, bientôt scellé par des mariages dans les familles des adversaires.

Cependant le maître de Janina ne désarma pas, car il fit empoisonner *Sepher-Bey*, frère d'Ibrahim qui, se sentant menacé lui-même fit agir la *Ligue de Thesprotie* (à laquelle appartenaient les *Souliotes*), encouragé par Katherine II et Potemkin.

#### Première expédition contre les Souliotes.

La peuplade en question commença par battre les troupes d'Ali, occupé à ce moment à combattre les Austro-Russes sur le Danube avec les troupes du Sultan. Mais les Souliotes ne se firent pas faute de piller les populations, si bien qu'elles protestèrent, que le Pacha de Berat se réconcilia avec celui de Janina et qu'il donna sa seconde fille en mariage à *Vely-Bey*, fils de ce dernier. Ali profita, d'ailleurs, des fêtes nuptiales pour assassiner le bey de *Kleisoura*, son neveu par alliance (gendre de Chaïnitza), ainsi que le frère de ce malheureux. Il supprimait ainsi deux princes qui lui portaient ombrage, en étendant ses possessions jusqu'au fleuve Voïoussa.

#### Deuxième expédition.

En 1792, Ali, à la tête de 15.000 hommes, fit une seconde expédition contre les Souliotes qui, suivant

leur tactique, se réfugièrent dans les montagnes où les troupes de leur adversaire les poursuivirent, mais se firent écraser par *Tzavellas* et sa femme *Moscho*, qui en décapitèrent plus de sept cents; Ali échappa avec beaucoup de peine. L'esprit indiscipliné des gens de Souli fut cause qu'ils ne profitèrent pas de l'occasion pour asseoir leur indépendance, bien qu'un de leurs proverbes dise : « La liberté fut toujours fille de la victoire ». Le Pacha, très habilement, attisa leurs querelles intestines par des intrigues et par de l'or, mais, s'il put ainsi, petit-à-petit, s'établir dans l'Albanie méridionale, il ne réussit pas, malgré une guerre de trois ans, à réduire les gens de Souli. *Tzavellas* mourut à la peine, laissant pour continuer la lutte sa femme *Moscho* et son fils *Photos*. Entre temps, le Sultan voulut destituer Ali, ayant eu vent de ses intrigues avec l'étranger, mais le rusé personnage trouva moyen de s'en tirer à force d'astuce.

Etant ainsi parvenu à rentrer en grâce, la Porte lui ordonna d'aller châtier les pillards de *Bossigrad*, dans les monts Devol) en sa qualité de Grand Prévôt des Routes. Il échoua par les armes, mais ayant attiré par ruse à Janina les notables de la tribu, il les fit massacrer, tandis que ses troupes anéantissaient les Bossigradiens restés sans chefs.

C'est à cette époque que se place l'expédition malheureuse contre Kara-Mahmoud (1795), pour laquelle on avait levé des contingents albanais chrétiens afin de combattre les Scutariens musulmans. Au retour, Ali prit Okrida qu'il garda pour lui.

## Première occupation des Iles Ioniennes par la France.

1797.

Lorsque *Venise* capitula devant les troupes françaises, le 26 Mai 1797, elle leur abandonna les Iles Ioniennes et ses possessions sur la côte albanaise. Le général *Gentili*, en exécution du traité de Campo-Formio, occupa Corfou, le 27 Juin et organisa de suite ces nouvelles conquêtes qui formèrent trois départements :

1° *Corcyre*, comprenant : les Iles de Corfou, Paxos, Antipaxos, Fano, les villes de Butrinto et de Parga;

2° *Ithaque*, comprenant : les Iles de Sainte-Maure et de Céphalonie, les villes de Preveza et de Vonitza;

3° Le département de la *Mer Egée*.

Le 5 Juillet 1797, le général *Roze* fut envoyé à Janina pour fraterniser avec le Pacha et lui remettre la cocarde tricolore. Ali protesta de son amour pour la France, reçut l'envoyé avec les plus grands honneurs; il lui fit même épouser la jeune et belle *Zoïtza*, au milieu de grandes fêtes et avec force accompagnements du chant de la *Carmagnole* !

En même temps, le général *Gentili* négociait avec la Porte les questions protocolaires de l'annexion, la Turquie étant suzeraine des Iles jusque là. Elle reconnut la « *Réboublika* » « par la considération spéciale qu'elle ne pouvait pas épouser une princesse d'Autriche ».

Ali n'avait pu se faire rembourser par les Français, 80.000 francs de vivres qu'il avait fournis à leurs troupes d'occupation de Corfou. Il obtint en échange la permission d'avoir des navires armés dans les parages de la Chimara, ainsi que les sous-officiers instructeurs d'artillerie : Pollet et Ried. Il en usa de telle sorte qu'il débarqua au moment des fêtes de Pâques

de 1798, surprit la population qui était aux offices et massacra six mille victimes, s'emparant de la côte au Nord du Golfe Ambracique.

Afin de défendre leurs possessions des Iles et de l'Epire, les Français formèrent à Venise une Division du Levant qui s'embarqua pour Corfou sur l'escadre de l'amiral *Brueys*, le 17 Juin 1798. Elle comprenait : deux bataillons de la 79° demi-brigade, la 3° demi-brigade cisalpine, trois compagnies d'artillerie et quelques sapeurs. Vers la fin de Décembre, on lui amena comme renforts : la 6° demi-brigade et le premier bataillon de la 79° plus trois compagnies d'artillerie et une de sapeurs, tirée du 2° bataillon.

Peu de temps après son expédition dans la Chimara, Ali fut appelé par Sélim III pour coopérer avec 10.000 Albanais, aux opérations contre le gouverneur de Vidin; *Passavend Oglou*. Vu la tension qui existait à cette époque, entre la France et la Turquie, le capitaine *Scheffer* fut envoyé à Janina pour dissuader le Pacha d'obéir, mais ses prétentions (un million en argent et dix mille hommes de troupes françaises) en échange de son abstention, ne furent pas admises. A peine arrivé sur le Danube, il apprit que nous cherchions à soulever l'Epire contre lui et il obtint la permission d'y revenir en hâte.

Les généraux *Chabot* (ce dernier ayant remplacé *Gentili*) et *Roze* se piquaient de talents diplomatiques, mais qui n'étaient certes pas à la hauteur de ceux de leur adversaire. *Talleyrand* les fit mettre en garde contre celui-ci, ainsi qu'en témoigne une lettre dont voici des fragments : « ...se méfier d'Ali qui joint des lumières peu communes à un esprit rusé et à un caractère ambitieux... Quelque désir qu'il ait d'affermir sa puis-

sance, il est trop clairvoyant pour ne pas apercevoir que l'esprit républicain introduit, avec nos guerriers, dans les pays qu'il gouverne et aux environnants, renverserait son autorité, et qu'il serait la victime de sa propre ambition. »

Les prévisions de Talleyrand se réalisèrent bientôt : dès qu'Ali, après le désastre d'*Aboukir* (1<sup>er</sup> Août 1798), eut appris la déclaration de guerre entre la France et la Turquie (10 Septembre 1798), il jeta le masque, fit le général Roze prisonnier par surprise et l'envoya, menottes aux mains, à Constantinople.

Le 22 Septembre, il attaqua le poste de *Butrinto* qui était défendu par une faible garnison composée de fantassins de la 79<sup>e</sup> et de quelques artilleurs. Après deux jours de combats auxquels prirent part les généraux Chabot, Verrières, avec le commandant Petit (plus tard général, qui devint célèbre lors des Adieux de Fontainebleau), les capitaines Scheffer et Fieffé, les Français furent contraints de se retirer dans le fort, après avoir perdu une cinquantaine d'hommes, dont les lieutenants Buiron et Pavy. Le 25 Octobre, comme une escadre russo-turque était signalée, ils évacuèrent la forteresse qu'ils firent sauter. Ils passèrent à Corfou ainsi que le capitaine Millet qui ramenait un détachement stationné à Ithaque. La plupart des habitants de *Preveza* firent de même; toutefois restèrent dans leur ville 200 gardes nationaux, 60 souliotes et 440 Français qui se décomposaient ainsi : 18 artilleurs (de la 7<sup>e</sup> Compagnie sédentaire), 41 sapeurs (2<sup>e</sup> Bataillon, 5<sup>e</sup> Compagnie), 281 soldats de la 6<sup>e</sup> demi-brigade, 100 de la 79<sup>e</sup>. La tactique et la prudence commandaient de ne pas les laisser isolés sur le continent, d'autant plus qu'ils ne possédaient que deux canons de fonte. Mais ils se

firent un point d'honneur de ne pas reculer devant les bandes albanaises, et une grande partie d'entre eux prit position dans les ruines de *Nicopolis*.

Quelques jours après l'affaire de *Butrinto*, Ali apparut avec onze mille hommes. Son fils *Moukhtar* s'élança à la tête de sa cavalerie, fut d'abord repoussé, mais nos auxiliaires prévéziens, placés au centre de nos lignes, cédèrent à l'habituel penchant de leur race et firent défection; les Albanais en profitèrent pour prendre leur place et bloquer nos pelotons dans les ruines. Ils y combattirent héroïquement, mais accablés par le nombre, dans cette situation défavorable, succombèrent. Les généraux *La Salcette* (commandant en chef) et *Hotte* furent pris après des prodiges de valeur, ainsi que les capitaines *Richemont* (du génie), *Osserre* (de la 6<sup>e</sup>), *Verdier* (de la 6<sup>e</sup>), *Guigny* (de la 79<sup>e</sup>), les lieutenants *Lanaud*, *Potel*, *Congis*, *Morlet*, *Monteage* (de la 6<sup>e</sup>), les sous-lieutenants *Billon*, *Boissard* (de la 6<sup>e</sup>), *Guigny* et *Marchal* (de la 79<sup>e</sup>), le lieutenant *Fau* de la 7<sup>e</sup> Compagnie d'artillerie sédentaire. Ces officiers, la plupart couverts de blessures, forcèrent l'admiration d'Ali, qui leur conserva la vie. Parmi les morts, conservons les noms du commandant *Gabory* (de la 6<sup>e</sup>), originaire de Nantes, des sous-lieutenants *Giroux* (de la 79<sup>e</sup>) et *Lenoble* (de la 6<sup>e</sup>). Ce dernier arrivait de *Preveza*, il eût pu rebrousser chemin vers la ville, mais il s'élança dans la fournaise pour ne pas abandonner ses compagnons d'armes !

Sur les 60 Souliotes qui étaient, eux, restés à leur poste, il n'en survivait que 15 qui furent torturés devant les 100 Français prisonniers. Ceux-ci, blessés pour la plupart, furent jetés dans la forteresse de *Lo-*

*roux*, n'ayant pour se panser que des lambeaux de leurs chemises trempés dans leur urine.

Le capitaine Tissot, adjudant-major à la 6<sup>e</sup>, avait été chargé de la défense de Preveza. Il accourut au secours des combattants de Nicopolis, mais ne put qu'en rallier 80 sans parvenir à délivrer les prisonniers. Secondé par le sous-lieutenant Chéron (de la 6<sup>e</sup>), il effectua la retraite en bon ordre sur la ville; au cours de cette opération, le lieutenant Beltrand (des sapeurs) fut tué et coupé en morceaux par les Albanais. Arrivé aux premières maisons de Preveza, Tissot fut accueilli par des décharges générales : c'étaient les habitants qui, avec les gardes nationaux, trahissaient à leur tour. Il fut donc obligé de se porter vers la mer et de faire demander son aide à la bombarde : « Frimaire »; mais le Prevezien qu'il avait chargé de cette mission, transmit au contraire au commandant de ce vaisseau l'ordre de s'éloigner. Se voyant ainsi abandonnés, les 80 Français survivants combattirent comme des furioux et firent un grand carnage d'Albanais. Sans munitions, épuisés, ils succombèrent sous le nombre; au bout de six heures de combat ils ne restaient plus que neuf (dont trois blessés) qui furent pris et conduits devant Ali.

La « Frimaire » cependant, finit par revenir et put recueillir quelques rares Français ainsi qu'un grand nombre de ces Preveziens qui venaient de se conduire aussi lâchement. D'ailleurs la honteuse action de leurs compatriotes ne leur profita guère, car Ali en massacra plus de quatre cents avec des raffinements de cruauté.

Les prisonniers français furent réunis à *Loroux* en même temps que ceux qui avaient été capturés à Nicopolis. Auparavant on les força d'écorcher les têtes de

leurs compagnons morts; les masques ainsi obtenus furent salés et mis dans des sacs. Réunis les uns aux autres par le moyen de cordes, ces malheureux furent dirigés sur Janina, en butte aux pires mauvais traitements. C'est ainsi qu'on les empêcha de boire et qu'on les obligea à quitter leurs souliers pour parcourir cette longue route sur des pierres coupantes. Ils arrivèrent dans la ville sous une grêle de pierres tandis que Vely, second fils d'Ali, les accueillait par ces mots : « Mau-dits chiens de Français, vous serez encore plus punis ». Jetés dans les cachots infects de la forteresse, une grande partie des blessés moururent.

Les 147 survivants furent envoyés à Constantinople au commencement de l'hiver; ils traversèrent la Grèce du Nord sans chaussures, presque sans vêtements et sans nourriture. Beaucoup périrent de froid. Quand l'un d'eux tombait, les féroces Albanais lui coupaient la tête qu'ils obligeaient ses compagnons à porter.

Arrivés à Constantinople, les sous-officiers et soldats furent enfermés dans des bagnes, ainsi que les officiers. Les généraux La Salcette et Hotte rejoignirent au Château des Sept-Tours leur collègue Roze qui devait y mourir à la fin d'Octobre 1800.

Si nous nous sommes étendus avec détails sur le combat de Nicopolis-Preveza, c'est que ce fait d'armes, un des plus beaux de l'armée française, mérite d'être mieux connu. Il acquit à Ali une renommée extraordinaire en Europe. Nelson, lui-même, lui écrivit pour le féliciter; le Sultan le nomma vizir et lui accorda une troisième queue de cheval à sa bannière. Toutefois, il ne put prendre la petite garnison de *Parga* devant laquelle croisait vainement la flotte russe de l'ami-

ral *Outchakov*, qui finit par se réunir à celle de *Kadri-Pacha* pour attaquer Corfou.

La garnison de cette île avait été affaiblie par le départ pour Ancône de la 3<sup>e</sup> demi-brigade cisalpine, les détachements envoyés pour garder les forteresses du continent, et une troupe de 550 hommes de la 6<sup>e</sup> demi-brigade, mise à la disposition de l'amiral Brueys pour coopérer à la défense de Malte. Attaqués par la flotte de Nelson et des milliers d'Anglo-Maltaïes appuyés par de puissantes batteries, ces derniers contingents soutinrent une lutte héroïque pendant de longs jours jusqu'à ce que, n'ayant plus ni vivres ni munitions, ils fussent contraints de se rendre à l'amiral britannique qui les renvoya en France sur parole avec les honneurs de la guerre. Retenons les défenses admirables du capitaine Masson, du lieutenant Brulefer dans le Vieux-Malte, comme celle du capitaine Potot et, pour l'île de *Gozzo*, du commandant Lochez à *Rabato*, ainsi que du lieutenant Bertrand dans la redoute de *Chambra*.

La garnison de Corfou ne comprenait plus donc que : 1.450 hommes de la 79<sup>e</sup> demi-brigade, 90 sapeurs du 2<sup>e</sup> bataillon, en tout, avec les auxiliaires : 1.800 hommes. Comme marine : un vaisseau de 84 canons : « Le Généreux » et quatre navires hors d'état de combattre.

Le 3 Novembre 1798, la flotte russo-turque apparut et fit sommation aux Français de se rendre, vainement comme bien on pense. Ce ne fut que le 2 Février 1799 que les alliés purent faire tomber la clef de la défense : *l'île de la Paix*, commandée par le général Piveron, qui fut fait prisonnier, perdant 60 hommes sur les six cent cinquante qu'il avait sous ses ordres.

Le 4 Février, Corfou capitulait avec les honneurs de

la guerre. Les troupes françaises furent transportées à Toulon en donnant leur parole de ne plus combattre les Russo-Turcs pendant dix-huit mois.

Le 21 Mars 1800, un traité instituait la *République Septinsulaire*, tandis que la côte albanaise faisait retour au Sultan.

### Les Albanais à Naples.

Dans le cours de l'année 1798, nos troupes eurent à combattre des contingents albanais dans le royaume de Naples où les excès antireligieux des Jacobins les avaient exaspérés, soutenus en cela par le cardinal *Fabricio Ruffo*. Lors de la prise de Naples, ils formèrent avec des Suisses, le noyau de la résistance et nous forcèrent à une guerre de rues qui dura trois jours. Le général *Duhesme* rend hommage à leur bravoure en cette circonstance. Ils s'aperçurent d'ailleurs bientôt, ainsi que le cardinal, qu'ils faisaient fausse route, et lorsque Napoléon lutta contre le royaume de Naples, en 1805, ils s'abstinrent de le combattre. Au contraire, l'exemple de nos soldats qui reprenaient la charrue après avoir porté le fusil eut une grande influence sur la civilisation des Albanais d'Italie.

### Ali fortifie Janina.

Ali ayant acheté d'un corsaire plusieurs personnages français capturés à bord d'un navire italien qui les ramenait d'Égypte (1799), employa l'un d'entre eux, le général du génie Poitevin à compléter les fortifications de son château de Janina; un autre, le colonel Charbonnel, à réorganiser son artillerie. Le château en question était le repaire du Pacha, où il renfermait sa cour et ses richesses. C'était une puissante forte-

resse, appelée : *Litaritza* et située sur un flot rocheux du lac, défendue par plus de deux cents canons. Une flottille de canonnières en défendait les abords, tandis qu'une garde qui s'éleva jusqu'à un effectif de trente mille hommes y tenait garnison. La légende veut qu'Ali ait possédé une si prodigieuse mémoire qu'il ait pu les connaître tous par leurs noms !

### Troisième expédition contre Souli.

Tranquille du côté des Français, Ali résolut d'en terminer avec les Souliotes. En Mai 1799, il fait tenir une circulaire aux Agas de l'Épire pour les liguier contre eux et il réunit une troupe mixte de 12.000 Mahométans et Turcs. Ses adversaires n'étaient guère plus de 1.500, leurs principaux chefs se nommaient : *Photos*, *Moscho*. sa mère et *Kristos Botzaris*. *Georges*, parent de ce dernier, à la suite d'un froissement avec ses compatriotes, était passé du côté du Pacha dont les troupes donnèrent un premier assaut inutile, perdant 370 morts. Changeant de tactique, Ali fit construire des tours établissant le blocus devant le pays, mais les maladies et les escarmouches décimèrent ses soldats.

Les Souliotes qui n'avaient pas réuni d'approvisionnements, souffraient de la famine et leur situation devenait précaire, lorsqu'ils profitèrent d'un certain mécontentement qui régnait parmi les chefs des tribus faisant partie de l'armée assiégeante pour former parmi eux une Ligue contre leur propre chef. Les choses prenaient mauvaise tournure pour Ali; les Russes, en vertu du traité du 12 Mars 1800, signé à Constantinople, obtinrent que les places de *Preveza* et de *Vonitza* lui fussent enlevées et occupées par des Turcs; de plus, ses auxiliaires chrétiens l'abandonnaient. Mais il con-

naissait merveilleusement la mentalité des Albanais : flattant les uns, achetant les autres, il rompit leurs Ligues et redevint plus puissant qu'auparavant.

### Reddition des Souliotes.

Comprenant qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, les gens de Souli mirent à leur tête un moine nommé *Samuel* (1801), personnage extraordinaire et mystérieux.

D'abord, ils remportent un petit succès à *Vilia*, mais la trahison d'un des leurs : *Pilios Gousis*, livre la ville même de Souli aux 14.000 hommes du Pacha. La guerre continua néanmoins dans les montagnes et 700 auxiliaires turcs furent tués par les Souliotes devant le couvent de *Sainte-Vénérande*, mais ceux-ci étaient à bout de forces. Le 15 Décembre 1803, ils durent s'avouer vaincus. Une grande partie d'entre eux se réfugia à Corfou et à Parga. *Samuel* se fit sauter et 260 femmes se donnèrent la mort plutôt que de se rendre; le reste fut massacré.

### Rapprochement avec les Français.

Après avoir aidé les Turcs dans une campagne en Roumélie, Ali fut, en récompense, nommé Pacha de Thessalie au moment où commençait entre les Russes et le Sultan la guerre de 1806. Il pensa donc le moment venu de réaliser ses ambitions sur les Iles Ioniennes et d'en chasser les Moscovites. Pour cela, il se rapprocha de la France et intrigua auprès du général *Sébastieni*, à ce moment ambassadeur à Constantinople. Sur les instances de *Romieu*, commissaire impérial près la République Septinsulaire, un consulat avait été créé à Janina et confié à *Pouqueville*, homme fort savant,

qui avait longtemps vécu en Orient, où il avait été d'ailleurs emprisonné. *Jules Bessières*, frère du maréchal, et très au courant des choses de l'Islam, l'installa en Février 1807. Ce n'était pas la première fois qu'il y avait un consul français en Albanie; Louis XIV et Louis XV en avaient établi un à Durazzo pour faciliter le transit de leurs dépêches. Dans le Midi, comme on tirait de ces régions des bois pour la marine et l'ébénisterie, des commerçants, comme *Boulle* et *Dupré*, obtinrent la création d'un consulat, en 1702, à Arta.

Le gouvernement de Napoléon, afin de susciter des difficultés aux Russes, envoyait dans tout l'Orient, des agents militaires. Il promit Corfou au Pacha de Janina, qui demanda des secours en artillerie et en munitions. Comme on se méfiait de lui, il obtint de celles-ci, mais seulement une quarantaine d'artilleurs conduits par *Bourbaki*, notre agent à Céphalonie, et le lieutenant *Poncetou*. Il réunit alors une expédition qui avait les Iles pour objectif, et la mit sous les ordres du colonel des Chasseurs d'Orient : *Nicole Papas Oglou*, Grec d'origine, mais depuis longtemps au service de la France. Cet officier commença par faire élever des batteries sur la côte en face de l'*Ile de Sainte-Maure*, mais la paix de Tilsitt arrêta les opérations et les auxiliaires français revinrent en Dalmatie (17 Août 1807).

#### Paix de Tilsitt, seconde occupation des Iles Ioniennes par les Français.

Afin de rappeler à Napoléon ses promesses relatives à Corfou, Ali lui dépêcha sur le Niémen son principal secrétaire, un ancien moine italien, nommé *Marco Guerini*, qui avait été capturé par un corsaire en revenant

d'Egypte, et qui s'était fait renégat sous le nom de *Mehemet Effendi*. L'Empereur avait d'autres intentions, il éconduisit l'envoyé et mit les Iles sous son protectorat, les faisant occuper par le général *César Berthier*, le 19 Août 1807.

Quelques mois après, ce chef fut remplacé par le général *Donzelot*, qui joua dans cette région un rôle brillant jusqu'en 1814. Il avait fait toutes les campagnes de la République, et s'était fait connaître lors de l'expédition d'Egypte par l'affaire de *Kosseir*, port de la mer Rouge, où, avec 600 hommes, il avait forcé une expédition anglaise, venant des Indes, à se rembarquer.

Donzelot fut aussi bon administrateur que brave soldat, et, sous son gouvernement, les Iles Ioniennes connurent, malgré les circonstances défavorables de l'époque, une prospérité inconnue jusqu'alors. Avec l'autorisation du ministère de la Guerre, il créa le Régiment albanais dont nous allons dire ici quelques mots.

#### Le Régiment Albanais.

En réunissant des Souliotes réfugiés et des auxiliaires laissés sans ressources par les Russes, il constitua un corps de 3.254 hommes et 160 officiers sous le commandement du Major *Mignot*. Ce furent de fort mauvaises troupes dont les officiers, parmi lesquels étaient pourtant de futurs héros de l'Indépendance grecque, tels *Botzaris* (Marco) et *Fotto Tzavellas*, ne servirent pas brillamment comme le prouve l'exemple suivant : en Octobre 1809, le général Camus soulint, à *Sainte-Maure*, un véritable siège contre les Anglais. Il avait sous ses ordres quelques centaines de Français et 789 hommes du Régiment albanais avec 34 officiers dont le commandant Botzaris. A la première décharge,

tous les Albanais désertèrent, sauf treize... qui se trouvaient être en prison. Napoléon (1810) donna l'ordre de n'en garder qu'un millier à Corfou et d'envoyer le reste à Naples; ce fut d'ailleurs inexécutable, et, en 1814, quand les Iles furent devenues anglaises, ces mauvais soldats furent licenciés et devinrent peu après, comme nous l'avons dit, des héros de l'Indépendance grecque, pour la plupart. Disons, afin d'en terminer avec ces établissements insulaires, que si les troupes britanniques parmi lesquelles combattaient *Hudson Lowe*, depuis si tristement célèbre, purent s'emparer, en 1809, de quelques îlots faiblement défendus, elles durent se borner à bloquer Paxos, Corfou, etc., pendant près de six ans.

#### Remise des Ioniennes aux Anglais, 1814.

Ils ne s'en emparèrent jamais, et on ne les rendit au Contre-Amiral *Gore*, que sur l'ordre de Louis XVIII. La correspondance de *M. Mathieu de Lesseps*, Commissaire impérial à Corfou, avec le ministre des Affaires étrangères, fait ressortir la belle conduite du général *Donzelot* dans cette occasion. C'est le général *de Boulnois* qui négocia la remise des Iles aux Anglais, le 23 Juin 1814.

#### Déception d'Ali à la Paix de Tilsitt.

Pour en revenir à Ali, celui-ci fut très déçu des arrangements conclus à Tilsitt. Il essaya d'abord d'obtenir du général *César Berthier* la place de *Parga*, mais comme elle était très utile au ravitaillement de Corfou, les Français y jetèrent à temps 200 hommes, puis établirent un consulat à Bérat (1808). En même temps, *Julien Bessières* et le général *Donzelot* formant une

ligue avec les beys, mécontents d'Ali, mirent à leur tête *Mustapha de Delvino* et les subventionnèrent. Ils aidèrent aussi *Blachavas* et *Kondo-Elmas*, qui gouvernaient en Thessalie pour le Ianiote, et s'étaient révoltés contre lui; mais ce dernier fit encore agir son or, s'empara de *Blachavas* et le mit à mort, ce qui refroidit le zèle de la Ligue en question.

#### Ligue des Beys contre Ali, et leur défaite.

Le 26 Septembre 1809, *Omer Vrioni* mit le siège devant Bérat où s'était enfermé *Mustapha*, pacha de *Delvino*; il l'investit pendant trois mois et bombardra sa forteresse, puis le força de se rendre quand ses troupes l'eurent abandonné. Comme le vaincu appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Albanie, personne n'osa porter la main sur lui et il put se réfugier à *Valona* qu'il offrit à Napoléon, mais celui-ci ne fit que lui attribuer quelques secours, se bornant à lui recommander de tenir ses forteresses en bon état (1810). Il n'y put tenir bien longtemps, et fut obligé de se rendre au Pacha de *Janina* dont l'ambition éveilla de nouveau les défiances des Beys albanais qui formèrent une nouvelle Ligue subventionnée par le général *Donzelot* et dirigée par *Selim-Bey Coca*. Ali, favorisé par les Anglais qui lui donnèrent de l'artillerie, prit *Argyrokastron* le 3 Décembre 1811, puis, à la fin de Février 1812, il s'empara de *Kardiki* où s'étaient enfermés *Selim Coca* et seize autres beys ligueurs. Il les fit exécuter l'année suivante dans leurs cachots de *Janina*, tandis que *Mustapha de Delvino* était étranglé par des Tziganes.

Napoléon se montrait très irrité contre Ali à cause de toutes les insultes qu'il lui avait faites; comme il ne pouvait le faire châtier par le général *Donzelot*, blo-

qué dans Corfou, il s'adressa directement au Sultan qui envoya *Djelal Effendi* pour enquêter à Janina. Cet envoyé fut circonvenu et sa mission ne donna pas de résultats; mais le Pacha, effrayé par la prise de Moscou, noua des négociations secrètes avec Paris, par l'entremise du consul de France à Berat : *Guès*. Il reçut aussi avec de grands honneurs le général *Destrées*, envoyé par le gouverneur de Corfou.

### Affaire de Parga. Les Français quittent l'Albanie.

Les revers de la Grande Armée eurent leur répercussion en Albanie. Ali se proclama indépendant du Sultan et conquit toute l'Épire, sauf Parga qu'il somma Donzelot de lui faire remettre. La place était occupée par le colonel Nicole Papas Oglou et une faible garnison française qui se défendit héroïquement et repoussa les assauts qui lui furent livrés. Au cours de l'un d'eux, les Albanais massacrèrent quatre religieuses et six grenadiers dans le couvent des *Blaquernes*. Les habitants de la ville prirent peur et trahirent les 150 Français que, par surprise, ils livrèrent, heureusement pour ceux-ci, aux Anglais (22 Mars 1814) qui les renvoyèrent à Corfou sans conditions.

Ali n'entra en possession de Parga qu'en 1818, lorsque les Anglais la lui vendirent moyennant 150.000 livres sterling qui furent donnés aux habitants pour évacuer le pays.

Ayant terminé ses guerres avec la Russie, et la chute de Napoléon ayant ramené la paix en Europe, le Sultan résolut de dompter le Pacha de Janina et de s'emparer de ses immenses richesses. Il le déclara : *fermarthy* en le mettant au ban de l'Empire.

### Campagnes des Turcs contre Ali.

En 1820, deux armées turques envahissent l'Albanie; la première opère dans le Nord, sous la conduite de *Moustai*, pacha de Scutari, auquel se joignent des tribus guègues de *Plava* (Lac des Nageurs) et de *Krutchevo* (Pays des Poiriers). Elle s'empare de la *Musachia*, mais rétrograde jusqu'à Durazzo à cause d'une diversion ordonnée par Ali qui avait placé ses forteresses sous le commandement de ses fils *Mouktar* et *Vely*, tandis que son armée de campagne obéissait à *Omer Vrioni*.

La seconde armée turque était sous les ordres de *Pachó-Bey*, qui devint plus tard : *Ismael Pacha*. Elle commence par s'emparer de Berat, Parga, toute la côte, puis bat à *Krio-Nero* l'armée de Vrioni, laquelle passe tout entière du côté turc, justifiant cette parole du Coran : « Le tempérament des gens de guerre est porté à l'ingratitude ». En même temps les Souliotes qui, avec leur chef Botzaris, avaient secondé Ali contre les Turcs, l'abandonnèrent à leur tour vu la promesse qu'ils reçurent de récupérer leur pays.

### Ali assiégé dans Janina.

Les Ottomans, au nombre de 12 à 13.000 hommes mirent le siège devant Janina (Novembre 1820), où le Pacha disposait encore de 8.000 hommes. Petit-à-petit, malgré des prodiges de valeur et de diplomatie, il vit ses effectifs diminuer et fut investi dans sa forteresse du lac. Une sortie malheureuse, le 26 Janvier 1821, aggrava sa situation.

Cependant, la révolte grondait en Albanie et dans toute la Grèce où l'exemple d'Ali exaltait les courages, ce qui lui valut le nom de : Précurseur de l'Indépen-

dance. Il fallait donc pour les Ottomans en finir avec le rebelle.

Le 2 Mars 1821, une armée de 24.000 hommes, dirigée par *Kourchid Pacha*, vint renforcer les troupes de siège devant le château de Jamina. Malgré ces puissants renforts, les Turcs furent repoussés dans plusieurs assauts, notamment le 8 Juin; ils étaient également harcelés par des bandes albanaises qui tenaient la campagne, mais étaient trop faibles et ne s'entendaient pas entre elles, ne pouvant être ainsi d'un grand secours aux assiégés, non plus que les Souliotes, qui s'étaient remis du côté d'Ali.

#### Sa mort.

Au mois d'Octobre, les Guègues de la garnison livrèrent le château de *Litharitza*, et le terrible Pacha se réfugia, entouré de 50 derniers fidèles, dans une casemate où il avait entassé des barils de poudre, menaçant de se faire sauter si on approchait. *Kourchid Pacha* lui fit dire que le Sultan lui accordait un firman l'autorisant à se retirer en Asie-Mineure. Malgré ses défiances, Ali finit par sortir de son réduit; il fut aussitôt décapité avec un coutelas ébréché (3 Février 1822). On permit aux Skypetars de lui faire des funérailles solennelles; ils firent preuve d'une sincère douleur. Voici un chant funèbre qui fut composé à cette occasion : « Changez-vous en nuages, ô vous qui fûtes les faons chéris d'Eminé (femme d'Ali) : *Mouktar* et toi *Vély* (ses fils), volez sur les ailes des vents, venez mêler vos larmes à nos pleurs. Hâtez-vous : au retour de l'aurore, la tombe de la biche du mont Pélage va cacher votre malheureux père ».

La tête du vieillard (il avait 82 ans) fut exposée, le

23 Février 1822, à la Porte impériale, à Constantinople (Bab-Humagoum), au milieu des transports de joie du peuple.

#### L'Albanie de, 1830 à 1870.

Après la chute des Princes indigènes indépendants, le Sultan fit effacer toutes traces de leur domination au cours d'une campagne menée à bien par *Rechid Pacha*, 1829-1830.

Une période de calme s'ensuivit, mais il y eut des mouvements insurrectionnels en *Guégarie* (1835), et dans l'Albanie du Sud : pays de *Chiami*, de *Kalamos*, de *Mavros* (1847). Ces efforts effectués sans ordre et sans opportunité, ne répondirent ni aux espérances éveillées, ni aux sacrifices consentis. Certaines tribus mirdites s'épuisèrent dans une lutte stérile contre le prince *Danilo I<sup>er</sup>*, de la Maison monténégrine des *Petrovitch-Nilgosh*. Certaines autres tribus des *Chiami* et des *Lapsi* s'aliénèrent définitivement les sympathies helléniques.

La Porte tira habilement partie de ces dissensions pour consolider la nouvelle organisation politique et administrative qu'elle avait donnée à l'Albanie. En 1865, la région fut partagée en 3 vilayets : *Monastir*, *Jamina*, *Kosovo*. Le Nord fut démembré entre les vilayets de *Kosovo*, *Monastir*, *Nisch*.

Pendant trois ans, les tribus malissores conservèrent leur autonomie seigneuriale, leur *Kapidan* restant sous la suzeraineté du Sultan. Mais en 1868, ledit chef, *Bib-Doda* vint à mourir, laissant un fils de huit ans. Les Turcs enmenèrent le jeune prince à Constantinople et proclamèrent la Mirditie soumise au régime commun.

Lors de la grande guerre d'Orient, un frémissement parcourut les Albanais. Le prince Nicolas I<sup>er</sup> de Montenegro les appela à son aide lors de la terrible lutte qu'il soutenait, mais ils ne voulurent pas abandonner l'étendard turc, et ils furent enveloppés dans sa défaite.

#### CHAPITRE IV

### Du TRAITÉ de BERLIN à MARS 1914

SOMMAIRE : STIPULATION DU TRAITÉ DE BERLIN. — LA LIGUE ALBANAISE. — RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE (1908). — BESSA DE FÉRISOVITCH. — EXPÉDITION TURQUE DE 1910. — CAMPAGNES DE 1912 : OPÉRATIONS DES ARMÉES SERBES, GRECQUES ET MONTÉNÉGRINES. — ÉVACUATION DU PAYS PAR LES SERBES. — DÉLIMITATION DE L'ÉPIRE. — ARRIVÉE DU PRINCE D'ALBANIE.

#### Stipulations du traité de Berlin.

A l'issue de la grande guerre d'Orient de 1877-78, la Serbie devait recevoir en partage : *Koursoumlië Vrania*; le Montenegro : *Antivari* et son littoral, les hautes terres de *Goussinië*, de *Plava*, de *Triepschi*; la Grèce devait enfin s'arrondir de *Janina*, de *Preveza* et d'*Arta*.

#### Protestations albanaises.

En signe de protestation contre toute annexion qui devrait causer un dommage à la nation albanaise, se constitua la « *Ligue centrale pour la défense des droits de la nationalité skËpetare* ». Son siège se trouvait à Elbassan avec succursales à Prizren et Argyrokastron. Depuis Skander-Beg, c'était la première manifestation d'un réveil de sentiment national; la Ligue proclamait la nécessité d'en arriver à la constitution d'une autonomie albanaise avec *Okrida* comme chef-lieu.

Avant de poursuivre ce dessein, elle protesta vivement contre l'annexion de territoires albanais au Monténégro, notamment ceux de Goussinié et de Plava, puis se mit à organiser la résistance. Le 6 Décembre 1879 un combat eut lieu à *Novschik* entre quatre bataillons commandés par *Boscio Petrovitch* et les six mille Albanais de *Velika*. L'issue en fut incertaine. Comme les districts contestés étaient tombés en pleine anarchie, la Porte fit partir de Monastir, *Mouktar Pacha* pour se porter au secours des Monténégrins; une nouvelle rencontre indécise eut lieu près de Plava, à *Metci*, le 8 Janvier 1880.

### Démonstration navale à Dulcigno.

Dans ces conditions, l'Italie proposait sa médiation. En échange de Goussinié, le Monténégro devait recevoir la haute vallée de la *Vermosa*, la rive droite du Val *Zem* et des territoires chez les *Hoti* et les *Kastrati*. Il fallait faire accepter ce compromis par les Albanais qui s'y opposèrent en levant un corps de huit mille Malissores sous les ordres de *Hodo-Bey* et du prince *Bib-Doda*, qui avait trompé la vigilance des Turcs et pu rentrer de son exil. L'Angleterre proposa une combinaison nouvelle dont *Dulcigno* formait la base d'échange; comme les Skypetars refusaient encore, une démonstration navale devant cette dernière ville vint à bout de leurs résistances (1880).

Entre temps, la Grèce occupait Janina avec la région entre le fleuve *Arta* et le *Pinde*, ainsi que *Preveza*, mais elle évacua ces pays, ayant reçu des compensations en Thessalie.

Après de sanglantes révoltes, *Dervisch Pacha* pacifia l'Albanie septentrionale, vainquit les forces de la Ligue

près de *Slivovo*, occupa enfin *Prizren* et *Diakova*. *Bib-Doda* fut exilé à *Castamuni* en Anatolie, les autres chefs, tués ou déportés.

Il y eut encore des manifestations de la Ligue, lors de la guerre gréco-turque de 1897, et en 1903, dans la Vieille-Serbie. Son but était d'éveiller l'esprit national des *Skipetars*, d'en unir fraternellement des groupes ethniques et religieux, sous l'égide d'une large autonomie en prenant conscience de leurs droits et de leurs intérêts. Ses affiliés juraient de consacrer toutes leurs forces à cette cause; les traîtres devant être impitoyablement exécutés.

Les années qui suivirent furent encore troublées çà et là, ce qui justifie une fois de plus cette parole de *de Moltke* : « l'Empire turc comprend de vastes territoires dans lesquels la Porte n'exerce, pour ainsi dire, aucune autorité, et il est certain que le Padischah trouve, dans l'étendue de ses propres Etats, des conquêtes étendues à effectuer. »

### Révolution de 1908.

#### Bessa de Férisovitsch.

La révolution de 1908 éclata vers le milieu de Juin; les Albanais, jusqu'alors les plus fermes soutiens d'*Abdul Hamid*, furent entraînés dans le mouvement Jeune-Turc, mais ils s'aperçurent vite qu'ils avaient perdu au change. Le Sultan déchu était un souverain comode, les laissant bien tranquilles, attirant beaucoup d'entre eux dans sa garde prétorienne, et les comblant de richesses. Le nouveau régime, lui, voulut, sous prétexte de les civiliser, les soumettre à l'impôt et au recrutement régulier. Aussi, dès 1910, une *bessa* eut-elle lieu à *Férisovitsch*. Les membres de cette réunion s'é-

criaient : « Nous avons été trompés, les Jeunes-Turcs ont menti à notre commun serment. » Puis chacun exposa ses griefs. On peut retenir quelques-uns d'entre eux : ainsi un Albanais se plaint d'avoir été obligé de payer une taxe de 6 paras par œuf; or c'est le prix même de la marchandise. Un autre, portant des poules à la ville, a rencontré un employé du fisc, qui a perçu un droit et attaché, suivant l'usage, la quittance au cou des animaux. En arrivant à l'octroi, on fait voir au paysan que ces prétendues quittances ne sont autres que des feuilles de calendrier !

Cependant l'autonomie réclamée à la *bessa* de 1910 n'était qu'une protestation contre le despotisme Jeune-Turc, une demande du « statu quo ante », nullement une manifestation dans le genre de celles de la Ligue albanaise. C'est ainsi qu'on y chantait : « Nous ne voulons ni écoles, ni gendarmes, nous ne voulons ni recensement ni cadastre, nous ne voulons ni justice ni liberté ». Ce dernier mot compris naturellement dans l'acception que lui donnaient les *civilisateurs*.

### Expédition turque de 1910.

Il fallut donc entreprendre une expédition et des forces importantes, sous la direction de *Chefket Tor-goud Pacha*, commencèrent scientifiquement et méthodiquement à désarmer les tribus albanaises. La campagne fut rude; on se heurta aux difficultés coutumières : manque de ressources locales, de sentiers mêmes, dans un pays extraordinairement difficile, guérillas insaisissables à poursuivre sans trêve. Il semble néanmoins que les Turcs suivirent cette fois un plan plus rationnel que jadis. A la fin de 1910 ils avaient confisqué 147.525 fusils, près de 600.000 cartouches,

quelques canons. Durant une vingtaine de sérieux combats, ils tuèrent ou prirent environ 2.000 rebelles, exécutèrent 20 chefs, ne perdant eux-mêmes que trois cents hommes. Ils crurent donc avoir obtenu un résultat sérieux et durable.

Mais dans ces contrées l'histoire se recommence perpétuellement; il y avait trop de gens intéressés à faire une active contrebande d'armes. Les tribus se groupèrent à nouveau, les hostilités reprirent et les Albanais profitèrent si bien des embarras de la Turquie, que durant l'été de 1912, quelques semaines avant la déclaration de guerre entre la Porte et les Alliés balkaniques, ils s'étaient emparés d'Uskub.

Quand les hostilités éclatèrent, ils se rangèrent, du moins pour la plupart, sous la bannière du Sultan, mais ils succombèrent à leur déplorable penchant et trahirent les Turcs, dès la bataille de Koumanovo. En effet, ils avaient conquis des positions importantes qui auraient pu décider de la victoire quand, malgré tous les ordres donnés, ils les abandonnèrent dans la hâte de piller les villages. Leur véritable cri de guerre est : « *Pljatschka* », mot qui signifie : pillage.

### Guerre de 1912. Première phase.

Dès la déclaration de guerre, la IV<sup>e</sup> armée serbe, couvrant le flanc droit des autres, pénétra dans le sandjak de *Novi-Bazar*. La I<sup>re</sup> armée franchit la frontière le 20 Octobre 1912, à *Bujanowatz*, se heurta, dès le 22, près de *Kumanovo*, à la principale armée turque de Macédoine et la rejetait, le 24, sur *Uskub*, après lui avoir tué ou blessé 5.000 hommes, pris une centaine de canons, ainsi qu'un important matériel de guerre. Le 26 Octobre, les trois premières armées serbes se

concentraient à Uskub évacué par les Turcs qui abandonnaient de nombreux équipages. Pendant ce temps, la IV<sup>e</sup> armée occupait méthodiquement le sandjak de Novi-Bazar et se reliait aux Monténégrins.

Du côté des Grecs, l'armée principale franchit la frontière de Thessalie dès le 18 Octobre et refoule les Turcs vers Salonique au delà de *Koziani*.

### Deuxième phase.

Pendant la seconde phase de la campagne, la retraite des Turcs se fit en deux tronçons : l'un vers Monastir par *Prilip*, l'autre par la vallée du *Vardar* vers Salonique, où chacun des alliés s'efforça de parvenir en premier.

La principale partie de la I<sup>re</sup> armée serbe partit de *Kuprulu* et battit les Turcs à *Prilip* le 4 Novembre. La deuxième armée remporta la victoire de *Kitchevo* et se concentra devant *Monastir*, le 15 du même mois.

Pendant ce temps, une division de l'armée grecque, détachée après la bataille de *Koziani*, fermait aux débris de l'armée turque de Macédoine la route de Salonique.

Le 15 Novembre, les Serbes attaquent les troupes ottomanes (6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> corps et deux divisions), le 17 ils occupent les hauteurs qui dominent Monastir, le 18 ils coupent la retraite vers *Okrida*, forcent 30 à 40.000 Turcs à se rendre. Seul, un détachement de 10.000 hommes, après s'être heurté, à *Banitza*, à la division grecque venue de *Koziani*, peut s'échapper à *Koritza*.

Ces opérations ont eu lieu, à la vérité, plutôt en Macédoine qu'en Albanie, mais elles sont indispensables à connaître pour l'intelligence de la suite de la campagne qui se continua de la façon suivante :

### Opérations serbes en Albanie.

Une fraction de la III<sup>e</sup> armée serbe, après la prise de Monastir, fut dirigée vers l'Ouest. Elle prit d'abord *Prizren*, puis *Diakova*, atteignit, le 19 Novembre, *Alesio* et l'*Adriatique*, se joignit à une colonne monténégrine et occupa *Durazzo* le 28.

La Division de la *Morava* (II<sup>e</sup> armée) partit de *Kitchevo*, occupa *Dibra* le 22 Novembre, après un combat sérieux. A la suite de la capitulation de Monastir, elle se porta sur *Resna*, occupant *Okrida* le 23 et *Elbassan* le 28.

### Opérations grecques.

L'armée grecque de Thessalie, formant les contingents du Nord, poussa les débris des forces turques de Monastir vers les importants défilés de *Biklista*, puis les chassa de *Kastoria* le 29 Novembre. Après des combats acharnés, elle les obligea à évacuer *Koritza* pour s'enfuir vers *Janina*.

L'armée grecque du Sud (ou d'Epire), conduite par le général *Sapoundzakis*, franchit la frontière près d'*Arta*, s'empara de *Preveza* le 3 Novembre, et, vers le milieu de ce mois, put occuper *Pentepigadia*. Elle investit *Janina* défendue par *Essad-Pacha* avec deux divisions, dont une de rédifs. La place ne succomba que le 6 Mars 1913.

Au début de Décembre, *Valona* fut bombardée sans grands dommages, d'ailleurs, par la flotte grecque, malgré les protestations de l'Italie.

### Opérations monténégrines.

Si nous en revenons maintenant aux opérations des troupes monténégrines, lesquelles commencèrent le 9

Octobre 1912, c'est-à-dire les premières en date, nous voyons qu'elles furent divisées en deux corps qui marchèrent sur *Scutari* en suivant les rives du lac. *Touzi* fut pris le 14 Octobre, avec 3.000 prisonniers et beaucoup de matériel. L'investissement de la forteresse de *Scutari* ne fut pas complet au début du siège, à cause de la nature du terrain, du manque de moyens spéciaux et d'effectifs suffisants. Le général *Martinovitch*, pour empêcher le ravitaillement par le Sud, fit occuper, le 16 Novembre, *Saint-Jean de Medua* et se joignit aux Serbes d'*Alessio* qui vinrent coopérer avec lui aux opérations du blocus qui fut alors complet. Comme l'armistice de *Tchataldja* ne permettait pas le ravitaillement des trois villes assiégées : *Andrinople*, *Jamina* et *Scutari*, elles devaient fatalement capituler; la dernière, après une défense héroïque, le fit le 2 Avril 1913, mais bien plus pour des raisons diplomatiques que pour des considérations militaires. Sous l'influence de l'Autriche, elle fut remise postérieurement à un corps international d'occupation.

Dans le sandjak de *Novi-Bazar*, les Monténégrins furent très actifs en Octobre 1912. Ils occupèrent successivement : *Biepolié* le 13, *Bérana* le 15, puis *Plevlie*, *Plana*, *Gousinié* (19), *Ipek* (31) pour se joindre aux Serbes à *Diakova*.

### Evacuation de l'Albanie par les Serbes.

Quand les hostilités cessèrent entre les Alliés et la Turquie, les Albanais ne désarmèrent pas pour cela vis-à-vis des occupants de leur pays, principalement des Serbes contre lesquels des agents appartenant à plusieurs puissances les excitaient. Cédant à la pression de l'Autriche qui avait soulevé de nombreux inci-

dents, notamment celui du consul *Prochaska*, à *Prizren*, le cabinet de Belgrade fut obligé de retirer ses troupes. Comme les Albanais en profitèrent pour menacer la Vieille Serbie, des colonnes serbes pénétrèrent de nouveau en Albanie pour effectuer des opérations de police. Vienne exigea bientôt leur rappel dans le courant de l'Automne. Un corps de garde-frontière fut alors solidement organisé. Sa présence et aussi la venue de l'Hiver ramenèrent le calme de ce côté.

### Commission de délimitation en Epire.

En ce qui concerne l'Epire, la question de la délimitation du nouvel Etat albanais a donné de graves soucis à la diplomatie européenne. La Commission internationale chargée d'assumer cette lourde tâche a été obligée de s'ajourner au Printemps de 1914 et s'est séparée au commencement de Décembre 1913, sans avoir pu arriver à un résultat définitif. Ces atermoiements eurent le résultat qui était à prévoir : les populations épirotes désignées pour être englobées dans la nouvelle Principauté, déclarèrent qu'elles voulaient être incorporées à la Grèce. Comme cette dernière eut la patriotique sagesse de s'incliner devant les désirs des Puissances, les Epirotes en question se proclamèrent indépendants et formèrent des gouvernements provisoires, le plus important dans la ville d'*Argyrokastron*. Telle est la situation de ces pays au moment où le Prince de *Wied*, premier souverain de l'Albanie indépendante, débarque à *Durazzo*, le 7 Mars 1914.

## BIBLIOGRAPHIE

Arrien. — Athénée. — Barbarich. — Bellaire (capitaine). — Bertaux. — Biemmi. — Boppe. — César. — Chantepleure (Guy). — Daru. — Delare. — Duhesme (général). — Duponcet (le Père). — Georgevitch (Vladan). — Grote. — Jaëckh (D<sup>r</sup>). — Justin. — Loizeau (capitaine). — Paganel. — Pausanias. — G. Pauthier. — Plutarque. — Pouqueville. — Ruelle. — Strabon. — Tite-Live. — Tomitch. — Villehardouin.

## CHAPITRE V

## LA FUTURE ALBANIE

SOMMAIRE : RÔLE DE LA DIPLOMATIE DANS LES CRISES BALKANIQUES DE 1912-13. — POINTS DE VUE : SERBE, MONTÉNÉGRIN, AUTRICHIEN, ITALIEN, BULGARE, GREC, VALAQUE. — LA PRINCIPAUTÉ D'ALBANIE EST-ELLE VIABLE ? — CONCLUSION.

## La future Albanie.

Ayant, au cours des précédents chapitres, étudié d'une façon objective la contrée, les habitants et l'histoire des pays formant les anciens vilayets turcs d'Albanie, nous sommes à même de poser ici les données du problème albanais.

## Rôle de la Diplomatie durant la crise balkanique de 1912-13.

Les guerres balkaniques de 1912-1913 ont fait évoluer d'une façon rapide et soudaine la redoutable crise orientale qui, d'une façon plus ou moins aiguë, plus ou moins latente, affecte, depuis plusieurs siècles, les destinées de l'Europe. L'opinion publique s'est montrée, à ce propos, parfois sévère à l'égard de la Diplomatie. Il nous semble que c'est à tort et que, dans les circonstances inextricables où elle s'est fréquemment trouvée, le fait d'avoir évité une conflagration géné-

rale, à défaut d'avoir préconisé des solutions définitives, doit lui mériter la reconnaissance de l'humanité.

D'ailleurs, si nous considérons attentivement le processus de cette dernière crise, nous voyons qu'il ressemble à celui de toutes les autres, qu'il a présenté les mêmes caractères et que les diplomates actuels se sont comportés d'une manière analogue à celle qu'employèrent leurs devanciers. Comme toujours, les Puissances européennes ont été unanimes sur le *principe* de prendre en mains la cause des Chrétiens contre les Musulmans; mais, comme toujours, elles n'ont pu maintenir leur accord lorsqu'il s'est agi de passer aux actes. Un fait nouveau pourtant s'est produit : les petits peuples balkaniques, las de s'adresser en vain à des Puissances divisées (ne rêvant, au fond, qu'à conserver une Turquie affaiblie, que chacune d'elles s'efforçait de placer plus ou moins sous sa tutelle), se sont unis en dehors d'icelles et ont fait leurs affaires elles-mêmes. Elles savaient fort bien qu'en cas de revers l'Europe ne *pouvait pas* les laisser écraser, et qu'en cas de victoire, le dogme de l'Intégrité de l'Empire ottoman ne *pouvait pas* être respecté, sauf en ce qui concerne la garde des Détroits par les Turcs. Mais les différences de races entre ces petits peuples sont trop profondes, leurs ambitions séculaires trop violentes pour que l'évolution coutumière ne se produisît pas : ils se disputèrent les dépouilles du vaincu avec autant d'acharnement qu'ils avaient mis à les conquérir, s'efforçant de se concilier l'appui des grands groupements, quitte, étant donnée la situation politique, à déchaîner une conflagration générale. Par bonheur, les conseils de prudence prévalurent dans les diverses chancelleries, malgré l'attitude provocante de l'Autriche et, pour un

temps, la Question d'Orient semble perdre de son acuité. A moins qu'un incident imprévu ne surgisse, comme il s'en est tant produit déjà, on peut espérer que l'ère des graves difficultés est provisoirement close.

Celles que souleva la question albanaise furent d'un caractère particulièrement délicat et menacèrent un moment de tourner de façon fort dangereuse. Après la chute de la domination turque, qu'allait-on faire de ces pays sans caractères ethniques bien définis, sans aspirations nationales précises, sans droits historiques indiscutables ?

Fallait-il les partager simplement entre leurs voisins, les placer dans les sphères d'influence de l'Autriche et de l'Italie, ou bien en faire un Etat autonome ? Les intérêts particuliers des deux Puissances adriatiques les ont amenées à repousser la première solution et leurs défiances respectives la deuxième; c'est donc la dernière qu'elles ont fait adopter avec le secret espoir de jouer chacune un rôle prépondérant dans les destinées de la nouvelle Principauté.

### Point de vue Serbe.

Les Serbes ont évidemment été les plus déçus, quand ils ont été forcés d'abandonner leur rêve d'avoir un débouché maritime sur la côte albanaise, mais n'ayant pu entraîner la Russie dans une aventure slavophile qui fût certainement devenue redoutable, ils se virent forcés de se résigner à la constitution d'une Albanie autonome. Tout au moins essayèrent-ils d'en limiter les frontières que l'Autriche, à vrai dire, prétendait faire démesurément étendre. L'état d'esprit de leur gouvernement est parfaitement dépeint dans le mémoire que ses délégués remirent à la Conférence de

Londres, le 8 Janvier 1913. Nous en donnons ici un résumé.

« Les Serbes n'ont, en principe, rien contre l'organisation de l'Albanie comme pays autonome. Par déférence pour les grandes Puissances, ils évacuent les territoires albanais qu'ils occupent par droit de conquête, mais ils exposent leurs desiderata en invoquant :

I. — Leurs droits historiques. A la fin du XIII<sup>e</sup> et au commencement du XIV<sup>e</sup>, la reine serbe Hélène (Française d'origine) avait comme apanage la Zeta qui comprenait, outre l'actuel Montenegro, une grande partie de l'Albanie avec, pour capitale Skodra (Scutari). Avant elle, c'était l'apanage des dauphins serbes. Le royaume de Monténégro revendique aujourd'hui la Zeta du Nord avec Skodra.

II. — Droits ethnographiques. Il y a beaucoup de Serbes des deux côtés du Drin, et de nombreux habitants, aujourd'hui albanais, étaient serbes au XVI<sup>e</sup> siècle. Les territoires de Diakovo et d'Ipek (qui était le siège du patriarcat) furent purement serbes du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, et n'ont été peuplés par les Turcs, d'Albanais ou d'Albanisés, qu'en 1690. Ce sont des régions sacrées pour les Slaves de Belgrade qui n'y peuvent renoncer à aucun prix. La ligne frontière du nouvel Etat devrait donc courir le long de la ligne de partage des eaux entre la mer Adriatique, d'une part, les lacs de Presba, d'Okrida et le Drin-Blanc d'autre part.

III. — Droits culturels. Les Serbes étant plus cultivés que les Albanais, il est préférable (tout en donnant à ceux-ci des garanties pour la sauvegarde de leur nationalité) de leur attribuer la prééminence, là où les deux races sont mélangées.

En résumé les Serbes et les Monténégrins ne peuvent céder sur : Skodra, Ipek, Diakovo, Prizren, Prilep. »

Comme nous l'avons vu, Scutari ne fut pas accordé aux Slaves, mais ils obtinrent les autres villes réclamées.

Si les Serbes ont été contraints de s'incliner devant les événements et d'abandonner une partie de leurs prétentions sur les pays albanais, il n'en est pas moins intéressant d'étudier les arguments qu'ils ont mis en avant pour les étayer. Nous allons ici résumer quelques-uns d'entre eux.

Tout d'abord, ils nient, et en cela ils sont absolument dans le vrai, qu'il existe une : *Albanie*.

« Aujourd'hui, dit K. Gerštin, les Albanais forment un conglomérat de tribus apparentées par la langue, mais qui n'ont pas de traditions communes, ni passé culturel ou politique. Comment n'ayant jamais eu conscience d'avoir été une nation, peuvent-ils prétendre aujourd'hui de compter pour telle ? Une nationalité résulte d'un passé historique et culturel, comme l'effet résulte de la cause... L'Albanie autonome que veut fonder l'Autriche serait un Etat musulman, vu la majorité de ses habitants musulmans, chose qui ne cadrerait plus avec l'idéal européen du XX<sup>e</sup> siècle... De plus, il y aurait cette anomalie de voir un Etat musulman protégé par la catholique Autriche. »

*Balkanicus* (pseudonyme d'un personnage politique serbe) fait également observer qu'à part un instant, à l'époque de Skander-Beg, il n'y eut jamais d'Etat albanais, mais seulement un essaim de petits clans féodaux. De même, on ne remarque pas d'individualités notables dans ces pays. Férid Pacha, qui fonda la « *Drita* », association pour éveiller la conscience natio-

nale albanaise, finit par devenir grand Vizir d'Abdul-Hamid, dont les plus fidèles satellites furent des Skipetars.

De son côté, le Dr *Vlandan Georgevitch* écrit ceci : « Les Albanais ne peuvent être conduits vers la maturité politique que par la Confédération balkanique ou quelque Etat qui en fasse partie, et qui, par son histoire et sa situation géographique, paraisse le plus indiqué ». Inutile de préciser l'Etat que l'auteur entend désigner. D'ailleurs, les écrivains qui préconisent la tutelle serbe sur les Albanais, admettent parfaitement que ceux-ci pourraient garder leur individualité politique, de même que les Slovènes dans l'Empire autrichien.

Mais les champions de la cause serbe ne se contentent pas de dénier aux Skipetars tout caractère national, ils affirment qu'en réalité la grande majorité d'entre eux ne sont autres que des Slaves. « Quand on considère toutes les affinités ethnographiques, anthropologiques, historiques entre les Serbes et les Albanais, écrit *Gersin*, on ne peut s'étonner qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, *C.-A. Gruber*, dans son ouvrage intitulé : Description historique et topographique de Bosnie et de Serbie (Vienne 1810), ait compris les Albanais parmi les Sud-Slaves ».

Certains auteurs vont même jusqu'à nier l'existence d'une race albanaise, disant qu'au Moyen-Age le terme : *Albanais* désignait simplement les gardiens de chevaux dans les montagnes, sans tenir compte des races; ce premier sens, tout social, aurait pris plus tard une valeur ethnique (Opinion citée par *Gravier*).

Sans aller aussi loin, *Gersin* donne une très large part à l'élément slave. Il fait remonter au VII<sup>e</sup> siècle

le peuplement du Vilayet de Kossovo, comme celui de l'Albanie au Nord du fleuve Mati, par des tribus indépendantes gouvernées par leurs *Joupans*. Au IX<sup>e</sup> siècle, la *Rascie* (Novi-Bazar) et la *Dioclétie* (entre Cattaro et Alessio) se cristallisèrent en forme d'Etats dont le premier absorba le second au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est donc en Vieille-Serbie qu'aurait été le berceau de la monarchie serbe. Comme la Dioclétie portait également le nom de *Zéta*, les Slaves peuvent en conséquence revendiquer Scutari qu'ils fondèrent, qu'ils occupèrent pendant trois cents ans et où, prétendent-ils, jamais ils n'eurent à réprimer de soulèvements.

D'après Tomitch, l'Albanie ethnographique n'atteignait même pas le confluent des deux Drin au XVI<sup>e</sup> siècle et, en tous cas, il n'y avait que des Serbes dans l'ancienne Rascie au XVII<sup>e</sup> siècle, quand les Turcs y implantèrent des colons skipetars.

Cependant il existe dans l'Albanie septentrionale une forte proportion d'habitants, albanais de langue et de mœurs; *Gersin* l'admet, et les nomme *Arnautaschen*. D'après lui, ce sont des Slaves qui, sous la pression des circonstances se sont albanisés au point de se confondre avec la minorité de véritables Skipetars, mais dont ils ne dépendent pas ethnographiquement. Si on lui objecte que les Bulgares, eux aussi, mettent en avant des prétentions importantes à propos des populations dont il s'agit, il répond simplement « qu'il ne convient plus de faire une différence entre les Serbes et les Bulgares depuis que la Vieille-Serbie est devenue serbe en fait, car les Slaves qui se disaient auparavant Bulgares, ne le faisaient que sous l'empire d'une active propagande ».

Partant de ces principes, il réclame pour le roi Pierre : Novi-Bazar et le vilayet de Kossovo, soit près de 33.000 kilomètres carrés et un million d'habitants, plus une partie des vilayets de Monastir et des sandjaks de Dibra, de Kitchevo, de Struga, d'El-Bassan (au Nord du Skombi), soit environ 41.000 kilomètres carrés.

Au point de vue races, ces nouveaux sujets se répartiraient ainsi : 800.000 Serbes chrétiens, 300.000 Serbes musulmans, 150 à 200.000 « Arnautaschen » (Serbes albanisés), puis 3 à 400.000 colons albanais. Il conviendrait d'ajouter environ 150.000 habitants de la Vieille-Serbie qui, de 1876 à 1912 ont fui les persécutions et qui rentreront dans leur pays d'origine. Beaucoup d'entre eux possèdent leurs titres de propriétés « *Topija* » et les feraient valoir pour rentrer en possession de leurs biens confisqués.

A première vue, ces chiffres paraissent tendancieux; ajoutons, pour être justes que Gersin, lui-même, les trouve trop forts.

Un des buts principaux que poursuivaient les Serbes en voulant s'annexer une partie de l'Albanie, c'était de s'ouvrir un accès à la mer, chose indispensable à l'activité économique d'une nation. L'Autriche, plutôt que de le permettre, mobilisa une grande partie de ses forces, perdant de ce chef une somme évaluée à un milliard et faisant peser sur toute l'Europe un déplorable malaise. Elle ne voulut pas voir la Serbie occuper des territoires qu'elle avait convoités en vain pour elle-même, qui lui permettraient d'avoir commercialement une porte de sortie sur l'Adriatique et qui, un jour, seraient à même de fournir une base navale à

la Russie, avec possibilité d'effectuer l'embouteillage de la flotte austro-hongroise.

Les Serbes répondaient à ceci qu'après tout, ils se contenteraient de la portion de la côte entre Alessio et Durazzo, tandis que l'Albanie autonome aurait Valona pour capitale, au point seul où l'embouteillage redouté pourrait s'effectuer. D'ailleurs, de deux choses l'une : ou bien, en cas de conflit l'Italie serait du côté de l'Autriche et, par conséquent la maîtrise de l'Adriatique leur appartiendrait de toutes façons, ou bien la Russie marcherait avec l'Italie et, dans ce cas, trouverait en ce dernier pays des bases autrement meilleures qu'en Albanie.

Laissant de côté la crainte de blocus des ports autrichiens, il n'en reste pas moins vrai que la faculté, pour la Russie, d'avoir un port serbe à sa disposition lui serait d'une grande utilité en cas de conflit avec la Triple-Alliance. En effet, l'éloignement de ses arsenaux de la mer Noire lui rend une coopération avec la flotte française en Méditerranée presque impossible. La distance entre Sébastopol et Bizerte est beaucoup trop grande pour ces usines flottantes si fortes consommatrices de charbon, qu'on appelle, aujourd'hui, unités navales. Un port sur la côte albanaise serait donc un relai indispensable pour une action sérieuse. Les Serbes réfutent l'argument en faisant observer qu'il n'est aucunement prouvé d'abord que leur pays reste dans l'orbite de la Russie en cas de conflagration. Ensuite ils émettent l'idée d'une internationalisation du littoral albanaise, dans le genre de celle appliquée à Tanger, par exemple. En tous cas, il pourrait être stipulé qu'aucune base militaire ne saurait être aménagée, qu'aucunes fortifications côtières ne devraient

être élevées, et qu'enfin leur front de mer serait grevé des servitudes qui furent imposées à celui du Montenegro.

Malgré tout, l'Autriche ne modifia nullement son point de vue, et la Serbie n'eut pas le port désiré.

Dans les débuts, cette déception lui fut cruelle à cause du blocus commercial autrichien. Quand on lui fit voir les débouchés qui lui seraient offerts sur la mer Egée, elle objecta que de Salonique à Gênes il y a 20 à 25 jours de navigation pour y exporter le bétail, principal objet de son trafic. Mais après la seconde guerre balkanique, elles se rendit compte que la poursuite de ce desideratum ne vaudrait pas les sacrifices nécessaires. Une ligue transalbanaise coûterait des sommes énormes, à cause de la nature du terrain, pour lui faire donner un rendement pratique. De plus, pendant longtemps, il faudrait affecter à sa garde une véritable armée, vu l'hostilité des montagnards.

Au contraire, moyennant des dépenses modérées, l'extension des lignes existantes vers Salonique, ou leur amélioration, est chose facile. Le raccordement du réseau serbe au réseau grec fera de Belgrade un grand centre de transit pour l'Europe du Sud-Est. Des négociations engagées avec le gouvernement hellène aboutiront à la création de docks et de quais réservés à la Serbie dans le port de Salonique. Quant aux inconvénients résultant de l'éloignement de ce point d'embarquement, relativement au transport du bétail, ils vont s'atténuer de plus en plus, car l'exportation de la viande abattue remplace peu à peu celle des animaux sur pieds.

D'autre part, l'opinion publique serbe n'est plus favorable à la guerre. Avec enthousiasme contre les

Turcs, avec fureur contre les Bulgares le peuple s'est rué au combat. Maintenant, il ne comprendrait plus de nouveaux sacrifices pour acquérir des territoires albanais; il veut retourner à sa charrue. D'ailleurs, il faudra une génération pour remplacer les braves qui sont tombés. Le pays est épuisé d'argent et beaucoup de capitaux lui seront nécessaires pour mettre en valeur ses nouvelles conquêtes. Il est arrivé à cet égard, si l'on peut s'exprimer ainsi, au point de saturation; pendant de longues années encore, son activité s'emploiera dans cette œuvre d'administration et de civilisation.

Voilà pourquoi, tout au moins pour le présent, la Serbie s'est résignée avec sagesse à laisser les Puissances tenter l'expérience d'une Albanie autonome suivant le projet autrichien.

#### Point de vue monténégrin.

Les Monténégrins, à la vérité, se sont montrés moins accommodants et il a fallu que les Chancelleries emploient contre eux des moyens énergiques de pression. Certes, étant donnés les sacrifices considérables qu'ils ont consentis eu égard à leur faible nombre et à leurs ressources restreintes, ils n'ont recueilli que des avantages médiocres. Les esprits sentimentaux se sont indignés de voir que Scutari ne leur a pas été conservé. Dans la réalité leur intérêt n'était pas de s'annexer les territoires qu'ils réclamaient. En effet, ils ont été incapables d'assimiler les quelques milliers d'Albanais catholiques ou musulmans qui leur ont été attribués en 1878. Il s'agissait aujourd'hui de plus de cent mille individus qui auraient ainsi constitué une Albanie monténégrine, catholique en majorité, par conséquent sus-

ceptible de tomber sous l'influence autrichienne. Telles sont les véritables raisons qui ont déterminé le Tzar à se joindre aux Puissances pour forcer le roi Nicolas à évacuer Scutari; comme prétexte, il lui a reproché d'avoir failli à ses engagements envers lui-même et d'avoir, par sa cupidité, risqué de déchaîner une conflagration générale; ces griefs étaient d'ailleurs parfaitement exacts.

### Point de vue autrichien.

Si l'Autriche a dépensé tant et risqué si gros pour exiger la constitution d'une Albanie autonome, c'est qu'elle s'est résignée à renoncer au mirage oriental que Bismarck avait fait luire à ses yeux et que la renaissance des nationalités balkaniques a définitivement dissipé. En 1880, il n'en fut pas ainsi, et elle opposa un veto énergique à la proposition de Lord Fitzmaurice de grouper en une Principauté indépendante le Vilayet de Kossovo et une partie de celui de Monastir, car elle méditait de faire subir à ces contrées le sort futur de la Bosnie-Herzégovine, afin d'occuper un bastion avancé devant sa frontière méridionale. A cette époque, la Russie travaillait à rendre la Bulgarie plus puissante et ne s'occupait pas de la Serbie qui, par conséquent tendait à se rapprocher de Vienne. En 1881, le ministre serbe des affaires étrangères, M. *Chedo Mijatovitch* signa une convention secrète avec l'Autriche afin d'être assuré d'incorporer la Vieille-Serbie et la Macédoine. Le projet n'eut pas de suites, car l'opinion publique voulait se tourner vers la Russie qui commença dès lors à combattre l'influence autrichienne. L'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine acheva de rendre Belgrade austrophobe.

On a prêté récemment à l'Archiduc François-Ferdinand le projet de transformer la monarchie dualiste en une Fédération de royaumes se gouvernant eux-mêmes sous le sceptre de la dynastie des Habsbourg, englobant la Serbie, la Bulgarie et le Montenegro; ce dessein, si tant est qu'il ait été formé, l'a été trop tard et les nationalités balkaniques se sont, aujourd'hui, trop affirmées pour accepter une pareille combinaison qui, voici trente ans, eût été séduisante et profitable pour elles. Les circonstances ne se prêtant plus aux visées de l'Autriche sur l'Orient, elle changea de tactique comme nous l'avons dit, et mit, au contraire, à la création d'une Albanie autonome le même acharnement qu'elle avait primitivement montré à repousser cette combinaison. Depuis 1908, elle travaille à cette œuvre, réclamant pour le futur Etat des frontières démesurément élargies. Elle prétend répondre ainsi aux vœux des populations skipétares qui, soit catholiques ou même musulmanes attendent que : *Nemtzia* (c'est son nom albanais) mette un terme à leur misère. D'ailleurs, pour développer des sentiments sympathiques à son égard, elle se livre depuis longtemps à une propagande fort active. Auprès des catholiques elle agit par le moyen du clergé qu'elle subventionne largement comme nous l'avons déjà vu. C'est elle qui détient en fait, le monopole des transactions commerciales dans le Nord principalement, aussi profite-t-elle de ce puissant moyen de pénétration. Beaucoup de chaumières dans la montagne possèdent un portrait de François-Joseph. En ce qui concerne les Musulmans, elle a organisé des voyages à Vienne pour les beys influents, au cours desquels on les comble d'attentions et de présents; ils en reviennent convaincus que le régime au-

tonome sera plus islamiste que celui du Sultan et que, sous la protection autrichienne, il n'y aura pas de réformes; que les Chrétiens seuls paieront les impôts! Ces menées inquiètent naturellement les Chrétiens de toutes confessions qui ne cachent pas le mécontentement qu'ils en éprouvent.

D'ailleurs le caractère si jalousement indépendant des Albanais ne supporterait pas un protectorat effectif avec autant de facilité que les Autrichiens veulent bien le dire. Les vers suivants, tirés d'un chant fort répandu, en font foi :

« Celui qui parle de se rendre à Nemtzia doit être dénué de raison et de tout honneur. Qu'aucun campagnard ne l'accueille à son foyer. »

M. de Wesselitsky (qui représenta la Bosnie et l'Herzégovine au Congrès de Berlin) affirme que le cabinet de Vienne ne se borne pas aux moyens pacifiques de propagande, mais qu'il a levé des bandes commandées, armées, payées par des officiers autrichiens, pour combattre les Serbes et que ces partisans forcent les chrétiens à signer des pétitions en faveur de l'Albanie autonome, sous peine de pillage ou pis encore; ceci aurait provoqué l'exode de nombreux paysans en Grèce et en Macédoine.

Au fond, les Albanais ne désirent pas tellement l'autonomie qui leur amènerait de lourdes charges; ce qu'ils voudraient plutôt, c'est d'en revenir au régime d'Abdul-Hamid. Les mouvements en faveur de la création d'un Etat autonome ont été fomentés chez eux par l'Autriche et, à partir de 1900, par l'Italie afin d'entamer l'influence de sa voisine et alliée.

### Point de vue italien.

*Crispi*, vu ses idées mégalomanes et aussi, peut-être, son origine albanico-sicilienne, avait eu des velléités de conquêtes en Albanie, mais il les abandonna, car, en 1897, il disait : « Le parti national italien désire une Confédération balkanique avec Constantinople comme Capitale. Les Turcs peuvent trouver leur place dans cette Confédération s'ils veulent vivre avec les Balkaniques en frères, mais non plus en maîtres. Le Sultan devrait aller en Asie. » Au moment où *Crispi* s'exprimait ainsi, les territoires albanais faisaient naturellement partie de l'Empire ottoman.

Cependant, après 1899, le gouvernement italien revint à des projets sur l'Albanie, songeant au protectorat exclusif d'une Principauté autonome. Le Dr *Vladan Georgevitch* donne une explication curieuse de ce revirement; il prétend qu'il fut provoqué par la France, désireuse de créer des éléments de dissociation dans la Triple Alliance et aussi de retarder le moment où le Cabinet de Rome profiterait de sa liberté d'action accordée en Tripolitaine.

Sans mettre en doute cette assertion, l'on peut affirmer que l'Italie avait de sérieuses raisons de s'intéresser particulièrement au problème albanais; on les trouve résumées dans le discours de *M. Tittoni*, ministre des Affaires étrangères, adressé au Parlement, le 14 Mai 1904. « L'Albanie, disait-il, n'a pas, par elle-même, une bien grande importance. Sa valeur propre réside dans ses ports et sa côte dont la possession, pour l'Autriche ou l'Italie, signifierait l'incontestable suprématie sur la Mer Adriatique. C'est ce que l'Italie ne saurait permettre à l'Autriche, pas plus que l'Autriche à l'Italie; au cas où l'un des deux Etats cher-

cherait cependant à s'emparer de cette région, l'autre, par tous les moyens devrait s'y opposer ».

En effet, si l'on jette un regard sur une carte de l'Adriatique, on voit que l'Autriche occupe des côtes merveilleuses au point de vue stratégique. Si, en plus, elle possédait Valona, base de premier ordre impossible à bloquer, elle pourrait menacer perpétuellement le littoral italien, distant de ce point de 72 kilomètres seulement et très difficile à protéger, car, vu sa configuration, il n'y a nulle part de sérieuses défenses militaires à y établir, quelles que soient les sommes dépensées. Réciproquement, aux mains de l'Italie, la possession de Valona lui permettrait de fermer à sa rivale ce débouché maritime par lequel elle respire. On peut donc avancer qu'une des raisons du récent renouvellement de la Triple Alliance a été de prévenir les risques d'un conflit austro-italien pouvant résulter tout particulièrement de la question albanaise.

Néanmoins, le gouvernement de Rome ne néglige pas d'employer tous les moyens possibles pour combattre l'influence de son alliée paradoxale. Elle fait porter de grands efforts sur la question religieuse, d'une importance primordiale en Orient. Elle cherche à faire établir une représentation diplomatique ottomane auprès du Vatican, afin de rendre superflu le protectorat spirituel de l'Autriche. Elle fait élever dans les séminaires italo-albanais des Calabres et de la Sicile une pléiade de prêtres en nombre évidemment supérieur aux besoins de l'Albanie, mais qui sont destinés à devenir là-bas d'actifs agents de propagande, quitte à diminuer ainsi leur valeur au point de vue religieux. Elle encourage des écoles italiennes et, chez elle, un foyer de Culture albanaise. Commercialement,

elle tâche de renouer les traditions vénitienes et subventionne des lignes de navigation.

L'Albanie autonome sera un champ clos livré aux jalousies, aux rancunes de l'Autriche et de l'Italie; il y a là une redoutable inconnue pour l'avenir.

### Point de vue bulgare.

Nous ne nous étendrons pas sur les prétentions des Bulgares, vu que la seconde guerre balkanique les a, pour un certain temps, obligés à se recueillir afin de panser leurs blessures, et qu'ils ne peuvent actuellement élever de réclamations en ce qui concerne des territoires albanais. Si le sort des armes leur eût été favorable, ils auraient certainement revendiqué une bonne partie de l'Albanie centrale, se fondant sur les droits historiques découlant, selon eux, des anciens empires bulgares du Moyen-Age. *Okrida*, qui fut le siège d'un de leurs exarchats leur tient particulièrement à cœur. Pour le moment, ils se bornent à protester platoniquement contre l'occupation d'une partie de ces régions par les Serbes. Ils accusent ceux-ci de molester les Bulgares de race qui seraient là en majorité, de les contraindre notamment à changer les terminaisons en : *eff* et *off* de leurs noms pour leur imposer celle de : *vitch*, afin de donner le change sur leur véritable origine.

### Point de vue grec.

La délimitation des frontières du Nord et du Centre du futur Etat albanais a donc soulevé des difficultés bien graves, heureusement surmontées, il n'est que juste de le reconnaître, grâce à la modération des Serbes. Celles du Sud ont donné, bien qu'à un degré

moindre, de sérieux soucis aux Chancelleries. Ici, ils sont venus du côté de la Grèce, qui, se basant sur des considérations ethniques et historiques, réclamait l'Épire. Les arguments présentés par elle ont frappé quelques Puissances, notamment celles composant la Triple Entente et même certains Albanais, s'il faut en croire *Ismaïl Khemal* qui écrivait, en 1908, à *Theotokis*, ministre hellène, une lettre où on lisait : « que tous les territoires situés au Sud de Monastir sont habités par des populations grecques ou manifestement placées sous l'influence économique, sociale, ethnique de la Grèce; que la frontière normale entre l'Albanie et la Grèce était une ligne qui, partant du Sud de Monastir, aboutirait sur la mer Adriatique, à la hauteur du dernier îlot septentrional de l'Archipel de Corfou. »

Quand la photographie de cette lettre fut montrée aux membres de la Commission de délimitation nommée en vertu de la Conférence de Londres, l'Autriche fit dédaigneusement observer : « que la Grèce avait dû payer ce document un bon prix à l'époque où il fut écrit. » Elle travaille, en effet, à étendre le plus possible les frontières méridionales de la future Albanie et, dans ce but, avait fait admettre que l'on se baserait sur les langues parlées dans les contrées à délimiter. Elle oubliait ainsi que lorsqu'il s'est agi d'annexer la Bosnie et l'Herzégovine, Andrassy disait : « que voulez-vous, on ne fait pas de politique à coups de grammaire ». Le résultat ne se fit pas attendre : la Commission piétina sur place pendant des mois au risque de provoquer une dangereuse effervescence et de réveiller des aspirations mal contenues.

### Point de vue Valaque.

Par exemple, les Valaques (désignés communément sous le nom de Koutzo-Valaques) dont nous avons déjà donné plusieurs statistiques, prétendent qu'ils sont, avec les Albanais, en majorité en Épire où il n'y aurait presque pas de Grecs. Ils s'appuient sur les faits suivants : D'après Thucydide, cette contrée n'était peuplée que de Barbares; ensuite les Romains y établirent des colons venus d'Italie, qui sont les ancêtres des Valaques actuels. Ceux-ci, même dans la Grèce proprement dite, sont avec les Albanais, plus nombreux que les Grecs de race. Il faut, en effet, remarquer que, dans l'Antiquité, les Hellènes suivirent en majorité les Romains en Occident, ou essaimèrent en Orient.

En outre (continuent les mêmes auteurs) s'il y avait tellement de Grecs en Épire, pourquoi les pan-hellénistes dépenseraient-ils tant d'argent pour helléniser le pays? Pourquoi intrigueraient-ils autant pour empêcher la diffusion des écoles valaques? Pourquoi auraient-ils contribué à l'échec des tentatives faites pour codifier l'alphabet et la langue skipes? Et puis, dans ces régions, les Valaques sont groupés en de gros bourgs prospères, ils détiennent toute la richesse du pays tandis que les Grecs, peu nombreux, sont disséminés, pauvres, attachés à la glèbe.

Il est facile de voir combien la tâche de la Commission devenait de jour en jour plus ardue; l'Angleterre a trouvé (18 Décembre 1913) une solution qui est en passe de se voir acceptée : ce serait de se baser, non sur des considérations de langage ou d'ethnographie, mais sur des données géographiques susceptibles de fournir une frontière logique et aussi équitable que

possible. Des compensations du côté des Iles de la mer Egée dédommageraient les Grecs des sacrifices qu'on serait amené à leur demander.

### La future Albanie est-elle viable ?

Ainsi donc, bon gré, mal gré, les Puissances ont été amenées à constituer une Albanie autonome et sont parvenues péniblement à la délimiter, tout au moins en principe. Une question se pose maintenant : est-elle viable ?

Examinons les réponses qui ont été faites, dans le sens négatif et dans le sens affirmatif.

Au cours de cette étude, nous avons examiné les premières qui peuvent se résumer ainsi : une Albanie autonome n'est pas viable :

1° Parce qu'elle ne possède *naturellement* ni frontières géographiques, ni frontières ethnographiques.

2° Parce qu'il n'existe pas de *nation albanaise*.

3° Parce qu'une création artificielle de ce genre ne pourrait être qu'un foyer d'anarchie et qu'une source de difficultés entre les Puissances.

Voyons maintenant ce qui a été répondu à ces objections.

« Désigner les limites de l'Albanie n'est pas chose facile », a dit le *prince Ghika*, et nous avons pu nous en convaincre en étudiant les conflits soulevés par l'Autriche. « La mer et les montagnes lui font une ceinture de choix, écrit de son côté le *Baron Decamps*, l'embarras est seulement de l'adapter convenablement au corps albanais. » Cependant, il semble bien que cette question ait été presque résolue actuellement et ce, dans les moins mauvaises conditions possibles eu égard aux réclamations des voisins. Certes, ceux-ci

ont été obligés à de pénibles sacrifices en abandonnant une partie de ce qu'ils revendiquaient en vertu de droits historiques auxquels ils étaient fort attachés. Mais, le Serbe *Cvijic* en a convenu lui-même : « Les droits historiques n'ont de valeur que dans la mesure où ces conquêtes des temps passés ont laissé des traces dans la civilisation, la langue et les sentiments des provinces conquises. » D'autre part (c'est *M. Michel Bréal* qui parle) : « Sur les frontières des différentes nations, il a toujours existé des régions mixtes où les mœurs, les habitudes, le langage tiennent à la fois des deux pays. Il y a là comme des lieux d'élection pour la fusion des races et pour l'échange des idées. » Il convient également d'ajouter que, peu-à-peu, cette situation ethnographique se « tassera »; que les diverses races seront attirées par leurs centres d'attractions respectifs, comme cela s'est produit si fréquemment et si facilement en Orient.

Deux exemples entre mille : Beaucoup d'Albanais étaient établis en Serbie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis ils furent refoulés par les Serbes à partir de 1815.

En Vieille-Serbie, Prizren, comptait, en 1844, 4/5 de Serbes et 1/6 d'Albanais; aujourd'hui c'est le contraire; ces assertions ont été produites par *von Hahn*.

L'argument le plus typique mis en avant contre la création d'un Etat autonome est celui qui nie l'existence d'une *nation* albanaise. Certes, reconnaissent les partisans du projet, les Albanais ne forment pas une *nation* dans le sens habituel d'une réunion d'hommes centralisée autour d'un idéal et d'un pouvoir communs. Ils sont disséminés au sein de populations hostiles, fractionnées en une infinité de clans presque toujours ennemis, partagés entre des confessions religieuses

différentes, n'ayant conscience ni de leur nationalité, ni de leur unité.

Mais, considérez les circonstances dans lesquelles ils ont été amenés à vivre, dans un pays sauvage, cloisonné en quelque sorte par des montagnes infranchissables, faute de chemins ou mêmes de sentiers, placés sur la route entre l'Occident et l'Orient, que presque tous les peuples ont parcourue et qu'ils se sont disputée. Comment auraient-ils pu, dans ces conditions, se cristalliser en une nation unitaire ?

Ils ont eu déjà fort à faire pour conserver leurs caractères ethniques dans de pareilles conditions et ils ont eu l'honneur d'être les seuls à les avoir gardés aussi purs. « Comment les Serbes ou les Grecs pourraient-ils nous soumettre, nous disait un jour *Ismail Khemal*, quand, depuis tant de siècles, tant de peuples l'ont essayé sans y parvenir ! » La puissante individualité que les Albanais ont conservé si jalousement est un sûr garant, d'après leurs partisans, qu'ils prendront conscience de leur sentiment national quand ils auront été placés dans les conditions matérielles et morales qui leur permettront de le faire.

Le caractère impulsif et sauvage des Albanais, leurs mœurs sanguinaires, réfractaires à toute discipline, les rendront-ils *ingouvernables* ? Beaucoup d'auteurs sont de cet avis. *Hassert* affirme qu'« un gouvernement national autonome serait pour les Albanais un cadeau des Danaïdes. » Le *Baron de Chlumsky* conseille de « ne suivre l'ordonnance : l'Albanie aux Albanais (importée par l'Italie) qu'avec la plus grande précaution ». Même un Albanais, qui semble un peu suspect : *Redjeb Daklani*, « craint que les Skipétars ne puissent être laissés à eux-mêmes et que ce serait un bonheur pour

eux que d'être placés sous le protectorat de l'Autriche ». Contre cette assertion, *Ismail Khemal* s'est élevé devant nous avec chaleur, nous faisant remarquer que la misère, l'ignorance sont les principales causes du mauvais caractère des paysans, car, lorsqu'ils sont dans une situation moins précaire, ils montrent, au contraire de brillantes qualités comme le prouve le fait que, depuis bien longtemps, les meilleurs hommes d'Etat, les fonctionnaires les plus intelligents de l'Empire Ottoman ont été en majorité de race albanaise. Cette opinion est aussi partagée par des auteurs étrangers comme *Gravier*, qui a écrit ces lignes : « Descendu dans la plaine, l'Albanais lui-même se modifie vite. Deux causes essentielles contribuent à l'adoucissement de ce que sa nature pouvait avoir de trop rude et de trop accusé ; c'est d'abord le contact avec une vieille civilisation dont il sait vite apprécier la supériorité, ensuite, et surtout (même là, où, par la force des circonstances cette civilisation fut presque étouffée comme c'est le cas en Vieille-Serbie), l'Albanais, en abandonnant peu-à-peu les vieilles traditions pastorales pour s'attacher de plus en plus à son champ, devient avec le temps un autre homme. Il souffre tout le premier des atteintes auxquelles il est exposé ». A l'appui de cette dernière affirmation, l'auteur ajoute : « Dans la région de Férisovitch, comme j'ai pu m'en rendre compte, ce sont les Albanais eux-mêmes qui, actuellement, dénoncent aux autorités serbes les brigands de leur race qui, hier encore, terrorisaient le pays ».

La co-existence des religions chrétiennes et musulmanes sera-t-elle un obstacle au développement du nouvel Etat ? Certains le craignent et redoutent la

constitution d'une principauté islamique en contradiction avec les idées contemporaines qui règnent en Europe. *Ismail Khemal* répond encore à cette objection que les Albanais, en matière de religion, sont fort tolérants, que des familles comportent des membres appartenant aux deux confessions et qu'elles vivent bien plus unies « que certaines familles qui, dans des pays très civilisés comptent des membres de sectes différentes ».

Nous avons traité cette question dans un chapitre précédent et nous avons montré que les progrès de l'Islam ont été fonction de la puissance militaire des Turcs. Il serait donc fort probable que d'ici peu de générations, la régression du mahométanisme soit considérable et qu'ainsi la crainte de voir se créer un Etat musulman, protégé par les Puissances, ne soit chimérique.

Les partisans de l'Albanie autonome paraissent donc espérer qu'elle pourra être gouvernable, après, naturellement, d'inévitables difficultés dans les débuts. Ils voudraient, ainsi qu'*Ismail Khemal* nous l'a indiqué, recevoir comme chef un prince neutre, de religion protestante, suffisamment riche pour ne pas être tenté de pressurer ses nouveaux sujets, et de mœurs assez simples pour ne pas leur donner l'exemple du luxe, enfin, et surtout, appartenant à une famille qui ne soit inféodée à aucun des grands groupements de Puissances. Toutes ces conditions étaient fort difficiles à trouver réunies. Le choix s'est porté sur le *Prince de Wied*, fils du cinquième de ce nom et de la Princesse Marie des Pays-Bas, neveu de la reine de Roumanie. Les prétendants qui s'étaient déclarés furent : le *Prince Ghika*, *Prink Bib Doda*, *Essad-Pacha* et des

descendants plus ou moins authentiques de Skander-Beg. Seul l'avenir peut consacrer ce choix comme aussi limiter les effets des compétitions austro-italiennes.

Un moyen de restreindre les dangers internationaux que pourrait créer une Albanie autonome, a été indiqué par le *Baron Decamps*, Ministre d'Etat belge, Membre de la Cour permanente d'arbitrage, etc. Ce serait de neutraliser la nouvelle Principauté en conservant la formule : « L'Albanie libre dans les Balkans indépendants ». Cette neutralité devrait présenter les caractères suivants : 1° Etre permanente; 2° indépendante; 3° collectivement garantie.

« L'établissement de neutralités de principe a pour objet de soustraire, d'une manière permanente les communautés qui en bénéficient, à toute immixtion comme à toute implication dans les luttes armées engagées entre d'autres membres de la société des nations » (*Baron Decamps*).

Le célèbre jurisconsulte international : *de Martens*, s'exprime ainsi à propos de la neutralisation des Etats : « ...elle se présente aujourd'hui dans des conditions bien différentes de celles où elle se présentait au siècle dernier. Dans les temps passés, et particulièrement au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, la neutralité d'un petit Etat comme la Suisse était généralement regardée comme un cadeau que lui faisaient les grandes Puissances de l'Europe. A présent, la déclaration de la neutralité permanente devrait être reconnue comme la manifestation d'un droit individuel et personnel de l'Etat. ».

Il est évident qu'une telle neutralisation appliquée à l'Albanie nouvelle serait un puissant facteur d'équi-

libre et d'apaisement dans l'Europe orientale; espérons qu'elle sera, un jour prochain, réalisée !

Nous avons exposé avec toute l'impartialité possible cette grave question albanaise qui aurait pu être si dangereuse pour la paix de l'Europe.

Pour l'instant, les nuages semblent se dissiper et si les solutions équitables n'ont pas toujours été trouvées, du moins ont-elles été relativement acceptables. Ne nous montrons pas trop exigeants sous ce rapport, et disons, pour conclure, avec M. Jean Herbette :

« Ce n'est pas la justice que nous avons le droit de demander au nouvel ordre de choses qui s'élève en Orient. Non, c'est simplement la stabilité : la stabilité qui épargnera aux nations balkaniques de nouvelles épreuves et à l'Europe de nouvelles inquiétudes, la stabilité qui est plus facile à réaliser en Orient qu'en Occident, parce que les différentes races de la Turquie d'Europe, si vif que soit en chacune d'elles, le sentiment national, n'ont pas vécu chacune dans un Etat séparé, et peuvent encore se modeler sans trop de rancunes sur de nouvelles frontières. »

FIN

## APPENDICE

### GÉNÉALOGIE

DE

#### GUILLAUME I<sup>er</sup>, Mbret d'Albanie

Comme nous l'avons vu, le choix d'un Souverain pour la nouvelle Albanie était chose peu aisée. Celui des Puissances s'est arrêté sur : *Guillaume-Frédéric-Henri*, qui, bien qu'il fût le cadet de la famille de ce nom, portait, suivant un usage particulier, le titre de : *Prince de Wied*.

Il est de souche fort ancienne. Le comté de Wied, situé en Westphalie et tirant son appellation d'un affluent de la rive droite du Rhin, est mentionné dans l'Histoire dès 1093. La race directe de ses premiers seigneurs s'éteint en 1243 avec Lothaire, qui laissa son fief à son neveu Bruno d'Isembourg. La Maison d'Isembourg-Wied règne jusqu'en 1462. A cette époque, le comte Guillaume mourut sans postérité; son héritage échut au fils de sa nièce Isabelle : Frédéric de Runkel (de la famille de Westerbourg), auteur de l'actuelle lignée. Celle-ci se partage (1698) en deux branches : Wied Runkel, éteinte en 1824, et Wied-Neuwied. Cette dernière reçut avec Jean-Frédéric-Alexandre, en 1784, le titre de Prince, mais la nouvelle Principauté

ne demeura pas longtemps indépendante, car elle fut médiatisée en 1806. Le petit-fils du dernier souverain en question, nommé : Hermann (1814-1864), écrivit des ouvrages appréciés, concernant la philosophie.

Il laissa une fille : Elisabeth (née en 1843), qui épousa en 1869, le roi actuel de Roumanie, et un fils : Guillaume, qui naquit le 22 Août 1845. Celui-ci devint général à la suite de l'armée allemande, président de la Chambre des Seigneurs de Prusse, etc.

De son mariage (18 Juillet 1871) avec la princesse Marie des Pays-Bas, il eut trois fils et deux filles. L'aîné, le Prince de Wied actuel : Guillaume-Frédéric-Othon-Charles, né le 26 Juin 1872, épousa, en 1898, la princesse Pauline de Wurtemberg, ses enfants vinrent au monde, l'un : Hermann, en 1899, l'autre Dietrich, en 1901.

Le Cadet de la Maison de Wied : *Guillaume-Frédéric-Henri*, aujourd'hui *Mbret d'Albanie*, naquit le 26 Mai 1876, à Potsdam, et fut capitaine à la suite de l'Etat-Major général allemand. Il épousa, le 30 Novembre 1906, la princesse Sophie de Schœbourg-Waldenbourg (née le 21 Mai 1885) qui lui donna deux enfants : Marie-Eléonore et le Prince-héritier Karl-Victor, âgés, la première de cinq ans et le second d'un an.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARRIEN : Lib. I.  
 ATHÉNÉE : Lib. XIII, p. 557.  
 BALDACCI : *Itinerari albanesi*. (Memoria della Societa geografica italiana 1892-94-97.)  
 BALDACCI : *Bollettino ufficiale del ministero d'agricoltura Anno III. Vol. V, 15 et 22 sept. 1904, Roma.*  
 BALKANICUS : *Le Problème albanais* : Paris 1913.  
 BARBARICH : *Albania*. Roma 1905.  
 BELLAIRE (Capitaine) : *Précis des Opérations générales de la Division française du Levant, etc.* Paris 1805.  
 BENLOEW : *Analyse de la langue albanaise*. Paris 1879.  
 BERTAUX (E.) : *Les Français d'Outre-Mer en Apulie, en Epire, etc. Extrait de la Revue Historique, tome LXXXV, 1904.*  
 BIEMMI : *Istoria di Giorgio Castriota*. Brescia 1742 (d'après Antivarino, secrétaire de Skander-beg).  
 BONAPARTE (Prince Louis-Lucien) : *Albanian in Terra d'Otranto*. London 1885.  
 BOPPE : *L'Albanie et Napoléon*. Paris 1913.  
 CÉSAR : *Commentaires* : Guerre civile, lib. III.  
 CHANTEPLEURE (Guy) : *La Ville assiégée*. Paris 1913.  
 CVIJIC : *Researches in Macedonia und Southern Albania* Geograph. Journal August 1900.  
 DARESTE : *Anciennes coutumes albanaises*. Paris (Larose).  
 DARU : *Histoire de la République de Venise*. Paris 1826.  
 DÉBATS (*Journal des*) : Passim.  
 DECAMPS (Baron) : *L'Avenir de l'Albanie*. Louvain 1913.

- DEGRAND : Souvenirs de la Haute-Albanie. Paris 1893.  
 DELARE : Les Normands en Italie. Paris 1883.  
 DORA D'ISTRIA : L'âme albanaise d'après les chants populaires. *Revue des Deux-Mondes* 1866, Vol. III.  
 DOZON : Contes albanais. Paris 1881.  
 DOZON : Manuel de la langue Chkipe. Paris 1878.  
 DOZON : Chants bulgares. Paris 1875.  
 DUHESME (Général) : Précis historique de l'Infanterie légère. Tome III.  
 DUMONT : *Revue des Deux-Mondes* 1872, vol. VI.  
 DUPONCET (le Père) : Traduction de Barbesio : Histoire de Skander-beg. Paris 1709.  
 EXCELSIOR : Passim.  
 FISCHER (Théobald) : Studien über das Klima der Mittelmeerländer (Petermann's Mittheilungen 1879).  
 VLADAN GEORGEVITCH : L'Albanie et les Grandes Puissances. Paris 1913.  
 GERSIN (K.) : Altserbien und die albanesische Frage Wien 1912.  
 GOUNOT : Notes sur les mines de bitume exploitées en Albanie. (*Annales des Mines*, juillet 1903, Paris.)  
 GRAVIER : *Revue de Paris*, 15 déc. 1912, 1<sup>er</sup> janvier, 15 janvier 1913.  
 GROTE : Histoire de la Grèce (traduction L. de Sadous) Paris 1867.  
 VON HAHN : Albanische Studien. Wien 1853.  
 K. HASSERT : Der Scutarisee (*Globus*, vol. LXII 1892).  
 HECQUARD : Description de la Haute-Albanie. Paris 1859.  
 HERBETTE : (*Echo de Paris*, Passim).  
 IPPEN : Scutari, etc. Serajevo 1907.  
 D<sup>r</sup> JAECKH : Im türkischen Kriegslager durch Albanien. Heilbronn 1912.  
 JUSTIN : XIII. 1.  
 LE JOURNAL : Passim.  
 LAFONT (Emile) : Trois mois de chasses sur les côtes albanaises. Paris 1899.  
 G. LEJEAN : *Tour du Monde* 1860, 1873.

- LOIZEAU (Capitaine) : La guerre des Balkans. Paris 1913.  
 LIEBERT : Aus dem Nordalbanischen Hochgebirge. Sarajevo 1909.  
 DE MARCELLUS : Chants du peuple en Grèce moderne. Paris 1860.  
 MARCHIANO : Canti popolari albanesi delle colonie d'Italia. Foggia 1908.  
 MARCHIANO : Poesie sacre albanesi. Napoli 1908.  
 MULLER (I.) : Albanien. Rumelien und die Montegrenische Grenze. Prag 1844.  
 NOPSCA (Baron) : Im Katolischen Nordalbanien. Wien 1907.  
 PAGANEL : Histoire de Skander-Beg. Paris 1855.  
 D<sup>r</sup> PATSCH (Karl) : Das Sandchak Berat in Albanien. K.-K. Akademie der Wissenschaften. Wien 1904.  
 PAUSANIAS : XII. 1.  
 PAUTHIER (G.) : Les Iles Ioniennes pendant l'occupation française. Paris 1863.  
 D<sup>r</sup> PITTARD : Contribution à l'étude anthropologique des Albanais (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, juillet 1902).  
 PLUTARQUE : Vie de Pyrrhus.  
 POIRSON : Précis d'Histoire ancienne. Paris 1841.  
 POUQUEVILLE : Voyage de la Grèce. Paris 1823.  
 POUQUEVILLE : Histoire de la Régénération de la Grèce. Paris 1825.  
 QUESTION ALBANAISE (La). Hachette, Paris 1913.  
 RECLUS : Nouvelle Géographie universelle.  
 RUELLE : Histoire du Moyen Age. Paris 1842.  
 SCHNEIDER : Une race oubliée : les Pélasges. Paris 1894.  
 SIEBERTZ (Paul) : Albanien und die Albanesen. Wien 1910.  
 STEINMETZ (Karl) : Eine Reise durch die Hochländer-gau Oberalbanien. Wien 1904.  
 STEINMETZ (Karl) : Ein Vorstosz in die Nordalbanien Alpen. Wien 1905.  
 STRABON : Livre VII.

SZAMATOLSKI : Albanien im Lichte neuerer Forschung.  
Wien 1907.

SVORONOS : Les Réformes et l'œuvre de l'Assemblée nationale (Edition des Nouvelles de Grèce), Athènes 1911.

LE TEMPS : Passim.

TITE-LIVE : Lib. XXXII. Lib. XLIV, 30.

TOMITSCH : Les Albanais en Vieille-Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar. Paris 1903.

TOUCHARD (Enseigne de vaisseau) : La maîtrise de l'Adriatique. Paris 1913.

VALAQUE DU PINDE (Un) : Les Grecs, les Valaques, les Albanais. Bruxelles 1886.

VARIBODA : Grammatica albanese (Hœpli). Milano 1897.

VILLEHARDOUIN : Conquête de Constantinople.

YEMENIZ : *Revue des Deux-Mondes*, 1865, vol. II.

## ERRATA

---

Page 35, ligne 10, au lieu de 6000, *lire* : 600.

Page 61, ligne 29, au lieu de la mariée, *lire* : le marié.

Page 84, ligne 25, au lieu de nous avons vu, *lire* :  
nous verrons.

Page 174, ligne 10, au lieu de étager, *lire* : étayer.

# TABLE DES MATIÈRES

---

## PREMIÈRE PARTIE : *Les Habitants.*

	Pages
CHAPITRE I : Caractère des Albanais . . . . .	1
CHAPITRE II : La Vendetta. . . . .	19
CHAPITRE III : Religions. Superstitions . . . . .	31
CHAPITRE IV : Les Femmes et l'Amour . . . . .	43
CHAPITRE V : Le Mariage . . . . .	55
CHAPITRE VI : Funérailles et Veuvage. . . . .	73
CHAPITRE VII : La Langue. Fable et Contes. . . . .	83

## DEUXIÈME PARTIE : *La Contrée.*

CHAPITRE I : Géographie physique . . . . .	119
CHAPITRE II : Géographie économique . . . . .	146
CHAPITRE III : Ethnographie. . . . .	167

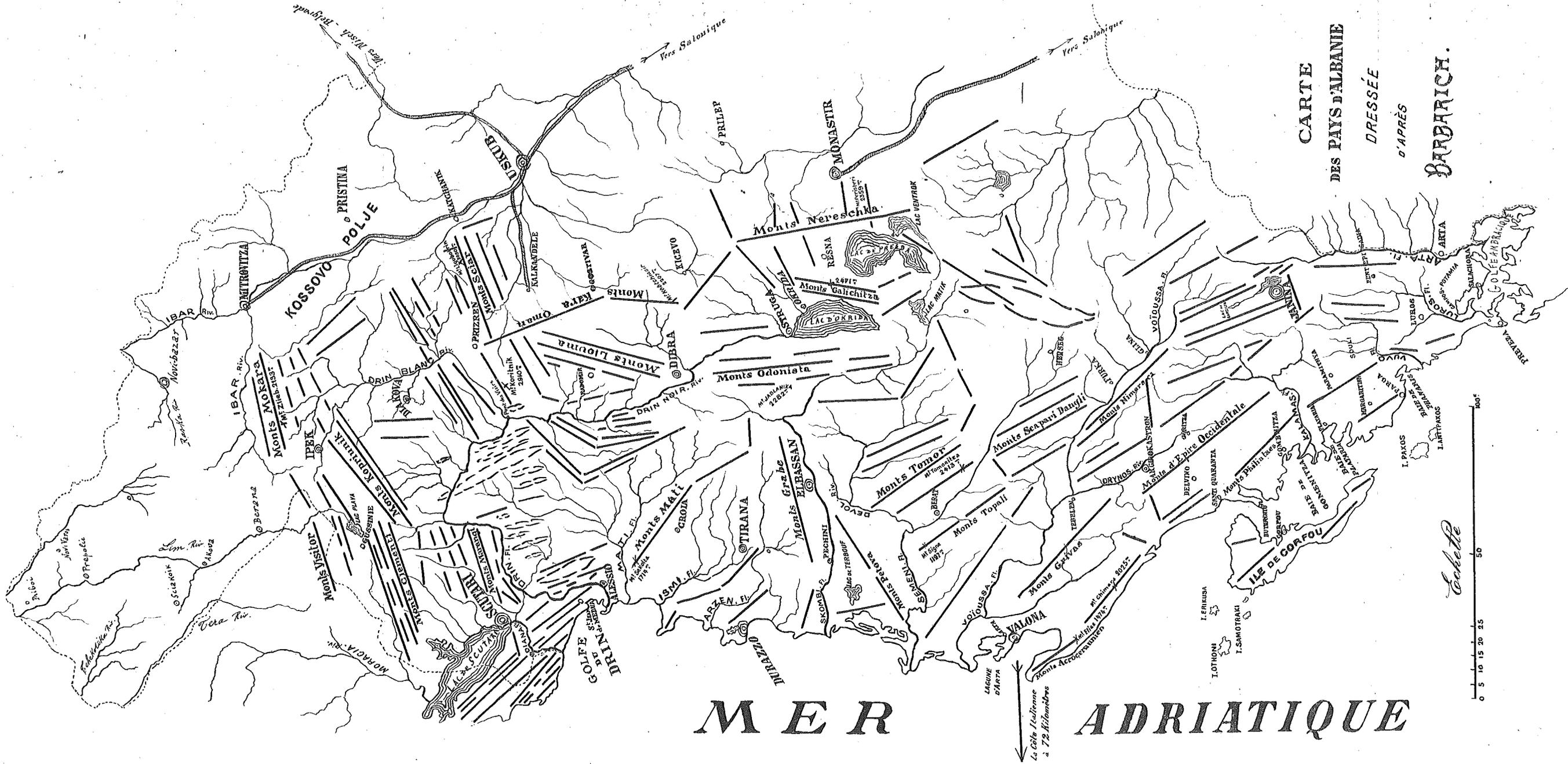
## TROISIÈME PARTIE : *Précis d'Histoire Albanaise.*

CHAPITRE I : Des Origines à Skander-Beg . . . . .	195
CHAPITRE II : Skander-Beg . . . . .	223
CHAPITRE III : De Skander-Beg au Traité de Berlin	245
CHAPITRE IV : Du Traité de Berlin à Mars 1914. .	275
CHAPITRE V : La Future Albanie . . . . .	285

	Pages
APPENDICE : Généalogie de Guillaume I <sup>er</sup> . . . . .	311
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	313
ERRATA . . . . .	317

### CARTES

Carte des Colonies albanaises en Italie. . . . .	195
Carte des Pays d'Albanie . . . . .	En fin de volume.

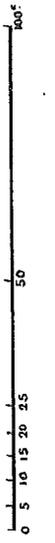


CARTE  
 DES PAYS D'ALBANIE  
 DRESSÉE  
 D'APRÈS  
 BARBARICH.

MER

ADRIATIQUE

L. Barbier



La Côte Adriatique  
 à 72 Kilomètres